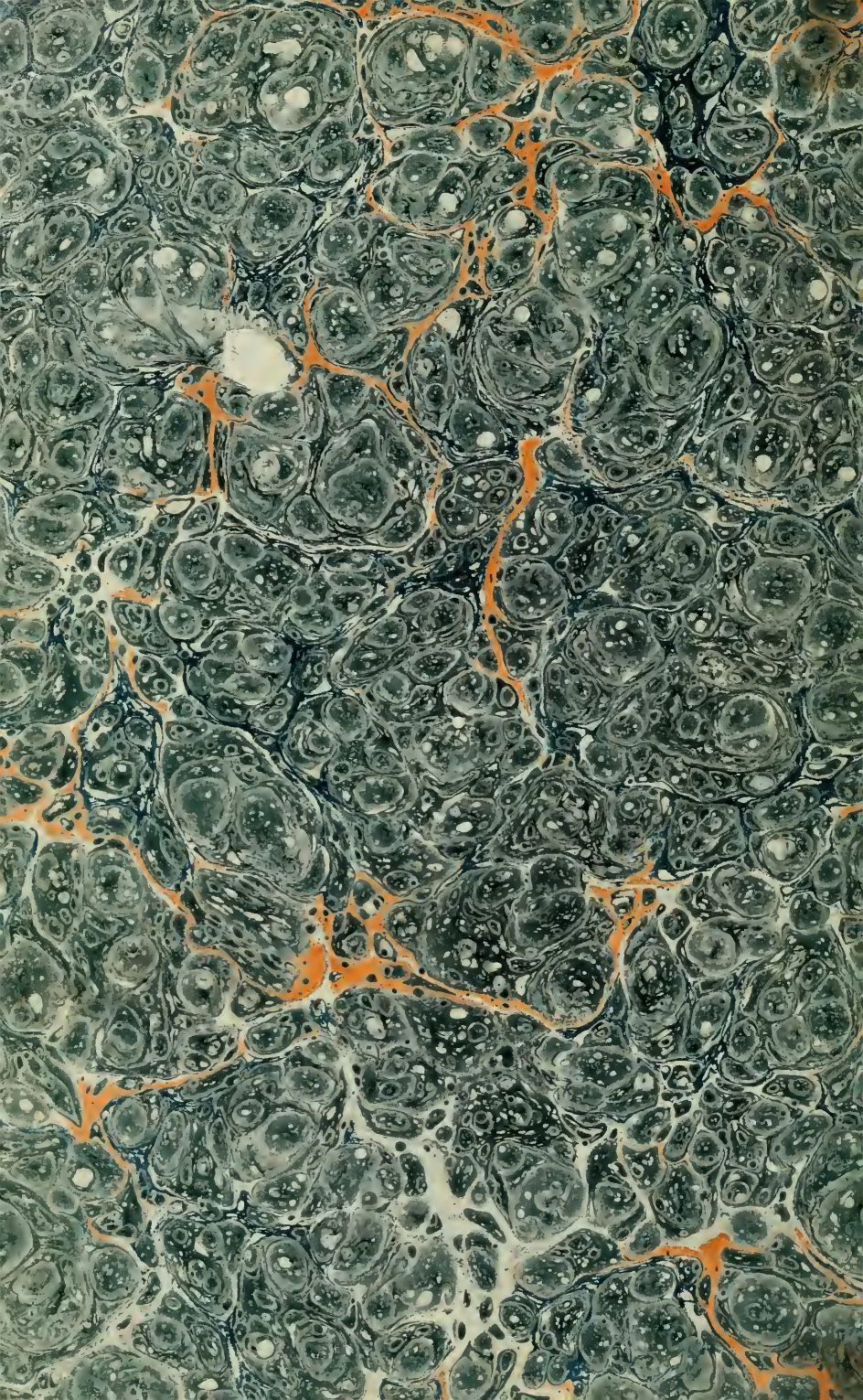
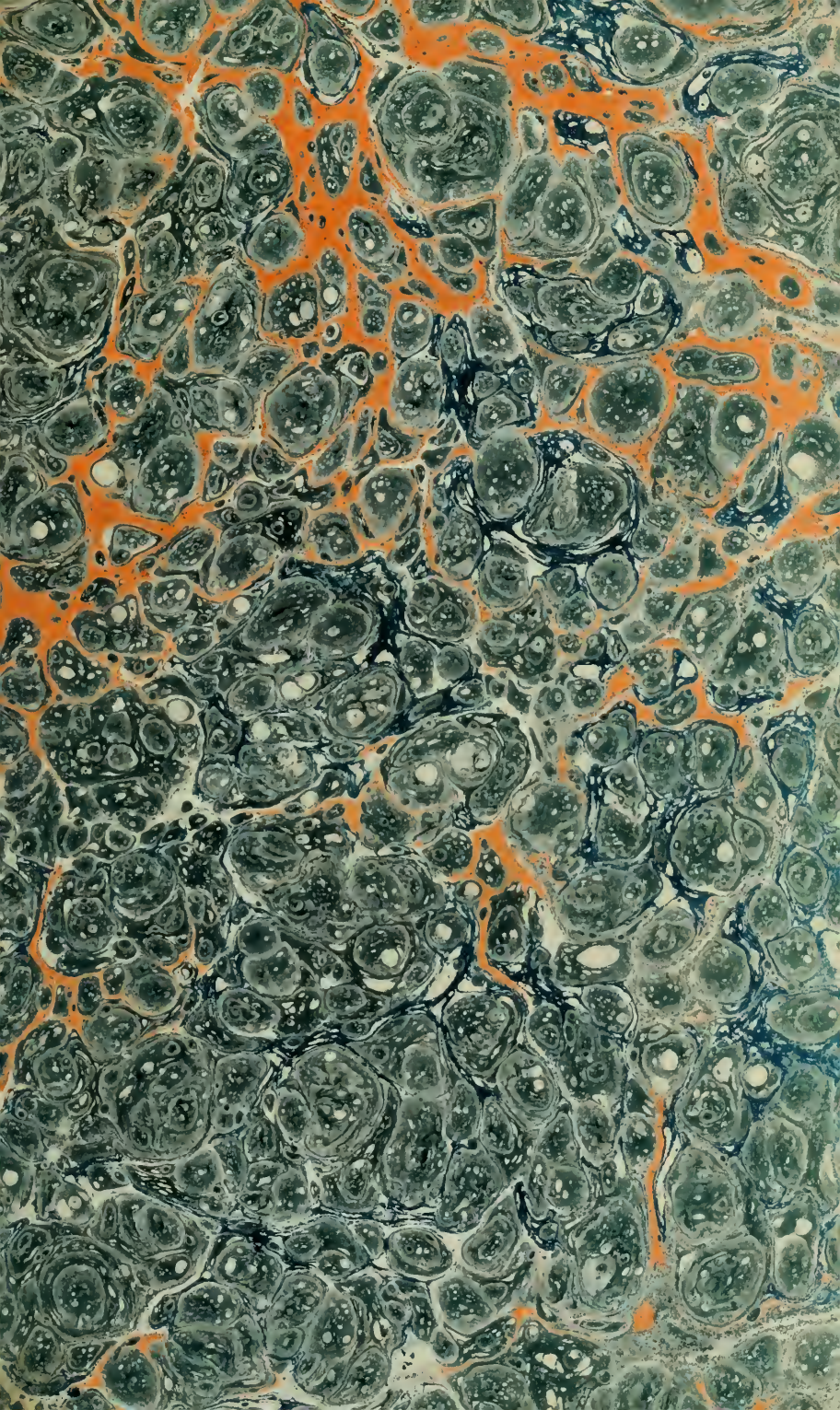




ŒUVRES

DE

D'ARNAUD.

THÉATRE.

OEUVRES

DE

D'ARNAUD,

CONTENANT

MÉRINVAL, LE COMTE DE COMMINGE,
COLIGNI.

TOME SECOND.

AVEC FIGURES.

263208
14.1.32

A PARIS,
Chez LAPORTE, Libraire, rue de Savoie, nº. 19.

1803 — an XI.

PQ
1954
A7
1803
t.12

MÉRINVAL,

DRAME,

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR M. D'ARNAUD.

A PARIS,

CHEZ LA VEUVE DUCHESNE, LIBRAIRE.

M. DCC. LXXX.

PRÉFACE.

DEPUIS les sujets vraiment *tragiques* puisés par les Poëte Grecs dans les infortunes et les crimes célèbres des maisons de Pélops et de Tantale, l'Antiquité n'a rien à nous opposer qui soit comparable à celui-ci : il nous présente dans toute leur force les deux moteurs principaux du Drame, la *terreur* et le *pathétique*. C'est bien à cette occasion que j'ai regretté de n'avoir point quelques étincelles de cette amme puissante qui animoit nos maîtres.

Je venois de faire paroître le COMTE DE COMMINNGE : un homme de lettres connu voulut bien, sur le foible succès qu'avoit eu cet Ouvrage, prendre quelque intérêt à mes essais dramatiques; il crut qu'amateur du *genre sombre*, je pourrois hasarder de toucher au sujet dont il s'agit, et qu'il eut la bonté de m'indiquer : il est emprunté d'un Roman intitulé le *Monde moral* (1), et attribué

(1) On a cru devoir mettre sous les yeux cette Histoire : on la trouvera à la fin du Drame : on lui a conservé le titre d'*Effets de la Vengeance*, qu'elle a dans le recueil des Contes de Mlle *Uncy*, où elle est

à l'Abbé Prevost ; je dis attribué, parce qu'on a de la peine à reconnoître dans cet ouvrage l'éloquent et profond auteur de Cleveland, du Marquis de *** etc. J'avoue cependant qu'il s'y trouve un morceau d'une beauté frappante, qui nous offre avec une énergie que peu d'écrivains possèdent, ce trouble, ce désordre des sens qui suit les grands chagrins ou les grands crimes; je le copie exactement :

» Tout devint pour moi non-seulement » ennuyeux et fatiguant, mais redoutable et » terrible; une ombre me faisoit frissonner : » le moindre bruit pénétroit mes sens, me » consternoit l'âme. La solitude qui n'avoit » fait que m'épouvanter après la mort de ma » femme, étoit un supplice auquel je ne » ne trouvois plus la force de résister. On » veilloit autour de moi la nuit et le jour; si

---

insérée. A propos de cette Histoire, il est bon d'observer que quelques Gens de Lettres ont la discrétion très-circonspecte de se taire sur les sources où ils puisent, et ce silence indécent est assez généralement répandu. Cette espèce de ruse est-elle bien louable! Ne dénote-t-elle pas de la bassesse dans le cœur, et de la petitesse dans l'esprit? Il y a de l'ingratitude à ne pas nommer ses bienfaiteurs, et un écrivain qui nous fournit un sujet, aide beaucoup notre talent, et mérite assûrément notre tribut de reconnoissance.

» je demeurois seul un moment, je ne re-
» marquois pas plutôt ma situation, que je
» pâlissois, mon front se couvroit d'une sueur
» froide !. j'étendois les bras en frémissant, et
» j'appellois du secours dans mes compagnies
» familières ; je m'abandonnois à de longues
» et sombres distractions qui ne finissoient que
» par un tressaillement, et dont il ne me res-
» toit rien dans la mémoire. Quelquefois il
» m'échappoit des cris qu'il m'étoit impossible
» de retenir ; quelquefois des larmes moins
» amères et cuisantes qui laissoient leur
» trace sur mes joues, et qui ne servoient pas
» à me soulager, etc «.

Les personnes qui demandent que la *morale* soit l'ame et la fin de toute action dramatique, ne se plaindront point qu'on ait négligé cette partie essentielle du théâtre : on connoît peu de pièces où elle soit plus instructive, et plus dominante que dans celle ci. Quelle leçon plus terrible des malheurs et des crimes qui suivent le fol aveuglement de la jalousie ! Se défier des apparences les plus imposantes, trembler de se livrer aux moindres soupçons, être toujours en garde contre soi-même, pour ne pas s'abandonner aux transports effrénés de la vengeance, craindre, en un mot, avec un

amour décidé pour la vertu, de se plonger dans des égaremens criminels, et de devenir le plus malheureux et le plus coupable des hommes : voilà les grandes vérités qui résultent de ce Drame. Dira-t-on encore que les amusemens de la scène, ne pourroient être une source d'instruction pour l'humanité ? C'est notre faute et non celle de l'art, si nous ne tirons pas un meilleur parti des ouvrages dramatiques. Il nous seroit facile d'établir cette *purgation* prétendue des passions, si recommandée par Aristote : mais, tous les jours, nous nous éloignons davantage de nos modèles ; le sentiment et la raison, ces deux traits caractéristiques, qui semblent nous distinguer des autres êtres, s'effacent au lieu d'être approfondis ; nous perdons totalement de vue l'esprit du théâtre, celui surtout que les Grecs nous ont laissé dans leurs tragédies simples et sublimes, et qui, accommodé au goût national, produiroit parmi nous des chef-d'œuvres dont l'agrément seroit peut-être encore au-dessous de l'utilité.

On ne se lassera point de le répéter : nous avons acheté peut-être trop chèrement ces avantages si estimés dont nous sommes redevables à la société. En étendant les progrès

de l'esprit, elle a affoibli et tué, si on peut le dire, le génie; c'est une des principales raisons pour lesquelles il nous sera bien difficile d'avoir aujourd'hui un Drame d'un mérite supérieur. Nos Gens de Lettres trop répandus, ne se donnent pas la peine de creuser leurs idées; ils en restent au premier trait. De-là ces copies éternelles, ces expressions parasites, ces réminiscences fatiguantes, cette disette de pensées qui nous appartiennent; nul coup de pinceau qui nous soit propre; nous nous traînons sans cesse sur les pas d'autrui : ce n'est jamais d'après notre cœur que nous écrivons; nous faisons, qu'on me pardonne ces façons de parler, du sentiment avec de l'esprit, et quelquefois nous parvenons à faire accroire à la multitude que nous avons rendu fidélement la nature : mais l'œil du connoisseur, de l'homme sensible, ne se laissera point abuser; il saisira le défaut de vérité. Notre grand malheur est de vouloir *faire des vers* (1) au lieu

(1) Il n'y a pas un de nos Poëtes qui n'ait mérité ce reproche : peut-être est-il occasionné par notre peu de connoissance d'une nature vraie et simple. Qu'on lise le Philoctète Grec : c'est-là qu'on puisera des leçons de cette vérité si altérée aujourd'hui. Philoctète ne s'amuse pas à débiter des vers, des *tirades :* ce sont de profonds

de chercher à exprimer le caractère des passions. Que de Tragédies admirées, si on les examinoit sous cet aspect, nousoffriroient des tissus perpétuels de contre-sens, d'invraisemblances! et alors il n'est plus possible à un être pensant de gouter le moindre plaisir. Soitqu'on ait dessein de s'amuser, ou soit qu'on veuille être touché, et verser des larmes, il faut nécessairement que la raison se cache sous la plaisanterie, ou qu'elle entre dans les moyens que l'on employe pour nous attendrir. Il est vrai que cette raison exigeroit souvent des sacrifices qui couteroient beaucoup à l'amour-propre de l'écrivain; et qu'il en est peu auxquels on puisse donner la louange délicate que Milton a reçue d'un de ses compatriotes!

» Thou (1) hast not miss'd one thought that could be fit;
» And all that was improper dost omit. «

---

gémissemens qui échappent à sa douleur. Encore une fois, remontons aux sources, étudions la nature partout où elle peut se saisir. Saint-Louis apprend que sa mère est morte; l'honnête Joinville vole à lui pour le consoler : le Souverain, à peine l'a-t-il apperçu, ne fait que lui dire : » Ah! Sénéchal! j'ai perdu ma mère». Un Auteur moderne auroit mis dans la bouche du Monarque une amplification ou des sentences philosophiques.

(1) » Tu as recueilli tout ce qui étoit propre, et » tout ce qui ne l'étoit pas, tu l'as rejetté ».

Ces réflexions au reste me semblent assez inutiles : la plupart de nos Français pour connoître la nature, la vérité, l'énergie des passions, n'iront point renoncer à *l'Opéra Comique*, aux *Comédiens de bois*, à *Nicolet*. Aujourd'hui on ne veut plus que s'amuser (1);

---

(1) Un bel esprit très-méchant, très-frivole, très-médiocre, débite dans un cercle un tissu de calomnies sur un de ses amis qui étoit absent : l'honnête compagnie se pâme de rire : on se récrie sur la finesse des sarcasmes. Quelqu'un de moins *plaisant* jette une réflexion à travers ces brillantes saillies ; il prend la liberté de faire observer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire scandaleuse. Qu'importe, lui répond comme de concert l'estimable société, que les faits soient vrais ou faux ! il y auroit de l'imbécilité à ne les pas répandre : cela est très-divertissant.

Qu'attendre de pareils individus qui calculent avec plaisir si les coups d'épingle que recevra un honnête homme outragé, qui, s'il m'est permis de le dire, jouissent des blessures que fait le poignard de la calomnie ! Il faut que de tels êtres soient bien foibles ou bien méchans. O Athéniens ! vous n'êtes pas détruits. Mes amis, lisez parfois le vieux Boileau; il est vrai qu'il n'est plus de mode, vous y trouverez ces vers que je vous prie de retenir.

» Envain par sa grimace un bouffon odieux
» A table nous fait rire, et divertit nos yeux;

tout se travestir en plaisanterie (1); tout joue le personnage de Tabarin; et assurément Gilles, avec son béguin, ses plattes boufonneries et son visage enfariné, attirera plus de monde que le Kain dans toute la majesté dramatique : ce n'est plus le siècle des Corneille, des Bossuet des Fénelon, des Racine, des Molière : ce dernier n'avoit point le rire grimacier; son comique émanoit surtout de la situation, et non de l'expression. Qu'on nous donne des *Tartuffe*, des *Misantrope*, des *Avare*, et quelque penchant qu'on me suppose pour le Drame, je m'écrierai : » voilà l'excellente Comédie! » et l'on n'y peut trop

---

» Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre;
» Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
» Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux,
» Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux ».

(1) Je me rappelle un certain souper où j'eus l'honneur d'être invité; rien n'y manquoit : délicatesse, somptuosité, choix des convives. On vouloit absolument que la gaieté fût de la partie. Il s'étoit glissé par hasard dans cette brillante société un homme sensible qui s'avisa de vouloir déplorer le malheur de Lisbonne, qui venoit d'être presqu'engloutie par le tremblement de terre de 1755 : un des héros du souper lui ferma la bouche, et crut avoir enfanté une saillie d'esprit en lui disant:

applaudir. Mais je crains bien que Molière n'ait point de successeurs, au lieu que nous serons encore longtems accablés d'une foule de médiocres Tragédies, et de Drames grossièrement ébauchés qui nous replongeront dans l'enfance du Théâtre.

Ceux qui, avec raison, regardent *l'unité de lieu* (1) comme un des principes fonda-

---

» Qu'y a-t-il de plaisant là dedans»? Toute la compagnie applaudit à ce trait admirable, et la créature compatissante fut sur le point de rougir de sa sensibilité, et de s'en excuser. J'ajouterai encore que si cette prétendue gaieté étoit naturelle, elle ne seroit point révoltante; mais c'est une de ces impostures grossières qu'entraîne l'abus de la société; et la fausse gaieté est le plus insipide et le plus dégoûtant de tous les mensonges. Il n'appartient qu'à la candeur et à la vertu de rire : le vice et la corruption grimacent.

(1) Ecoutons La Motte : » Loin que l'*unité de lieu* » soit essentielle, elle prend ordinairement beaucoup » sur la vraisemblance. Il n'est pas naturelle que toutes » les parties d'une action se passent dans un même » appartement ou dans une même place. Ce n'est qu'à » la faveur de hasards multipliés, ou rendus vraisembla- » bles à force de préparation, qu'on rassemble dans le » même lieu différens personnages, pour y faire ou dire » à point nommé, selon le besoin de l'intrigue, des choses » qui devoient être faites ou dites ailleurs. Si l'on y » prend garde, on veut que les plus grands Poëtes, malgré

mentaux de notre poëtique théâtrale, s'élèveront contre la licence que j'ai prise dans la

---

» toutes les ressources de l'art, violent bien des convenances pour satisfaire à cette règle prétendue. En vain allègue-t-on, pour en établir la nécessité, que les spectateurs qui ne changent point de place, ne sauroient supposer que les acteurs en changent. Mais quoi, ces spectateurs pour savoir qu'ils sont au Théâtre, s'en transportent-ils moins aisément dans Athènes ou dans Rome où agissent les héros qu'on leur représente? croit-on que leur imagination résistât beaucoup davantage au changement de lieu d'acte en acte? L'expérience répond parfaitement à la question: on change souvent de scène dans les Opéras, et c'est même une règle de cette sorte d'ouvrage. L'action en paroît-elle moins vraie, et l'imagination s'avise-t-elle d'en être blessée? au contraire; l'illusion loin d'y perdre n'en devient que plus forte; et cela prouve bien que nous prenons les plis qu'il nous plaît, et que nous nous faisons des principes de fantaisie, puisque nous condamnons à un Théâtre ce que nous approuvons à un autre dans le même genre. Je dispenserois donc en bien des rencontres les Auteurs dramatiques de cette unité, qui coute souvent au spectateur des parties de l'action qu'il voudroit voir, et auxquelles on ne peut suppléer que par des récits toujours moins frappans que l'acteur même ». Ensuite La Motte nous trace un plan d'une Tragédie en cinq Actes de Coriolan, à laquelle il adapte ces principes. Il faut convenir aussi qu'il reconnoît que les règles forment un Art, et que

Pièce que je mets au jour. La scène aux trois premiers actes et dans un château ; ensuite elle est transportée au milieu d'une ville, qui, pour ainsi dire, touche à ce même château. J'avouerai que j'ai étendu un peu loin la sorte de permission qu'on nous accorde depuis quelques années ; je ne voudrois point cependant en abuser, et je serois très-fâché de donner un exemple qui pût contribuer à la décadence de notre théâtre. Mais qu'il me soit permis de tâcher d'adoucir la rigueur de la loi assujettissante que nos maîtres semblent nous avoir imposée à ce sujet, et qui souvent

---

» leur première utilité, c'est que la contrainte qu'elles » imposent détournent de la carrière des esprits mé- » diocres qui ne craindroient pas d'y entrer, si elle » étoit plus libre ». Je ne cite ces jugemens de La Motte, que pour démontrer qu'un homme de beaucoup d'esprit a pu penser sur l'*unité de lieu* différemment que la multitude des Ecrivains. D'ailleurs je serai le premier à recommander qu'on se tienne en garde contre ces idées spécieuses; il est des règles qui ont été, en quelque sorte, créées par la nature même, et celle-ci en est une des plus invariables. La violation de l'*unité de lieu* ramèneroit le Théâtre à ce point de barbarie dont les Corneille et les Racine l'ont tiré. Défions-nous de l'imagination : souvent elle nous montre de nouvelles routes, et elle nous égare.

produit des situations ridiculement amenées. La première règle, sans contredit, est la vraisemblance : or, ce qui ne sauroit choquer le bon sens peut être toléré, s'il n'est approuvé. Il y a si peu de distance du château de Mérinval à la ville, qu'il est aisé de s'y rendre en moins d'une demi-heure ; je n'ai donc pas cru qu'un scrupule superstitieux dût m'arrêter. En fixant ma scène dans le même lieu, il m'étoit absolument impossible de ne pas faire connoître Mérinval fils, et ce dernier personnage, connu dès le commencement de mon quatrième acte, ne pouvoit exciter l'intérêt qui résulte du refus qu'il fait à son juge de lui déclarer son nom. Il y auroit bien des choses à dire sur cette *unité de lieu* ; cet objet demanderoit une discussion approfondie ; le grand art seroit de posséder l'esprit des règles sans trop s'y asservir, et de savoir quand il est à propos de secouer les chaînes dont l'usage, souvent plus que le raisonnement, nous a chargés. Mais nous avons de la peine à nous souvenir de ce qu'Ovide fait recommander à Phaëton par son père : *inter utrumque tene.* Nous restons sous le joug, ou bien nous courons nous égarer et nous perdre ; nous ne savons point nous arrêter dans ce juste milieu qui est

le véritable secret des arts, et du goût. C'est en cela que l'esprit philosophique nous peut être utile : il nous inspire ce discernement judicieux sans lequel il est bien difficile au génie de ne pas tomber dans des écarts qui nuisent toujours au but qu'on s'est proposé.

Je serois trop heureux, si, en parlant de mes fautes, je pouvois donner lieu à quelques observations favorables aux progrès d'un art que je voudrois cultiver avec plus de fruit. C'est ici l'occasion de répondre aux personnes qui daignent assez s'intéresser à moi pour se plaindre de mon peu d'empressement à solliciter les honneurs de la scène française. La foiblesse de mes talens, mon aversion insurmontable pour tout ce qui exige la moindre souplesse, une ame aisée à décourager, parce qu'elle est frappée d'une cruelle vérité, que sans l'intrigue on ne fait point un pas dans aucun chemin; ma connoissance des hommes, et peut-être mon dégoût de la société, que je crois fondé, l'incertitude où je serois de réussir sur le théâtre de la Nation, enfin les délais (1) éternels

(1) Un Homme de Lettres, pressé de jouir, est quelquefois obligé d'attendre cinq ou six ans pour obtenir les honneurs de la représentation. Ces difficultés insurmontables ne peuvent que jetter le talent dans un

auxquels il faut se soumettre pour parvenir à être représenté : voila ce qui jusqu'à présent a pu m'arrêter. Ce qu'on appelle réputation littéraire vaut-il bien la peine qu'on se fatigue, qu'on se dénature, qu'on se plie à mille complaisances qui, à les regarder de près, sont des bassesses, et des dégradations de l'homme ? Comment écrire avec dignité, quand on passe sa vie à descendre au rôle de protégé qui coûte tant de travail, tant de mortifications ? Quand notre conscience se révolte contre notre plume ? Le moyen d'exprimer la noblesse du sentiment, la fierté du cœur, la sage indépendance de la vertu, dès le moment qu'on a pris le colier d'esclave, et

---

découragement nuisible à l'avancement de l'Art dramatique, et aux plaisirs de la société. Si nous avions deux théâtres, ces inconvéniens ne subsisteroient plus ; on auroit encore l'avantage de voir jouer sur ces deux Théâtres le même sujet traité différemment. N'a-t-on pas vu paroître à la fois la Bénénice de Corneille et celle de Racine ? Alors le Public qui est notre Juge, seroit en état de prononcer : ce qui échaufferoit l'esprit d'émulation si nécessaire aux progrès des Arts. La plupart des Poëtes Grecs se sont exercés sur la même Fable, et encore aujourd'hui un Opéra de Métastase se reproduit, en quelque sorte, sous les mains de vingt Musiciens différens.

qu'on

qu'on a fait une espèce de vœu tacite de n'être jamais soi? Gens du monde, ames impuissantes ou pusillanimes, insipides plaisans, ce n'est point votre suffarge que je sollicite; j'écris pour ce petit nombre de Lecteurs qui croyent encore à la vérité de la nature; j'écris pour la classe si bornée des cœurs sensibles : voilà mes juges, mes amis; si je parviens à mériter leur indulgence, que puis-je desirer davantage? Tâchons de ne pas perdre de vue cette maxime si importante qui assûre le repos, les plaisirs du cœur, l'heureux emploie de la faculté de penser, la jouissance de soi-même : *qui bene latuit, bene vixit.* Un Souverain des Indes suivi de toute sa Cour, voyageoit dans ses états; il demande à un Brachmane qu'il trouve assis sous un palmier, quels étoient ses plaisirs? Vous ne pouvez les connoître, répond le Sage : l'égalité et la retraite.

N. B. On vient de m'apprendre que M. Fontanelle a traité le même sujet que moi, et que sa Pièce doit être représentée au premier jour. Comme il étoit mon ami, je lui ai fait confidence de plusieurs de mes plans, et entr'autres de celui-ci, quelque temps après avoir donné le Comte de Comminge. Il y a lieu de croire que nous ne nous serons rencontrés que dans le choix du sujet.

PERSONNAGES.

MÉRINVAL, père, Gentilhomme retiré du service.

MÉRINVAL, fils.

EUGÉNIE, épouse de MÉRINVAL, fils.

LE LIEUTENANT CRIMINEL du Bailliage de ***

SIX CONSEILLERS
LE GREFFIER
UN HUISSIER
} du même Bailliage.

HENRI, Laquais de confiance de MÉRINVAL, père.

ROSE, suivante d'EUGÉNIE.

UN GEOLIER.

PLUSIEURS VASSAUX ET DOMESTIQUES.

La Scène est dans les environs d'une Ville, et ensuite dans la Ville.

MÉRINVAL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'appartement d'un Château voisin d'une Ville ; dans ce sallon se trouve une table sur laquelle sont quelques livres. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL *père, seul, en robe de chambre, les cheveux épars, ouvrant la porte du sallon avec précipitation, s'avançant sur le théâtre, égaré de frayeur, comme s'il étoit poursuivi.*

Laisse-moi, laisse-moi... Fuis, spectre épouvantable !..
Il attache à mes pas sa vengeance implacable !
Il me montre les coups !. son sang... ma femme !. ô ciel !
Ses mains tiennent encor le breuvage mortel !
Eloignez-vous, cessez... bientôt je vais vous suivre :
Epargnez les momens qui me restent à vivre.
(*Il avance encore sur la scène, tombe assis et appuyé près d'une table ; puis comme revenant d'un songe, après quelques momens de silence*).

Un songe me causer cet excès de frayeur !
Tous mes sens sont glacés d'une froide sueur !
Moi, qui dans les combats, au milieu du carnage,
Tant de fois à la mort opposai mon courage !
Un rêve m'intimide, et je cède à la peur !
Je succombe à l'effroi !..

Il appelle à haute voix. Henri ! *plus haut.* Henri !

HENRI, *derrière le théâtre.*

Monsieur.

MÉRINVAL.

Henri, de la lumière. *à part.* O nuit, jusqu'à ton ombre
Qui répand dans mon ame une terreur plus sombre !..
(*D'un ton pénétré*).
Ce n'est pas la vertu qui craint l'obscurité.
Dieu !

SCÈNE II.

MERINVAL, *père*, HENRI, *accourant avec de la lumière.*

HENRI.

Qu'avez vous, Monsieur? tremblant, pâle, agité....
(*Il pose la lumière sur la table.*)

MÉRINVAL, *à part.*

Je n'ai rien, mon ami... Tâchons de nous contraindre.

HENRI.

Mais, Monsieur...

MÉRINVAL, *à part.*

Des mortels je suis le plus à plaindre.
Quand le cours de mes maux sera-t-il terminé?..
Henri, quelle heure est-il?

HENRI.

Quatre heures ont sonné.

MÉRINVAL.

Tu dormois?

HENRI.

Oui, Monsieur.

MÉRINVAL, *à part, et d'un ton pénétré.*

L'innocence repose.
Henri... *Il se lève, et mettant la main sur le bras de Henri, d'un ton de douleur.*
Je ne dors plus!

HENRI.

Et quelle est donc la cause
De la mélancolie où je vous vois plongé!
Vous tournez vers le ciel un regard affligé!
Un sourd chagrin vous mine, et malgré vous éclate!
Le bonheur d'être aimé n'a plus rien qui vous flatte!
Vous fuyez vos amis par vous-même invités!
Vous cherchez la retraite, et soudain la quittez!
Les plaisirs de la chasse, et de l'agriculture,
Tout vous déplaît, Monsieur, jusques à la lecture,
Le plus cher autrefois de vos amusemens!
Ce séjour à vos yeux perd tous ses agrémens!
Vingt-six ans de service, un zèle inviolable,

Une fidélité constante, irréprochable,
Les soins que j'ai donnés à Monsieur votre fils
Dès sa plus tendre enfance entre mes mains remis,
Doivent, j'ose le dire avec quelque assurance,
M'avoir acquis des droits à votre confiance;
D'où naît ce sombre ennui... qui vous sera fatal?
N'est-il point de remède à cet étrange mal!
Nous tremblons pour vos jours. Encore hier, ma femme...

MÉRINVAL, *avec vivacité.*

Ta femme!.. De quels traits tu viens me percer l'ame?
Henri, j'eus une épouse, et... je la pleure en vain.

HENRI.

Une mort imprévue a fini son destin;
Nous la regrettons tous: elle avoit tant de charmes,
Tant de vertus!.. qui peut lui refuser des larmes?
Tout par sa bienfaisance étoit heureux ici;
Sa tendresse...

MÉRINVAL *allant au-devant de Henri, et avec une espèce de fureur.*

Cruel... *Il change de ton.*
Laisse-moi, mon ami.
J'attendrai que le jour en ces lieux reparoisse;
Il calme quelquefois le chagrin qui nous presse.

HENRI.

Oh! vos ordres, Monsieur, ne seront point suivis.
Je vole de ce pas chez Monsieur votre fils...
Je l'éveille...

MÉRINVAL.

Henri ! modère un zèle extrême.
Epancher ses douleurs dans un cœur que l'on aime,
Loin de les adoucir, c'est les multiplier.
Le fardeau qui m'accable, est pour moi tout entier.
Depuis deux jours, mon fils venu dans cet asyle
Avec sa jeune épouse y goûte un sort tranquile :
N'allons point leur ravir les douceurs du repos ;
C'est à moi de veiller, de souffrir tous les maux...
Henri... ce fils si cher... il ressemble à sa mère !
Ce sont ses traits, sa voix... va, te dis-je, j'espère
Que ces livres pourront m'attacher un moment ;
J'essairai d'y puiser quelque soulagement ;
Ils suspendront du moins mes cruelles alarmes ;
Hélas ! plus d'une fois ils ont reçu mes larmes.

SCENE III.

MÉRINVAL *seul, prend un livre, et après s'être efforcé de lire quelques instans, il le remet sur la table.*

NON, rien ne rend le calme à mes sens agités ;
Des fantômes toujours errent à mes côtés ;
Du malheureux Evard l'ombre pâle et sanglante,
A mes yeux effrayés toujours se représente ;
Je vois... je vois ma femme à ses derniers momens
Demandant à mourir dans mes embrassemens.
Qu'ai-je fait?.. enflammé d'un courroux légitime,

J'ai vengé mon honneur... la vengeance est un crime :
Je l'éprouve à mon trouble, à mes tourmens secrets !
Quels seroient donc les maux attachés aux forfaits ?
O Dieu, dont la colère en cet instant m'accable,
Dieu ! le remords suffit pour punir le coupable !..
(Il apperçoit son fils, et se levant avec vivacité).
Mon fils !

SCENE IV.

MERINVAL, *père*, MERINVAL, *fils*, *dans un habit du matin, et annonçant le désordre et l'agitation.*

MÉRINVAL, *fils.*

QU'AI-JE entendu, mon père ?...

MÉRINVAL, *père*

Quoi ! Henri...

MÉRINVAL, *fils.*

Ne devoit rien cacher à mon cœur attendri :
J'apprends... vous ressentez une peine secrète !
Ah ! ne ménagez point ma tendresse inquiète.
Auriez-vous des chagrins qu'on ne peut soulager,
Mon père ! je pourrai du moins les partager.
J'accourois dans vos bras, après dix ans d'absence...

MÉRINVAL, *père.*

D'un serviteur zélé j'excuse l'imprudence.
Je n'ai point de chagrins, mon fils... il est des coups...
N'en sois jamais frappé... Mérinval, gardez-vous
D'écouter les transports d'une fureur jalouse...
Retournez, retournez auprès de votre épouse;
Jouissez d'un bonheur, hélas! que j'ai perdu.
Mon fils, le doux repos est fait pour la vertu...
Allez, retirez-vous.

MÉRINVAL, *fils.*

O ciel! que je vous quitte!
D'un silence cruel votre douleur s'irrite!
Vos soupirs étouffés brûlent de s'exhaler!
Dans vos yeux, je surprends des pleurs prêts à couler!..
Ah! dans le sein d'un fils, laissez-les se répandre;
Il n'est point, croyez-moi, de cœur qui soit plus tendre;
L'amour... vous me verrez embrasser vos genoux.
(*Il se jette aux pieds de son père.*)
Au nom de cet amour, parlez, expliquez-vous.

MÉRINVAL, *père, avec des larmes, et embrassant son fils.*

Lève-toi, mon cher fils... ainsi j'ai vu ta mère...
Que veux-tu?

MÉRINVAL, *fils.*

S'il se peut, vous consoler, mon père,
Ou pleurer avec vous... Vous ne m'écoutez pas!
Votre trouble s'augmente... où portez-vous vos pas?
(*Le père veut sortir, le fils s'oppose à son passage.*)

Vous céderez, mon père, à mes cris, à mes larmes;
Vous daignerez m'ouvrir un cœur chargé d'alarmes....
Je n'en puis plus douter.

MÉRINVAL, *pere.*

Tu ne saurois guérir
Le chagrin... dont bientôt tu vas me voir mourir.

MÉRINVAL, *fils.*

Seriez-vous offensé d'un nœud que la tendresse,
Que même votre aveu sollicitoit sans cesse?
Au moment où l'hymen formoit nos doux liens,
Il est vrai qu'Eugénie a perdu tous ses biens,
Dissipés sans retour par un revers funeste:
Mais tous les agrémens, mais la vertu lui reste;
Et c'est-là le trésor qui fixe tous mes vœux...
N'auriez-vous pas mon cœur?

MÉRINVAL, *père.*

J'applaudis à tes feux.
Malheur à ces parens dont le pouvoir barbare
Veut asservir l'amour à la fortune avare,
Et qui de leurs enfans sombres persécuteurs,
Leur font un joug de fer des nœuds les plus flatteurs!
Le trouble suit toujours ces chaînes qu'on déteste.

MÉRINVAL, *fils.*

Et d'où peut naître enfin ce chagrin si funeste?
Un triste événement qu'on a pu me cacher,
Mon père, de vos mains viendroit-il arracher
Ce bien, prix glorieux du sang de nos ancêtres,
Qu'ont encore grossi les faveurs de nos Maîtres?

Ma fortune est à vous, trop heureux...

MÉRINVAL, *pere.*

Non, mon fils,
Ce n'est point l'intérêt qui cause mes ennuis ;
L'indigence n'est pas le coup le plus terrible :
Il est des maux plus grands pour une ame sensible...
Va retrouver ta femme, et ... laisse-moi mourir...
C'est en vain...

MÉRINVAL, *fils.*

Je saurai... Je veux vous secourir.

MÉRINVAL, *pere.*

Tu prétends pénétrer un horrible mystère ?
(*Il court à son fils, et le serrant dans ses bras avec un frémissement*).
Ah ! malheureux enfant, digne d'un autre père,
Que me demandes-tu ?.. Connois donc mon destin :
D'un mot, je vais porter la terreur dans ton sein :
Dans ce vieillard mourant, objet de ta tendresse,
Qui n'a d'ami que toi, qui dans ses bras te presse,
Frémis, tu vas ouir le comble de l'horreur,
Tu vois... un meurtrier...

MÉRINVAL, *fils*

Ciel !

MÉRINVAL, *pere.*

Un empoisonneur.

MÉRINVAL, *fils.*

O ciel !

MÉRINVAL, *père*

C'est encor peu, Mérinval, de ces crimes :
Quand tu seras instruit du nom de mes victimes,
Tu frémiras bien plus. Sans doute un Dieu vengeur
Veut aux regards d'un fils développer mon cœur,
Des effets surprenans d'un courroux implacable,
Lui montrer dans son père un exemple effroyable!
Nous serions malgré nous entraînés aux forfaits!
O Sagesse éternelle! adorons tes décrets.
Mon malheur réunit tous les malheurs ensemble,
Tous les coups. Assieds-toi, mon fils; écoute, et tremble.

Au sortir de l'enfance, un instinct belliqueux
M'emporta sur les pas qu'ont tracés nos ayeux.
Pour modèle et pour chef je choisis ce grand homme,
Ce célèbre Condé que la France renomme;
Mes mains eurent l'honneur de porter ses drapeaux:
L'amour vient m'enlever à ces nobles travaux;
Alors mes vœux en lui trouvoient le bien suprême!
Les parens de Sophie, et Sophie elle-même,
Obtinrent d'un amant, pénétré de ses feux,
Qu'il ne fût plus soldat pour être époux heureux.
D'un hymen désiré les flambeaux s'allumèrent;
Sous quel auspice, ô Dieu! ces liens se formèrent!
Ce château m'attendoit; il nous reçut tous deux
Pour y goûter en paix un amour vertueux,
Augmenté par le tems, nourri par la constance.
Ces beaux jours sont enfin marqués par ta naissance:
Je suis père; mon cœur s'ouvre aux plus doux plaisirs:
Il semblait que le ciel eût comblé mes desirs;
Malheureux! je croyois à de fausses caresses!

Qu'il me devoit, hélas! vendre cher ses largesses?
Séligni, que le sang à ma femme alliait,
D'une douce retraite avec moi jouissoit;
Il entroit dans cet âge où la fougueuse ivresse,
Surprend nos sens trompés, et corrompt leur foiblesse;
Une de ces beautés, l'opprobre de l'amour,
Enflamme Séligni, l'arrache à ce séjour,
L'entraîne sur ses pas dans la ville prochaine:
Ils alloient s'épouser: je m'oppose à leur chaîne;
Contre un cœur trop épris j'arme tous ses parens;
On écarte l'objet de ces vœux imprudens,
Le sort nous favorise: il termine sa vie.
L'ardeur de Séligni n'en est point refroidie;
Sa haine contre moi s'empresse d'éclater:
Peut-être aurois-je dû, moins prompt à l'irriter,
Pour vaincre son penchant, employer plus d'adresse.
L'indulgence a souvent ramené la jeunesse.
De son parent, ma femme affoiblissant l'erreur
Du soin de la combattre accusoit la chaleur;
Des nuages légers entre nous s'élevèrent;
La raison et l'amour bientôt les dissipèrent;
J'en devins plus heureux ainsi que plus épris.

MÉRINVAL, *fils.*

Vous pleurez!

MÉRINVAL, *pere.*

Ah! je dois verser des pleurs, mon fils!
De mes maux, c'est ici que la carrière s'ouvre;
Toute mon infortune à mes yeux se découvre;
Eh! quel enchaînement de revers pleins d'horreurs!

Dans le sein de l'amour, comblé de ses douceurs,
Un autre sentiment pressoit encor mon ame :
J'éprouvois le besoin d'une nouvelle flamme.
J'implorois l'amitié, chère et funeste erreur,
Qui non moins que l'amour, a fait tout mon malheur.
Le retour de la paix dans ces cantons amène,
Un Officier connu, que distinguoit Turenne ;
Par son propre mérite, il s'étoit élevé.
On le nommoit Evard ; un esprit cultivé,
Des dehors prévenans? une heureuse figure
Paroissoit annoncer une ame honnête et pure.....
Il devient mon ami ; son commerce attachant
Pour mon sensible cœur, tous les jours plus touchant,
D'un père absent de toi soulageoit la tristesse.
Ta famille, à Paris appellant ta jeunesse,
Te formoit à ces arts que l'on néglige ailleurs.
Ne goutant de l'amour que ses plaisirs flatteurs,
J'ignorois ces tourmens nés de la jalousie,
Du cœur humain, hélas ! la plus sombre furie !....
Ses serpens enflammés passent tous dans mon sein.
Un billet, dont mes yeux méconnoissent le seing,
M'apprend que cet ami, ce monstre que j'embrasse,
Apporta dans ces murs tout l'enfer sur sa trace,
Qu'il trahit l'amitié, la nature, le ciel,
Qu'il respire les feux d'un amour criminel,
Qu'il est mon assassin.... un infâme adultère.

MÉRINVAL, *fils.*

Votre ami le plus cher !

MÉRINVAL, *père.*

Ce n'est pas tout : ta mère.... ;

Quel aveu! quels forfaits! ta mère l'écoutoit,
Ta mère étoit coupable, et me deshonoroit.

MÉRINVAL. *fils.*

Ma mère, ô Dieu! ma mère!

MÉRINVAL, *père.*

Elle combloit l'outrage:
Dans son perfide sein, elle portoit un gage
De cet indigne amour si fatal à tous trois.

MÉRINVAL, *fils.*

Ah! mon père, arrêtez... Tous les coups à la fois!..

MÉRINVAL, *père.*

La foudre va les suivre. Une seconde lettre
Qu'une main étrangère en mes mains fait remettre,
Me confirme mon sort par cent détails affreux
Qui me percent toujours de traits plus douloureux.
Mon fils; quels noirs excès ma bouche te raconte!
Il ne m'est plus permis de douter de ma honte;
La vengeance me reste, et je cours l'embrasser;
Je vole au scélérat qui sut trop m'offenser;
Il cherche la raison du courroux que j'annonce!
Le fer étincelant est ma seule réponse;
Je le force à parer les coups d'un bras vengeur:
Il me semble à regret repousser ma fureur;
Il tombe, il ose encor d'une voix défaillante,
M'appeller son ami; lui! ma rage s'augmente;
Malgré moi cependant je détourne les yeux,
Et je porte la mort dans son flanc odieux.

MÉRINVAL, *fils.*

Quel horrible poison versé sur votre vie!
Je sens tous vos revers; mon ame en est remplie.
Seroit-il des humains créés pour le malheur?

MÉRINVAL, *père.*

Nous étions sans témoins : mais j'emportois mon cœur,
Mon cœur, qui contre moi se soulevoit sans cesse,
Qui de meurtre accusoit ma fureur vengeresse,
Qui me peignoit Evard sous les traits d'un ami,
Egorgé de mes mains... ah! je l'ai trop chéri!
Tout couvert de son sang, accourn vers ta mère,
Je lui crie : il est mort l'ingrat qui t'a su plaire.
— Que dites-vous? — Evard, le traître est au tombeau,
Et c'est moi qui l'y plonge, et qui suis son bourreau :
Voilà, femme perfide, où m'a conduit ton crime!
Tremble, et sois en ce jour ma seconde victime...
Je frappois : l'infidelle embrassant mes genoux,
Découvrant mille attraits à mes regards jaloux,
Tremblante, échevelée, expirant dans les larmes,
L'emporte, et de ma main, je sens tomber mes armes;
Elle soutient qu'Evard, qu'Evard est innocent...
Elle se justifie. Ah! qu'il étoit puissant
L'empire que l'ingrate avoit pris sur mon ame!
Que j'avois peine à vaincre une si vive flamme,
A croire que Sophie avoit pu me trahir!
J'allois plus que jamais sous son joug m'asservir,
L'adorer. De ce cœur où rentroit la parjure,
Un troisième billet vient r'ouvrir la blessure,
Insulte à ma foiblesse, apporte un nouveau jour
A des yeux qui vouloient ne voir que mon amour.

Il faut donc m'y résoudre, et la trouver coupable!..
Son sort est décidé. Ma main impitoyable,
Malgré des sentimens dont je dompte l'effort,
S'empresse à préparer le breuvage de mort.
(*Après un long silence*).
Je le porte à ta mère.

MÉRINVAL, *fils.*

O ciel!

MÉRINVAL, *père.*

— Reçois, perfide,
Le prix que te devoit ma vengeance timide;
Ton juge te punit, et tu n'as plus d'époux;
Prens, et meurs. Elle croit désarmer mon courroux!
— Je n'entends plus tes cris; je ne vois plus tes larmes;
Ces yeux trop dessillés sont fermés sur tes charmes;
Tu mourras. Aussitôt d'un front calme et serein,
C'est un présent, dit-elle, offert par votre main;
Je l'accepte avec joie : il finira mes peines.
(*Après un repos*).
Donnez. L'affreux poison a coulé dans ses veines.

Ma victime expirante, alors se ranimant,
Accuse ainsi l'excès de mon ressentiment :
— Et c'est vous qui causez le trépas de Sophie!
Vous qu'elle a tant aimé!... La noire jalousie
Vous empêche aujourd'hui d'écouter la pitié;
Vous avez immolé l'amour et l'amitié.
Evard ne brûla point d'une ardeur criminelle,
Et vous eûtes toujours une épouse fidelle.
Trop tard vous gémirez sur mon fatal destin.

Mais que vous avoit fait ce gage qu'en mon sein...
Je m'écrie à ce mot : ce qu'il m'a fait, cruelle !....
— Mérinval, il étoit votre enfant, poursuit-elle.
—Mon enfant! —Oui, c'est vous, c'est son père inhumain,
C'est vous qui devenez son horrible assassin.
Mon enfant! Cette image en mon ame jettée,
Des troubles de la mort une femme agitée,
Que sais-je? la pitié qu'on ne peut étouffer,
Tous ces traits, de mes sens reviennent triompher.
Je volois au secours d'une épouse mourante.
— Ces inutiles soins tromperoient votre attente;
C'en est fait, et la vie a pour moi disparu,
Tout est fini. Le ciel connoît seul la vertu.
Un fils nous reste encore, adoré de sa mère...
Que celui-là du moins trouve dans vous son père!.

MÉRINVAL, *fils, en pleurant.*

O ma mère!

MÉRINVAL, *père.*

Elle dit, et me tendant les bras...
Je m'y jette... Je veux l'arracher au trépas,
Sous mes larmes r'ouvrir sa paupière égarée;
(*Après un long-silence.*)
Mon cœur presse son cœur.... Elle étoit expirée.

MÉRINVAL, *fils.*

Quel destin! je succombe à mon accablement.

MÉRINVAL, *père.*

Mon sort t'est dévoilé; juge de mon tourment:
J'ai satisfait l'honneur; j'ai vengé mon injure;

Et sans cesse en mon ame un sombre accent murmure
Le remords me consume ! Un ténébreux effroi,
Et la nuit et le jour s'élève autour de moi !
De ma femme, d'Evard les ombres menaçantes
Me poursuivent partout, partout me sont présentes ;
Jusques à cet enfant qui vient m'épouvanter?..
Ils étoient criminels, je n'en saurois douter..
Et je ne goûte point la paix de l'innocence !
Le ciel se seroit-il réservé la vengeance ?
Sans usurper ses droits, n'oserions-nous punir?
Notre partage, hélas ! n'est-il que de souffrir ?
(*Il se lève*).

Après un tel aveu qu'un père a fait entendre,
Vous concevez, mon fils, le parti qu'il doit prendre ;
Si la religion n'eût arrêté mon bras,
J'aurois depuis longtems avancé mon trépas.
Vivre est un châtiment que son ordre m'impose ;
Du reste de mes jours qu'elle seule dispose :
Je cours m'ensevelir dans ces asyles saints,
Ouverts par sa clémence aux malheureux humains,
J'y donnerai des pleurs à ces tristes victimes.
J'aurois dû pardonner : j'ai partagé leurs crimes ;
Oui, coupable comme eux... S'il étoient innocens !

SCENE V.

MÉRINVAL, *père*, MÉRINVAL, *fils*, UN DES DOMESTIQUES DE MÉRINVAL, *père*.

LE DOMESTIQUE *à Mérinval père.*

CETTE lettre, Monsieur...

MÉRINVAL, *fils, sur le devant du théâtre, et dans l'accablement.*

Quel trouble en tous mes sens!

MÉRINVAL, *père, au domestique.*

De qui?

LE DOMESTIQUE.

D'un inconnu.

MÉRINVAL, *père.*

Donne. Point de réponse?

LE DOMESTIQUE.

Non, Monsieur.

MÉRINVAL, *père.*

Cet écrit... Voyons ce qu'il m'annonce..... Eh! n'ai-je pas atteint au comble des malheurs?

(*Au domestique.*)

Qu'aurois-je à craindre encore? Laisse-nous.

(*Le domestique sort.*)

SCENE VI.

MERINVAL, *père*, MERINVAL, *fils*.

MÉRINVAL, *père, après avoir lu la lettre et l'avoir mise dans sa poche, tâche un moment de se contraindre, et tombe tout-à-coup dans le fauteuil qui est près de la table, en s'écriant :*

JE me meurs.

MÉRINVAL, *fils, courant à son père.*

Quel mal soudain vous presse?. Ecoutez-moi, mon père.
Daignez..... Il toucheroit à son heure dernière!...
(*Il va au fond du théâtre, et à haute voix :*)
Hôla, quelqu'un! Henri! venez tous... du secours!

SCENE VII.

MERINVAL, *père*, MERINVAL, *fils*, HENRI, *et plusieurs autres* DOMESTIQUES *accourant.*

MÉRINVAL, *fils.*

(à Henri), (aux autres domestiques).

Mon père est expirant... Prenons soin de ses jours ;
Dans son appartement qu'on m'aide à le conduire.

(On emmene Mérinval, père, qui est toujours sans mouvement ; il a la tête penchée dans le sein de son fils.

O ciel ! à tant de coups mon cœur peut-il suffire ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉRINVAL, *père*, MÉRINVAL, *fils*, EUGÉNIE, ROSE, HENRI, DEUX AUTRES DOMESTIQUES.

MÉRINVAL, *père, toujours en robe de-chambre, a dans les mains une épée dont il veut se percer : il est entouré des acteurs qu'on vient de nommer; son fils surtout tente de lui arracher cette épée. Eugénie après s'être unie, aux efforts de son mari, pousse un cri au moment où elle voit son beau-père prêt a s'ôter la vie; elle tombe évanouie dans les bras de Rose, tandis que Mérinval, fils, s'obstine à vouloir s'opposer à la fureur de son père.*

MÉRINVAL, *fils, à son père, et s'efforçant de lui ôter l'épée.*

Vous n'accomplirez pas cet horrible dessein,
Mon père... non...

HENRI, *se joignant au fils.*

Monsieur..

MÉRINVAL, *fils, à son père.*

Percez plutôt mon sein.
Attenter à vos jours ! quelle aveugle furie?..
Daignez envisager ma femme évanouie....
Ah! vous nous frappez tous...

(*Il lui arrache l'epée qu'il jette loin de lui, et que Henri ramasse, et donne à un autre domestique*).

De ses mains écarté,

(*à Henri*).

Que ce fer pour jamais, Henri, lui soit ôté;
Asséyons-le. *Aidé de Henri et des autres domestiques, il assied Merinval père à qui il echappe des mouvemens convulsifs, qui ensuite leve les yeux au ciel, gemit, et tombe dans un profond accablement de douleur; son fils l'embrasse.*

Mon père... Il ne veut point m'entendre!
Hélas! c'est votre fils, votre ami le plus tendre..

(*à Henri, qui est près de Mérinval père*).

(*Il va à sa femme*).

Observe bien... Reprens tes esprits égarés,
Calme-toi: tes regards vont être rassûrés..

(*Eugénie revient de son évanouissement, regarde Merinval père, et reste toujours dans les bras de Rose*).

adoucir ce désespoir farouche...

(*Il retourne à son père*).

Ne vous suis-je plus cher?

(*Son père lui serre tendrement la main*).

Eh bien! si je vous touche,
Si la nature encor vous parle en ma faveur,
Ma voix désarmera cette sombre fureur;
J'en apprendrai du moins la cause inconcevable;
Jettez sur nous les yeux : votre état nous accable.

(*Mérinval, père, lève la tête; après avoir poussé un long gémissement, il fait signe de la main à Henri et aux autres domestiques de se retirer*).

(*Aux domestiques*).

Cedez à ses desirs. Allez, éloignez-vous.

(*Mérinval, père, fait de nouveaux signes de la main pour qu'Eugénie et Rose se retirent aussi*).

(*A Eugénie*).

Suis leurs pas. A l'instant tu revois ton époux.

SCENE II.

MERINVAL, *père*, MERINVAL, *fils*.

(*Mérinval, père, toujours dans le même accablement, a la tête appuyée sur sa main*).

MÉRINVAL, *fils*.

VOus êtes obéi : nous sommes seuls; peut-être
Mon père m'instruira d'où ce transport peut naître?
Faut-il en accuser ce malheur effrayant
Dont le tems vous rendra le fardeau moins pésant?..
Chassez de votre esprit ces terreurs formidables...
Eloignez une image...

MÉRINVAL, *père, se levant avec emportement, poussant un cri lugubre, et tendant ses mains vers le ciel.*

Ils n'étoient point coupables !

(*Il retombe dans le fauteuil, accablé de sa situation*).

MÉRINVAL, *fils.*

Qu'ai-je entendu ! ma mère !.. ô douleur ! ô regrets !

MÉRINVAL, *père, tirant précipitamment une lettre de sa poche, et la donnant à son fils.*

Tiens : lis, lis ; dans mon sein enfonce tous les traits.

MÉRINVAL, *fils, prend la lettre ; pendant ce tems, son père est agité de divers transports de douleur et de desespoir ; il se couvre le visage de ses mains. Mérinval, fils, lit à haute voix.*

» Je puis enfin jouir d'une juste vengeance !

» JE commencerai par t'offrir
» L'image des tourmens dont tu me fais mourir ;
» Ils ont passé ton espérance.
» Pour moi dans l'univers il n'est plus de plaisir,
» Qu'un seul, qu'un seul que je goute d'avance !
» Plus que moi tu pourras souffrir.

» RAPPELLE tes excès : armé contre la flamme,
» Qu'un amour violent allumoit dans mon ame,
» Ton caprice à ses loix prétendit m'asservir.
» L'objet que j'adorois, victime de ta rage,
» Eprouva par tes coups le sort le plus affreux ;
» D'un hymen attendu nous préparions les nœuds ;

» Ta fureur les rompit; elle osa davantage :
» Loin de moi, mon amante enlevée à mes vœux,
» Vit flétrir ses beaux jours dans un dur esclavage;
» Le chagrin dans la tombe est venu la plonger;
» Elle est morte, en un mot, cette femme chérie!
» Je l'aime encore avec idolâtrie!
» Et j'ai vécu pour la venger.

» Mon ame ici se répand toute entière.
» Tels furent tes bienfaits : en voici le salaire :

» Habile à me jouer de ta crédulité,
» (Que l'amour qui se venge, est un puissant génie!)
» J'ai su, dans ton sein agité,
» Jetter tous les serpents, toute l'atrocité
» D'une stupide et noire jalousie.
» J'ai fasciné tes yeux, dénaturé ton cœur,
» Perverti ta raison. En esclave docile,
» Tu servois à mon gré mon avide fureur;
» Sur tous tes mouvemens j'avois un œil tranquile;
» Chaque jour, j'ajoutois à ton aveugle erreur.
» Oui, c'est moi qui sans cesse irritant ta colère,
» Par le secours heureux d'une main étrangère,
» T'écrivois, nourrissois, échauffois tes transports,
» Subjuguois ton amour, étouffois tes remords.
» C'est moi qui dirigeant un de tes domestiques,
» Par l'intérêt, à mes projets soumis,
» Ai de ses faux rapports appuyé mes écrits,
» Et t'ai fait embrasser mille objets fantastiques;
» Je comptois tous tes pas dans le piège affermis;
» Jusqu'au bout ma vengeance a dévoré sa proie.
» Vois donc tous tes forfaits, et sens toute ma joie :

» Evard étoit l'exemple des amis;
» Ta femme, celui des épouses;
» Cet enfant, il étoit le tien;
» Tous les trois, je sais tout, on ne m'a caché rien,
» Ont succombé sous tes fureurs jalouses...

(*Mérinval, fils, jette la lettre sur la table, et court avec précipitation vers le fond du théâtre*).

MÉRINVAL, *pere.*

Ou vas-tu, Mérinval?

MÉRINVAL, *fils.*

De cent coups réunis
Percer le monstre affreux...

MÉRINVAL, *pere.*

Il n'est plus tems, mon fils!
L'impunité... reprends cette lettre fatale

MÉRINVAL, *fils, revient sur ses pas, reprend la lettre, et continue de lire :*

» Et c'est où t'attendoit un amant outragé!
» En vains éclats ton désespoir s'exhale.
» Ne meurs pas, ne meurs pas; j'en serai plus vengé:
» Souffre après ces revers tout le malheur de vivre.
» C'est à ton propre cœur que Séligni te livre...

» Ne vas point concevoir le projet insensé
» De vouloir m'égaler dans l'art de la vengeance;
» Mon sort, quand jusqu'à toi ma lettre aura passé,
» Ne sera plus en ta puissance;
» Sous un ciel étranger, j'aurai fixé mes pas.

» Puisse ma haine encor survivre à mon trépas !
» D'un asyle ignoré, j'insulte à ta souffrance.

Et ma main ne sauroit lui déchirer le flanc,
S'enfoncer à plaisir dans son cœur tout sanglant !
J'irai... Je surprendrai sa trace fugitive...
Ma mère...

MÉRINVAL, *père.*

Eh bien, mon fils, tu voudras que je vive?

(*Il se leve avec fureur, et court à son fils avec le même emportement*).

Mérinval, de ton bras, j'attends les premiers coups.
Du ciel qui m'a proscrit, assouvis le courroux;

(*Il lui découvre son estomac*).

Perce un cœur fatigué du poids de l'infortune.
Tout, tout m'est odieux, me blesse, m'importune;
Toi-même... Hâte-toi d'anéantir ce cœur,
Eternel aliment d'un éternel malheur;
Et montre toi mon fils, en m'arrachant la vie.

MÉRINVAL, *fils, embrassant son pere.*

Que la mienne plutôt cent fois me soit ravie !
Eh ! mon père, quittez, quittez ce noir dessein:
Vous nous plongez à tous un poignard dans le sein.

(*Pendant ce tems, Mérinval père va se rejetter dans le fauteuil, et laisse échapper divers mouvemens d'agitation; il pleure, il a la tête penchée sur son sein*).

Au nom de la tendresse, au nom de la nature
Qui par ma bouche, hélas! vous presse, vous conjure,
Mon père, accordez-moi..daignez vous rendre aux pleurs

(*Il se jette à ses pieds*).

Dont j'arrose vos pieds en ce moment d'horreurs;
Si vous restez toujours à ces pleurs insensible,
Si vous gardez toujours un esprit inflexible,
Que le sang près de vous réclame envain ses droits,
De la religion braverez-vous les lois?
C'est elle...

MÉRINVAL, *pere.*

Mérinval, ils n'étoient point coupables!

MÉRINVAL, *fils.*

Ecartez, écartez des tableaux effroyables.
Sans être criminel, l'erreur vous a perdu;
Mais domptez votre sort à force de vertu.
Promettez donc au ciel dont aujourd'hui vous-même
Reconnoissiez l'empire, et la bonté suprême,
Promettez de porter le fardeau de vos jours,
Et sensible à nos soins, d'en respecter le cours.
Triomphez des assauts qu'un noir chagrin vous livre.

MÉRINVAL, *pere, relevant son fils, se levant lui-même, et s'avançant avec Mérinval au-devant du théâtre.*

Tu seras satisfait: oui, je promets de vivre,
Ou plutôt de traîner une éternelle mort.
Mon ame pour jamais est ouverte au remord!..
Mais à ces pleurs, mon fils, si tu veux que je cède,
Pour soulager mes maux, il n'est qu'un seul remède;
Tu me l'as rappellé; tantôt je te parlois
De cet asyle saint où déjà je volois;

Eh ! que n'ai-je suivi cette heureuse pensée !
Cet écrit, le tourment de mon ame oppressée,
Aux mains d'un malheureux ne seroit point tombé ;
A ses derniers revers il se fût dérobé.
Cet asyle m'attend ; ne vas point me combattre ;
Là, du moins, je vaincrai le sort opiniâtre ;
Je défierai la vie, et ses ennuis cruels ;
Le malheur poursuit-il jusqu'au pied des autels?

MÉRINVAL, *fils.*

Vous séparer de nous !

MÉRINVAL, *père.*

Tu veux que ma constance
Supporte le fardeau d'une horrible existence.
Le dessein en est pris. Tu rempliras mes vœux.
Je pars, dès ce moment. Qu'on l'ignore en ces lieux ;
Que ta femme surtout n'en soit point informée ;
J'aurois à redouter sa tendresse alarmée.
Arrivé par degrés à tant d'adversité ;
Dans l'abyme profond où le sort m'a jetté,
Il n'est qu'un Dieu, mon fils, dont le bras me soutienne,
(*Il l'embrasse*).
Et je vole à ce Dieu. Cours préparer... J'ai peine
A te laisser sortir de ce sein paternel !
Je ne sais... Mérinval ... mon fils... Va.

MÉRINVAL, *fils, fait quelque pas, et revient.*

Le cruel !
Il échappera donc à ma main vengeresse !
Le monstre jouira de sa scélératesse !..
Quoi ! l'on ne saura point...

MÉRINVAL, *père.*

Vains efforts! l'inconnu
Qui donna cette lettre, a soudain disparu.
Séligni.. laisse à Dieu le soin de son supplice :
Il ne peut se sauver, mon fils, de sa justice ;
Le bras qui le menace, et qui s'appésantit,
Atteint par-tout le crime, et par-tout le punit ;
Eh ! n'a-t-il pas son cœur qui me venge sans doute ?
Dérobe-moi les pleurs que mon départ te coûte.
J'emporte, en te quittant, l'espoir consolateur
Que mes revers pourront affermir ton bonheur :
Mérinval, je te laisse une image terrible
Des excès où s'égare une ame trop sensible.
Va, te dis-je, et reviens promptement...

SCENE III.

MERINVAL, *père, seul, regardant son fils jusqu'au moment qu'il l'ait perdue de vue.*

DE ses bras
A regret détaché... quels sont mes vœux, hélas ?
Anéanti, brisé sous cent coups de tonnerre,
Je voudrois m'enfoncer au centre de la terre,
M'y cacher à moi-même; et je ne puis quitter
Ces lieux que j'ai souillés, que je dois détester.
Mon fils, après dix ans d'une absence cruelle,
M'est rendu : ma tendresse en ces murs le rappelle ;
Et ce jour, ce moment... à peine je le vois !
J'embrasserai

J'embrasserai mon fils pour la dernière fois !..
Malheureux ! est-ce à toi de sentir la nature ?
Elle t'accusoit trop ! son lugubre murmure
T'avertissoit assez de tous tes attentats;
Non, la voix du remords ne se repousse pas.
Mon ami... mon épouse... ah ! ma chère Sophie,
Je possedois ton cœur, et j'ai tranché ta vie !
Cet enfant, cet enfant, c'étoit le mien ! ô cieux !..
(*Après un repos.*)
Je ne saurois trop tôt m'exiler de ces lieux.
Partons... allons mourir. Dans ma douleur profonde,
Dois-je tourner encor mes regards vers le monde ?
C'est un songe qui fuit de mes sens éperdus !
Les nœuds qui m'attachoient, je les ai tous rompus !
Fatigué de la vie, au bout de ma carrière,
Je n'envisage plus, dans la nature entière,
Qu'un cercueil... je l'embrasse, et j'y porte avec moi
D'inutiles regrets, les remords et l'effroi !
Maître de nos destins, mon unique réfuge,
O mon Dieu, sois mon père, et ne sois pas mon juge...
Mon fils ne paroît point ! rebelle à mes souhaits,
Voudroit-il me fermer ce séjour de la paix ?
Eh ! ce n'est qu'aux autels qu'une ame désolée
Peut déposer les maux dont elle est accablée ;
Et quel autre en effet que la religion
Daigneroit m'accorder de la compassion ?
Hélas ! l'humanité que j'ai trop outragée,
Par mes tourmens n'est point encore assez vengée....
Qu'il tarde à se montrer !.. d'où vient que plus troublé....
(*Il apperçoit Eugénie.*)
J'entends... c'est Mérinval... Il a tout révélé !...
Eugénie !..

SCÈNE IV.

MÉRINVAL, *père*, EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE, *accourant précipitamment vers son beau-père, et dans un désordre qui décèle son agitation.*

AH! Monsieur! ah! mon père!

MÉRINVAL.

Des larmes!..
Expliquez-vous: pourquoi ces soudaines alarmes?

EUGÉNIE.

Mon père! Mérinval...

MÉRINVAL.

Mon fils.. eh bien! mon fils...

EUGÉNIE.

Vient de quitter ces lieux.

MÉRINVAL.

Rassûrez vos esprits:
Bientôt nous le verrons.

EUGÉNIE

D'une trop juste crainte,
Loin de la dissiper, tout redouble l'atteinte ;
Il est sorti, mon père, enflammé de fureur.

MÉRINVAL.

Qui?

EUGÉNIE,

Mon époux.

MÉRINVAL, *à part.*

Mon fils !.. ô nouvelle terreur !

EUGÉNIE.

Un inconnu l'aborde ; il lui parle à voix basse ;
Aussitôt Mérinval jette un cris qui me glace,
S'élance à son épée, et fuyant de mes bras,
S'échappe... il disparoît !

MÉRINVAL, *à Rose.*

Qu'on vole sur ses pas ;
Amenez-moi Henri : que tout ici le suive.

(*Rose sort*).

SCÈNE V.

MERINVAL, *père*, EUGENIE.

MÉRINVAL, *troublé.*

O Dieu ! Dieu ! retenez mon ame fugitive !
Quel avenir m'attend ?.... qu'est devenu mon fils ?
Si c'étoit ce cruel.... mes sens d'effroi saisis....
Laissa-t-il dans ces murs son infernal génie ?
(*à Eugénie*).
Faut-il encor trembler ?.... Vous dites, Eugénie....
Un étranger.... comment !.... par quel destin fatal....

SCENE VI.

MERINVAL, *père*, EUGENIE, HENRI, ROSE, *plusieurs autres* DOMESTIQUES.

MÉRINVAL, *père*, *à Henri.*

HENRI, j'ai tout perdu.... qu'on cherche Mérinval ;
Un inconnu.... sachez.... allez.... *à part.* Où doit-il être !
(*A tous les domestiques*).
Aux portes de la ville on l'atteindra peut-être ;

Remontez vers le bois.... du côté des torrens....
Chacun de vous prendra des chemins différens,
De tous les voyageurs aura soin de s'instruire....

(*Les domestiques se retirent chacun par côtés différens; Merinval court vers eux, et les ramène*).

Revenez, mes amis.... Je n'ai pas pu vous dire....
Examinez.... portez des regards curieux;
Observez..... Ah! d'un père aurez-vous bien les yeux!
C'est le fils le plus cher que je vous redemande....

(*Il les rappelle encore*).

Ramenez-moi mon fils; courez... Non, qu'on m'attende..
J'irai.... je veux.... mes pas sont par l'âge affoiblis....
Ranimé par l'amour, je trouverai mon fils...

(*à Eugénie*).

Je saurai dissiper cette nuit de tristesse.....
Je remets dans tes bras l'objet de ta tendresse.

(*Il sort accompagné de Henri, et de ses autres domestiques*).

SCENE VII.

EUGENIE, ROSE.

EUGÉNIE, *en pleurant.*

Il veut me rassurer, quand lui-même éperdu.....
A mes pleurs Mérinval ne sera point rendu!
Tous mes sens sont remplis du sombre effroi d'un songe:

J'entens des cris plaintifs.... dans le sang je me plonge.....
Je marche sur des morts.... j'accours à mon époux...
Je le vois expirant.... percé de mille coups !....

ROSE.

Eh ! pourquoi vous former ces funèbres images,
Madame ?

EUGÉNIE.

Je me livre aux plus tristes présages....
(*à Rose*).
Tout m'afflige et m'effraie. Ah ! tu n'as point aimé !
Le véritable amour est sans cesse alarmé....
Quel seroit l'humain dont nous parloit son père ?
Il le connoît.... tous deux.... pénétrons ce mystère.
Sachons où Mérinval peut être en ce moment ;
Allons nous opposer à leur emportement ;
Les cruels.... ils seront attendris par mes larmes ;
Je m'expose à leurs coups ; je vole entre leurs armes ;
Je sauve Mérinval, ou le fer assassin
Terminera mes maux, en me perçant le sein.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÉNIE, ROSE.

EUGÉNIE, *égarée de douleur.*

Quoi, toujours incertaine, aux alarmes livrée,
Portant de toutes parts ma douleur égarée,
Et ne pouvant saisir la plus foible clarté!
Quel destin accablant! quelle perplexité!
Rose, de Mérinval on n'a point de nouvelle?
Son père.... il m'abandonne à ces terreurs mortelles!
Personne n'a paru?

ROSE.

Personne. Il faut penser,
Madame, que bientôt vos craintes vont cesser.
Dans leur zèle empressé parcourant cet asyle,
Ils auront étendu leur recherche à la ville,
Observé les chemins, et les lieux d'alentour.
A vos vœux satisfaits, tout promet leur retour;
J'embrasse avec transport cette flatteuse atteinte:
Eloignez des objets que la tristesse enfante.

EUGÉNIE.

Ils semblent malgré moi s'attacher à mes pas!

ROSE.

Vous verrez votre époux....

EUGÉNIE, *d'un ton de douleur.*

Je ne le verrai pas....
Je ne le verrai plus! le tourment le plus rude
Reviendra succéder à tant d'inquiétude.
Si le ciel daigne enfin m'éclairer sur son sort,
Rose, n'en doute point, on m'apprendra sa mort.
Voilà sur quel objet mon ame est arrêtée!
Voilà dans quel malheur je suis précipitée!
Étoit-ce mon espoir?

ROSE.

Quel étrange penchant
Vous presse d'écouter un noir pressentiment?
Madame, espérez mieux de votre destinée.

EUGÉNIE.

A peine j'ai formé les nœuds d'un hyménée
Où j'attachois, hélas! un bonheur qui n'est plus;
Eh! je laisse échapper des regrets superflus.
Ma raison ne sauroit, de ce trouble maîtresse,
Etouffer une voix qui s'élève sans cesse;
Le ciel qui nous poursuit, devoit servir nos vœux:
Plein d'un doux sentiment, nous venons en ces lieux
Pour embrasser un père, et consoler son âge;
L'avenir nous offroit une riante image,
Je touche (de ce ciel est-ce haine ou faveur)?

Au moment où je dois consacrer mon ardeur,
Sceller cette union à mon amour si chère,
Au nom d'épouse enfin joindre le nom de mère,
Et soudain Mérinval, par un évènement
Qu'à mes yeux inquiets on cache vainement,
Court, sans doute empressé de venger quelque outrage,
Avec un ennemi mesurer son courage.....
Tu la démens envain : j'en croirai ma douleur,
Ce sentiment profond dont j'éprouve l'horreur....
Il payra de son sang le transport qui l'anime ;
Des hasards du combat il sera la victime ;
Je ne m'aveugle point : je perdrai mon époux....
Et je n'ai pu savoir.....

SCÈNE II.

MERINVAL, *père*, EUGENIE, ROSE, UN DOMESTIQUE *qui soutient Mérinval et qui l'aide à marcher. On observera qu'il est habillé.*

EUGÉNIE, *courant au-devant de lui.*

IL n'est point avec vous !
Ah ! parlez..... il seroit inutile de feindre :
(*à Rose*).
Mérinval m'est ravi ? Je n'avois rien à craindre ?....
Tu le vois. Mon malheur n'est donc plus incertain ?

MÉRINVAL, *que l'on assied dans le fauteuil qui est près de la table.*

Nous ignorons encor, ma fille, son destin !

EUGÉNIE.

Et revenu sans lui !

MÉRINVAL.

La vieillesse pesante
A secondé du sort la haine trop constante.
Mes pas précipités.... Je volois vers mon fils.....
Et d'un flatteur espoir mes sens étoient remplis ;
De tes larmes enfin j'allois tarir la source,
Quand ma force trahie a suspendue ma course.

EUGÉNIE.

Ciel !

MÉRINVAL.

Et sans Mérinval on me ramène ici.
Espérons cependant. Le fidèle Henri
Emploie à le chercher tout l'effort de son zèle ;
Mes autres serviteurs, pleins d'une ardeur nouvelle,
Ont redoublé leurs soins, courant de toutes parts
Dans les hameaux voisins, sur les routes épars.....
On trouvera mon fils..... Trop cruelle vieillesse !
Un père devoit-il éprouver ta foiblesse ?
Et les cœurs échauffés des plus vifs sentimens
Sont-ils faits pour céder à l'outrage des ans ?
Ah ! ma chère Eugénie, appaise tes alarmes ;
Hélas ! c'est dans mon sein que vont couler tes larmes.

(*à part*).

Un inconnu.... Je crains quelque nouveau forfait.

EUGÉNIE, *examinant Mérinval.*

Vous vous troublez, mon père !... on me cache un secret.

MÉRINVAL, *à part.*

O Dieu ! si de mes maux la cause est découverte....

(*à Eugénie*).

Que dites-vous ?... Mon ame à des soupçons ouverte...

SCENE III.

MERINVAL, *père*, EUGÉNIE, ROSE, UN DOMESTIQUE, UN SECOND DOMESTIQUE.

MÉRINVAL, *se levant avec précipitation, et faisant quelques pas vers le nouveau Domestique.*

Eh bien ! l'a-t-on revu ? dans quels lieux ?

Le second DOMESTIQUE.

C'est en vain
Que nous avons, Monsieur, parcouru le chemin
Qui borde la forêt, et conduit à la ville.
Jusqu'ici la recherche est encore inutile:
Nous avons redoublé nos soins impatiens,

Rien ne s'est découvert à nos yeux vigilans...
Monsieur, vous connoissez le zèle qui m'inspire.

MÉRINVAL.

Mais a-t-on demandé ?

Le second DOMESTIQUE.

Nul n'a pu nous instruire.

MÉRINVAL, *à part.*

Tout trahit mon espoir, se refuse à mes vœux !

EUGENIE, *avec vivacité à Mérinval.*

Ils n'auront point cherché !.. se reposer sur eux !
Mon père... les cruels ! savent-ils comme on aime ?
Ils ne l'ont point trouvé ! j'irai, j'irai moi-même...

MÉRINVAL.

Qu'espérez-vous ?

EUGÉNIE.

L'amour affermira mes pas,
Eclairera mes yeux... Je ne reviendrai pas,
Sans ramener ce fils, cet époux que j'adore,
Mon père, et vous voulez que je balance encore !

MÉRINVAL.

(*Au domestique*).

Répondez : avec vous ils se sont transportés
Dans ces hameaux lointains, de la route écartés !

Le second DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur, sans succès.

MÉRINVAL.

Pas la moindre lumière ?

Le second DOMESTIQUE.

Rien qu'un zèle inutile.

MÉRINVAL.

O trop malheureux père !

Le second DOMESTIQUE.

Mais vous n'ignorez pas que Monsieur votre fils
Est à peine connu, même dans ce logis :
Venu depuis deux jours....

MÉRINVAL, *avec transport.*

Des recherches nouvelles...
Mon ami, retournez... courez... ayez des ailes...
Je saurai le payer, ce service important ;
Allez, attendez tout d'un cœur reconnoissant.

(*Le second domestique sort*).

(*A part*).

O ciel ! je donnerois ma fortune, ma vie....
Conserve-moi mon fils....

SCENE IV.

MÉRINVAL, *père*, EUGÉNIE, ROSE, LE PREMIER DOMESTIQUE.

MÉRINVAL, *à Eugénie éplorée dans le sein de Rose.*

O ma chère Eugénie!
Ne t'abandonne point au sombre désespoir.
Nous serons informés.... Nous allons le revoir;
Non, ce n'est point, ma fille, une attente frivole.
(*A part, et s'avançant aux bords du théâtre*).
Que dis-je, malheureux! et c'est moi qui console!
Accablé sous le poids de revers inouis,
Faut-il que j'aie encore à trembler pour un fils?...
Séligni dans mon ame a rapporté la crainte!
Cette effrayante image y doit rester empreinte.
Tous les traits, dont je meurs, sont partis de sa main.

SCÈNE V.

MÉRINVAL, *père*, EUGÉNIE, ROSE, LE PREMIER DOMESTIQUE, UN TROISIÈME DOMESTIQUE.

MÉRINVAL, *père*, *avec vivacité au troisième domestique.*

Il m'est, il m'est rendu ?

Le troisième DOMESTIQUE.

Nous le cherchons envain.

EUGÉNIE, *à Mérinval.*

Incessamment mon cœur se relève et retombe ;
Je n'ai plus d'espérance, et ma force succombe ;
Sentir les coups affreux qu'aujourd'hui je reçois,
Ce n'est point vivre : hélas ! c'est mourir mille fois.
Pourrois-je m'abuser ? sa perte est assûrée,
Et la mienne. . . .

MÉRINVAL.

Mon ame au désespoir livrée. . . .
(*Au troisième domestique*).
Point de nouvelles ! Dieu ! nul rayon ne me luit !

Le troisième DOMESTIQUE.

On n'a rien découvert. Seulement on m'a dit....

MÉRINVAL.

On t'a dit?... Parle, parle.....

EUGÉNIE, *au domestique.*

Achève.

MÉRINVAL.

O Providence!

Mérinval.....

Le troisième DOMESTIQUE.

Sur la route où le vallon commence.....

MÉRINVAL.

Eh bien!

Le troisième DOMESTIQUE.

On a trouvé, Monsieur, un corps sanglant,

EUGÉNIE.

C'est lui!

MÉRINVAL.

Mon fils!

EUGÉNIE.

Courons, mon père, et qu'à l'instant...

MÉRINVAL.

Je ne puis soutenir..., mes forces m'abandonnnet!

Les

Les ombres de la mort, ma fille, m'environnent.
Tu n'aurois plus d'époux ! je n'aurois plus de fils !

(*Il va s'appuyer la tête sur un fauteuil*).

Le troisième DOMESTIQUE.

On répand que c'étoit un voyageur....

MÉRINNAL.

Tu dis....

Un voyageur.... mes sens.... je reviens à la vie.
Ce n'est point Mérinval ; tu l'entends, Eugénie ;
Nous nous précipitons au-devant du malheur ;
Que l'espoir a de peine à sortir de mon cœur !

(*Au troisième domestique*).

A-t-on pu distinguer son rang, ses traits, son âge ?

Le troisième DOMESTIQUE.

Je n'ai su rien de plus.

EUGÉNIE.

Que faut-il davantage ?

MÉRINVAL, *à Eugénie.*

Eh ! laissez-moi douter. Mon esprit incertain,
Se plaît à repousser un horrible destin ;
Pourquoi sur des soupçons....

EUGÉNIE.

Sur des soupçons, mon père ?
Qu'exigez-vous encor ? La vérité m'éclaire !

Le troisième DOMESTIQUE, *à Mérinval.*

On prétend qu'il sortoit de ces lieux. . . . .

MÉRINVAL.

C'en est fait!
Je vois tout mon malheur. Voilà le dernier trait,
Ciel!

(*Mérinval est dans l'accablement*).

SCÈNE VI.

MÉRINVAL, *père*, EUGÉNIE, ROSE, PLUSIEURS VASSAUX, LES DEUX DOMESTIQUES.

UN DES VASSAUX *accourt avec joie à Mérinval, père.*

IL est retrouvé!

MÉRINVAL.

Mon fils!

LE VASSAL.

Pour vous l'apprendre,
A l'envie dans ces lieux nous brûlions de nous rendre,
Monsieur : nous l'avons su du fidèle Henri;
Il est instruit du sort de ce fils si chéri.
Il marche sur nos pas, et vous allez l'entendre.

MÉRINVAL, *courant successivement à ses vassaux, les serrant dans ses bras.*

Que j'ai, dignes amis, de graces à vous rendre!
Comment d'un tel bienfait envers vous m'acquitter?

(*à Eugénie*).

Par de plus doux transports laissons-nous agiter....
Mon fils.... est-il bien vrai qu'un père te revoie!
Tout mon cœur.... j'ose encore ressentir de la joie!

EUGÉNIE, *saisant quelques pas vers le fond du théâtre, et regardant de tous côtés.*

Mais.... il ne paroît point!

MÉRINVAL.

Va! tu peux espérer;
A de vaines frayeurs cesse de te livrer.
Mes amis.... pardonnez au trouble qui m'inspire;
De l'amour paternel vous connoissez l'empire:
La nature se plaît à regner dans vos cœurs,
A vous faire éprouver son charme et ses douceurs;
C'est vous qui chérissez ce sacré caractère,
Ce lien si puissant, ce tendre nom de père;
Vous sentez ce qu'un fils....

SCENE VII.

MERINVAL, *père*, EUGENIE, ROSE, HENRI, PLUSIEURS VASSAUX ET DOMESTIQUES.

MÉRINVAL, *courant au-devant de Henri qui a la douleur peinte sur le visage.*

EH bien ! mon cher Henri,
Il nous est donc rendu ! Que ne vient-il ici?
Pourquoi.... seroit-ce, ô cieux ! un rapport infidèle?
Tu ne partage point cette heureuse nouvelle !....
Je lis dans tes regards une sombre douleur....
Mon fils.... il n'accourt point dans nos bras...

HENRI, *d'un ton touchant.*

Oui, Monsieur....
Il est retrouvé.

MÉRINVAL.

Dieu ! tu me saisis de crainte !
Tu ne peux t'exprimer que d'une voix éteinte !
Henri !

EUGÉNIE.

De quel effroi je me sens accabler !

HENRI, *à Mérinval.*

Un moment, sans témoins, ne puis-je vous parler?

MÉRINVAL, *aux vassaux et aux domestiques.*

Laissez-moi, mes amis, allez.... Je vis à peine.
Que va-t-il m'annoncer?

EUGÉNIE.

Ah! sa mort est certaine.

HENRI, *d'un ton touchant, à Eugénie qui veut sortir.*

Restez, restez, Madame.

(*Les vassaux et les domestiques se retirent.*)

SCENE VIII.

MÉRINVAL, *père*, EUGENIE, HENRI.

(*Ce dernier a les yeux attachés sur le fond du théâtre; il attend que les vassaux et les domestiques soient retirés; ensuite il avance d'un air sombre sur la scène au milieu de Mérinval et d'Eugénie; ces trois personnages observent quelque tems un silence ténébreux, et se regardent avec une espèce d'effroi*).

HENRI, *tournant la vue sur Mérinval, et d'un ton lugubre, s'adressant à lui :*

OUI, son sort est connu.

MÉRINVAL.

Tu pleures! tu gémis!

HENRI.

O désastre imprévu !

MÉRINVAL, *tombant dans le fauteuil près de la table, la tête appuyée sur ses mains.*

(*Après quelques instans il relève la tête*).

Je tombe.... Eh bien ! Henri, frappe, ôte-moi la vie : J'attends les derniers coups.

(*A Eugénie, qui est dans la plus profonde douleur*).

Trop sensible Eugénie !...

(*A Henri*).

Vous redoublez mes maux ! Est-il blessé, mourant ?
M'est-il ravi ?

HENRI.

J'annonce un malheur bien plus grand !

MÉRINVAL.

Un malheur bien plus grand ! cieux ! il seroit possible !
Et.... comment m'accabler d'un revers plus terrible ?
Il n'est point de supplice à mes tourmens égal.

HENRI.

Un homme assassiné.....

MÉRINVAL.

Ce seroit Mérinval ?

HENRI.

Nous serions trop heureux !

MÉRINVAL.

Et que va-t-il me dire ?

HENRI.

Dans les flots de son sang, cet étranger expire.
La main qui l'a frappé..... je n'achèverai pas....
Vous devez trop m'entendre

MÉRINVAL.

(*A Henri*).

O Dieu ! tu m'apprendras....
Tous mes sens égarés se soulèvent d'avance....

HENRI.

Eh bien !.... l'auteur du meurtre.... est....

MÉRINVAL.

Mon fils?...., ton silence....
Cruel ! tu m'as tout dit.

HENRI.

Oui, père infortuné,
C'est lui, c'est votre fils.... vers la prison mené.....

MÉRINVAL, *égaré de douleur.*

Mon fils ! dans la prison, ah ! c'est moi... qu'on m'y traîne;
Qu'on m'y traîne !... je dois subir l'affreuse peine....
Oui, je suis le coupable; oui, je suis l'assassin;
Oui, j'ai mis à mon fils le poignard dans la main.

(*A Eugénie et Henri*).

Vous saurez tout... ma force... ah ! qu'elle se ranime !
J'en eus... j'en eus assez pour commettre le crime,
Et je n'en aurois point, ô comble de douleur !
Pour voler a ce fils dont je perce le cœur.

(*La toile se baisse*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La toile se lève. Le Théâtre représente une salle où l'on rend la Justice.

SCENE PREMIERE.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, SIX CONSEILLERS, UN GREFFIER, UN HUISSIER.

(*Le Lieutenant Criminel est sur le siége, entouré des Conseillers. Aux pieds du Lieutenant Criminel, est de côté le Greffier ayant une table vis-à-vis de lui. L'Huissier est dans un coin de la salle; on observera que c'est une séance de rapport, et alors les jugemens se rendent à* HUIS CLOS).

LE LIEUTENANT CRIMINEL *se levant ainsi que les Conseillers.*

(*à un des Conseillers*).

LE Rapport est fini. Je reste, et vais entendre
Un jeune homme....

LE CONSEILLER, *au Lieutenant Criminel; les autres Conseillers parlent entr'eux.*

A ce crime auroit-on dû s'attendre?
Je l'ai vu..... sous des traits où se peint la bonté,

Cacher tant de fureur, et tant d'atrocité !
Dans l'âge où la douceur se répand sur la vie,
Avoir une ame au meurtre à ce point endurcie !
Ce contraste odieux, dans l'homme présenté ;
Qu'on ne peut concevoir, m'a toujours révolté :
La touchante pitié forme son caractère,
Et nul monstre ne porte un cœur plus sanguinaire !
Seroit-il un destin, qui, maître de nos sens,
Nous poussât vers le crime, et forçât nos penchans !
D'une puissance enfin pour le mal agissante,
Notre foible nature est-elle dépendante ?
Non, un Etre suprême ordonne et parle en nous ;
Nous repoussons sa voix....

LE LIEUTENANT CRIMINEL, *au Conseiller.*

Etonné comme vous
Des mouvemens divers dont nous sentons l'empire,
Mon esprit combattu cherche envain à s'instruire.

(*A l'Huissier*). (*L'Huissier sort*).

Allez, que l'accusé vienne. En ce même instant
De ce mélange obscur j'ai l'exemple frappant :
Vous parliez du jeune homme offert à votre vue ?
Ma raison n'a jamais été plus confondue.
Oui, son aspect fait naître un intérêt puissant ;
Même jusqu'à sa voix dont on aime l'accent ;
Il annonce l'honneur, la vertu, la naissance ;
Il a tous les dehors de l'heureuse innocence ;
Son front. . ,.

L'HUISSIER, *revenant.*

(*Au Lieutenant Criminel*).

Le prisonnier.....

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

(*au Conseiller*).

Qu'il entre. Plaignez-moi.
Je sens tout le fardeau de mon pénible emploi.

(*Les Conseillers se retirent par une porte opposée*).

SCENE II.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MÉRINVAL, *fils*, LE GREFFIER, L'HUISSIER.

(*Le Géolier amène à la porte Mérinval, et le remet entre les mains de l'Huissier, qui le conduit vers le Lieutenant Criminel; il est sans chapeau, sans épée, sans boucles à ses souliers, tel que se présentent des accusés. Il est inutile de dire qu'on a cherché à rendre cette action dans toute la vérité reçue; on a suivi exactement tout ce qui se pratique dans un interrogatoire; il y a une chaise de paille ou un tabouret à peu de distance du Greffier.*

LE LIEUTENANT CRIMINEL, *à part.*

O JUSTICE suprême!
Viens diriger la mienne, et prononce toi-même.

L'ombre s'enfuit devant tes célestes clartés....
Qu'il approche. *Merinval fait quelques pas au-devant du Lieutenant Criminel; l'Huissier sort; il ne reste que le Greffier qui se prépare à écrire.*

(*A Mérinval*). (*Il lève la main*).

Levez la main. Vous promettez
A Dieu qui vous entend, qui confond l'imposture,
Qui lit au fond des cœurs, qui punit le parjure,
De déposer ici la simple vérité?

MÉRINVAL.

Oui, Monsieur.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Rassûrez votre esprit agité.

MÉRINVAL, *à part.*

Moi! comme un criminel! est-ce l'erreur d'un songe.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre nom?

MÉRINVAL.

J'ai promis d'écarter le mensonge.
Mon nom.... souffrez, Monsieur, qu'il demeure caché.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je ne puis....

MÉRINVAL.

Ce secret..... Daignez être touché.....

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous manquez à la loi : ce silence la blesse.....
(*Au Greffier*). (*A Mérinval*).
Ecrivez son refus. Votre rang ?

MÉRINVAL.

La Noblesse
Fut un don du hasard à mes ayeux transmis ;
Je voulois par moi-même en relever le prix :
Illusion flatteuse, et bientôt terminée !

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre âge ?

MÉRINVAL.

J'atteignois ma vingt-deuxième année.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Votre pays?

MÉRINVAL.

Paris, Monsieur, fut mon berceau :
Sort cruel! que plutôt ne fut-il mon tombeau !

LE LIEUTENANT CRIMINEL *à part.*

De ma compassion, moi-même, je m'étonne !
(*à Mérinval*).
Je plains.... Asseyez-vous. *Il s'assied.*
D'un meurtre on vous soupçonne ;
On vous accuse même, et de plus d'un témoin,
Qui contre vous dépose.....

MÉRINVAL.

Il n'en est pas besoin,
Monsieur; j'en fais l'aveu: je suis.... je suis coupable,
Puisqu'on ne peut sans crime immoler son semblable.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais qui vous a conduit? l'attrait de l'or....

MÉRINVAL, *se levant avec une espèce d'indignation, et mettant par un geste involontaire la main du côté de l'épée.*

Monsieur....

Il retombe sur son siège, et prend son mouchoir pour essuyer ses larmes.

Ah! c'est à cet affront que je sens mon malheur!....
(*Au Lieutenant Criminel*).
Mon ame révoltée au seul mot de bassesse....
Monsieur, je fus toujours digne de ma noblesse,
Et nul autre que vous.... pardonnez.... pardonnez...
A la vive douleur mes sens abandonnés....
Non, je n'étois pas fait pour souffrir cet outrage.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Qui vous animoit donc?

MÉRINVAL.

La vengeance, la rage,
Toute la soif d'un sang qui, sans doute, auroit dû
Par les plus viles mains être ici répandu;
Le ciel lent à frapper, à lancer son tonnerre,
De ce monstre odieux ne purgeoit point la terre:
J'ai prévenu ses coups; j'ai déchiré ce flanc....

Oui, je me suis baigné dans les flots de son sang.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Calmez-vous : d'où peut naître une telle furie?

MERINVAL.

Si vous saviez.... le monstre! il n'avoit qu'une vie...
Et pour tant de forfaits il n'a pu que mourir!
De mes coups cependant je n'ai point à rougir:
Soumis en tout aux loix par l'honneur imposées,
Mon juste emportement ne les a point blessées;
Gentilhomme et Français, c'est tout vous dire enfin:
Je suis son meurtrier, et non son assassin.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Mais encor, quel motif arma votre vengeance!

MÉRINVAL.

Il restera caché dans la nuit du silence.
A des prétextes vains je pourrois recourir;
Je ne sais point tromper..... et je saurai mourir.
(*Il est inutile d'observer que le Greffier écrit les demandes et les réponses*).

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous persistez?

MÉRINVAL.

Toujours. Cette cause secrète
Jamais ne sortira de ma bouche indiscrète.....

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vos complices?

MÉRINVAL, *avec fierté.*

Moi seul, ferme dans mon projet,
L'ai conçu, l'ai suivi, l'ai rempli : j'ai tout fait.
Que je sois seul puni ; cet aveu doit suffire.....
Tout vous est révélé ; je n'ai plus rien à dire.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Quoi ! vous vous obstenez?....

MÉRINVAL.

Je vous l'ai dit, Monsieur :
On n'arrachera point ce secret de mon cœur;
Je prétends avec moi l'emporter dans la tombe;
Non, ne vous flattez pas que j'hésite, ou succombe.
Les supplices, la mort.... et quelle mort ! ô ciel !
Rien ne me fera rompre un silence éternel.....
Je pourrois excuser un transport légitime,
Que l'intérêt commun doit appeller un crime,
Lorsque je suis peut-être à mes yeux innocent;
J'ai fait ce que j'ai dû, je sais ce qui m'attend,
Que la loi me condamne, et qu'elle est insensible.....
Tout mon courage cède à cette image horrible !

(*Avec un gémissement*).

Ah ! mon père. (*Sa tête tombe dans son sein*).

LE LIEUTENANT CRIMINEL, *à part.*

Il m'émeut ! que je sens son malheur !

(*A Mérinval*).

Vous avez donc un père ?

MÉRINVAL,

MÉRINVAL, *en pleurant.*

Et voilà ma douleur !
Oui, Monsieur, j'ai mon père, objet de ma tendresse ;
Dont j'espérois, hélas ! consoler la vieillesse,
Une épouse. . . . elle alloit donner à mon amour
Un gage. . . . que ses yeux ne s'ouvrent point au jour !
Il auroit à pleurer, à méconnoître un père. . . . .
Je plonge dans la tombe une famille entière,
Un vieillard, une femme, un enfant... tous les trois
Embrassant vos genoux, vous parlent par ma voix.
Je ne demande point que le Juge inflexible,
Vaincu par la pitié, cède à l'homme sensible :
Je connois la rigueur qu'ordonne votre état ;
Remplissez ses devoirs, et soyez Magistrat. . . .
Qu'on prononce, en un mot, la sentence mortelle :
Mais, Monsieur, la justice est-elle assez cruelle
Pour fermer son oreille à l'unique faveur
Que l'humanité même attend de votre cœur ?
Oui, c'est l'humanité qui pour moi vous supplie :
Qu'un prompt trépas m'arrache au tourment de la vie !
Non, je n'aspire point à prolonger des jours
Dont bientôt la douleur termineroit le cours ;
Je rejette un fardeau qui m'indigne, et me lasse ;
Je n'attends qu'un bienfait, je ne veux qu'une grace,
Monsieur : qu'à ce séjour dérobant mon destin,
J'aille subir la mort dans un séjour lointain. . . . .
Au bout de l'univers ! . . mon épouse, mon père,
Qui n'ont point de ce ciel mérité la colère,
Du moins ne sauront pas ma déplorable fin ;
C'est un fils, un époux, un malheureux enfin,
Dont chaque instant, Monsieur, irrite les alarmes ;

(*Il se jette aux pieds du Juge*).

Qui dépose à vos pieds sa prière, et ses larmes.
Laissez-vous attendrir.....

SCENE III.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MERINVAL, *fils*, LE GREFFIER, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *au Lieutenant Criminel.*

UN vieillard tout en pleurs....

MÉRINVAL, *se relevant avec impétuosité.*

Un vieillard! ce sera mon père, je me meurs....
(*allant à l'Huissier*).
Un moment....

L'HUISSIER, *au Lieutenant Criminel.*

De ces lieux sollicite l'entrée.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

(*A l'Huissier*).
Qu'il paroisse.
(*Au Greffier*).
Arrêtons.
(*Le Greffier ferme son porte-feuille*).

MÉRINVAL, *au Lieutenant Criminel.*

Mon ame est déchirée....
Epargnez.... (*A part*). Il saura....

(*Mérinval court sur la scène, tantôt vers l'Huissier, tantôt vers le Lieutenant Criminel*).

SCENE IV.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, MÉRINVAL, *père*, MÉRINVAL, *fils*, LE GREFFIER, L'HUISSIER.

(*Mérinval, père, est conduit par l'Huissier, qui se retire; le vieillard va tomber dans les bras de son fils*).

LE LIEUTENANT CRIMINEL, *à part et reconnoissant Mérinval, père.*

DIEU! qu'est-ce que je voi!
Son père! Mérinval!

MÉRINVAL, *père, toujours dans les bras de son fils, après un long silence.*

Mon fils! c'est toi! c'est toi!
Dans quel état! ô ciel!....
(*Il va au Lieutenant Criminel, et avec emportement*).
Punissez le coupable;

Non, jamais d'un forfait mon fils ne fut capable.....
C'est moi qui l'ai commis.

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Vous dites?

MÉRINVAL, *fils*, *au Lieutenant Criminel.*

Eh! Monsieur!
N'écoutez point un père égaré de douleur....
(*à son pere*, *bas*).
Qui voudroit me sauver.... Vous me perdez, mon père:
Cet horrible secret, daignez encor le taire.....

MÉRINVAL, *père*, *au Lieutenant Criminel.*

Oui, c'est moi....

MÉRINVAL, *fils vivement.*

Non, mon père, on ne vous croira pas.
A son père, *à part.*
S'il vous échappe un mot, vous hâtez mon trépas.

MÉRINVAL, *à son fils*, *bas.*

Eh bien!... je me tairai. *Au Lieutenant Criminel.*
Contemplez ma misère;
Ne pourra-t-on fléchir cette équité sévère?
Faudra-t-il que mon fils.... ô père infortuné!
A cette mort affreuse étoit-il destiné?
(*En pleurant*).
Monsieur.... vous m'entendez?

LE LIEUTENANT CRIMINEL.

Je ressens vos alarmes;
C'est un cœur paternel qui recueille vos larmes.

Engagez votre fils à dire ingénuement
La cause et les effets d'un tel emportement,
D'où vient qu'un meurtre enfin sa vengeance enhardie
A pu....

MÉRINVAL, *père, vivement.*

Promettez-moi de lui sauver la vie!
Et.... je dis tout, Monsieur; tout vous est révélé.

MÉRINVAL, *fils, bas, à son père.*

Mon père....

(*au Lieutenant Criminel*).

Il ne sait rien. Par la douleur troublé....,
Je vous l'ai déjà dit, c'est un père qui m'aime,
Qu'égare un fol espoir,... une tendresse extrême....

(*Pendant ce tems, Mérinval, père, livré à sa douleur est au-devant du théâtre*).

J'osois vous demander une grace. Le ciel
Veut me faire subir le sort le plus cruel.
Aux yeux mêmes d'un père exposer ce supplice...,
J'attendrai mon arrêt, soumis à la justice;
Mais du moins permettez qu'un fils, qui va mourir,
Avec son père ici puisse s'entretenir.

LE LIEUTENANT CRIMINEL, *d'un ton pénétré.*

Parlez-lui, j'y consens. Ce qu'un devoir austère
Voudra bien m'accorder, je suis prêt à le faire.
Croyez-moi, l'équité n'endurcit point le cœur;
Et nous devons toujours soulager le malheur.

(*En sortant, au Greffier*).

Vous veillerez sur lui.

SCÈNE V.

MÉRINVAL, *père*, MÉRINVAL, *fils*, LE GREFFIER.

Le Greffier est à l'extrémité de la salle, occupé à examiner des papiers, à les arranger. Les deux autres personnages sont avancés presque sur le bord du Théâtre, de sorte qu'en parlant d'une voix peu élevée, ils ne sauroient être entendus des personnes qui seroient au fond. Le père et le fils se regardent quelque tems sans laisser échapper un mot).

MÉRINVAL, *père*, *à son fils.*

Voilà donc mon ouvrage!
Mérinval! ô mon fils!

MÉRINVAL, *fils.*

Armez-vous de courage;
Je vous réponds du mien.

MÉRINVAL, *père.*

Tu veux, quand tu meurs,
Que je garde un secret qui causa tes malheurs!
Non cruels, n'attends pas cet effort de ton père;

Par quel charme invincible ai-je encor pu me taire?
Je vais tout déclarer.... aux Juges assemblés
Exposer des forfaits que l'ombre a trop voilés.
A la rigueur des loix, il faut une victime :
Je la livre en leurs mains ; moi seul ai fait le crime ;
Moi seul suis déchiré par d'impuissans remords ;
Que seul du châtiment....

MÉRINVAL, *fils, s'approchant de son père.*

Contraignez ces transports :
On pourroit nous entendre.

MÉRINVAL, *père.*

Ah ! que ces lieux, le monde,
Tout l'univers soit plein de ma douleur profonde !
Que mes pleurs, que mes cris soient partout entendus !
Qu'on sache que c'est moi..... tous mes sens éperdus....

MÉRINVAL, *fils.*

Un mot, mon père, un mot.

MÉRINVAL, *père.*

Eh ! que vas-tu me dire?
J'ai de tes volontés trop reconnu l'empire !

MÉRINVAL, *fils.*

(Il s'approche de son père, et d'une voix un peu moins élevée :

Ecoutez.... Je ressens tout le prix de l'amour
Qui pour moi vous anime en cet horrible jour,
Et j'ai pu mériter un sentiment si tendre;
Combien vous m'êtes cher, mon sort doit vous l'apprendre?

Mais, mon père !... écoutez. Quel est votre dessein?
Que prétendez-vous faire en découvrant enfin
De nos malheurs communs la source épouvantable!
Mon père criminel, en suis-je moins coupable!
Nous mourrons tous les deux ; et pour jusi me ravir
L'espoir qui suit ma perte, et semble l'adoucir?
Est-ce à vous d'augmenter la douleur qui me presse?..
Il vous reste un enfant : un fruit de ma tendresse,
Peut-être, en ce moment, est prêt à voir le jour;
Mon père, oubliez-moi, donnez-lui votre amour;
Etendez vos bontés sur l'enfant et la mère.
La mère.... Consolez une épouse si chère;
Son malheureux époux lui coûte bien des pleurs!

MÉRINVAL, *père.*

Ah! de ton sort affreux tout ressent les rigueurs!
Elle m'accompagnoit, et changeant de pensée,
Tout-à-coup de mes bras elle s'est élancée,
Et mes yeux presque éteints ont cessé de la voir ;
Tu peux te figurer quel est son désespoir.

MÉRINVAL, *fils.*

O ma chère Eugénie! elle aura craint ma vue;
La présence irriteroit la douleur qui me tue.
Je n'ai fait cependant que remplir tous mes vœux,
En rougissant mes mains d'un sang trop odieux.

MÉRINVAL *père.*

La victime est ce monstre!

MÉRINVAL, *fils.*

Oui, Séligni lui-même.

Sans doute, j'ai servi la vengeance suprême;
Eh! mon bras pouvoit-il demeurer suspendu?

Rempli de vos malheurs, furieux, éperdu,
Je voyois, je voyois ma mère infortunée,
Par un complot affreux dans la tombe entraînée;
Du séjour de la mort, elle poussoit des cris,
Appelloit la vengeance, et l'attendoit d'un fils.
Sollicitant par-tout des lumières certaines,
J'interroge, j'apprends que l'auteur de nos peines
Guidé par un motif, que j'ai peu recherché,
De retour en ces lieux, y demeuroit caché,
Qu'il les quittoit. Soudain je vole à son passage;
Je sens à son aspect s'accroître encor ma rage;
Impatient, je crie à ce monstre inhumain,
En m'élançant sur lui, les armes à la main:
Arrête scélérat, homme indigne de vivre,
Arrête, à ma vengeance enfin le ciel te livre!
Connois ton ennemi, le fils de Mérinval.
A ce nom, d'un transport à mon transport égal,
Séligny me répond, agitant son épée:
C'est moi dont la fureur ne sera point trompée;
Du sang de Mérinval mon cœur est altéré,
Qu'à longs traits de ce sang mon cœur soit enivré!
Mon destin m'a poussé d'abymes en abymes;
Viens, viens: je vais te joindre à mes autres victimes.
A ces mots, l'un vers l'autre à la fois emportés,
Tous deux nous attaquons à coups précipités.
Mon glaive chancelant d'entre mes mains s'échappe;
Le lâche s'applaudit; déjà son bras me frappe:
Dans mon sein malheureux le fer s'alloit plonger.
Dirai-je que le ciel m'ait voulu protéger?

Mon glaive est ressaisi par une main avide,
Et vainqueur à mon tour, je fonds sur le perfide;
Je le presse, l'atteins; son sang jaillit. Je meurs,
Dit-il, le trépas seul éteindra mes fureurs.
Tu triomphes.... ma mort ne sauroit à ton père
Rendre ni son ami, son enfant.... ni ta mère;
Ma mère! son image, à ces mots insultans,
Revient, m'enflamme encor de transports plus ardens.
Vainement la pitié vouloit se faire entendre:
Je ne vois qu'une mère, et sa plaintive cendre;
Alors tout sentiment de mon cœur est banni:
De cent coups ma vengeance a frappé Séliguy;
Je goûtois le plaisir d'immoler le barbare;
Et c'est dans cet état que de moi l'on s'empare.

MÉRINVAL, *père, en l'embrassant.*

O malheureux enfant! devois-tu l'écouter
Ce transport furieux, qui va tant me coûter?
Non, je n'en croirai point l'excès de ta tendresse;
D'un cœur ingénieux je découvre l'adresse;
Tu voudrois retarder ma fin de quelques jours.
Ta femme ... elle sait tout, Henri même, et je cours....

MÉRINVAL, *fils, l'arrêtant.*

Eh! mon père, étouffez l'ardeur qui vous emporte:
Que la nature cède à la raison plus forte;
Je vous l'ai déjà dit: en révélant ici
Un secret, qui jamais ne doit être éclairci,
Vous courez à la mort, sans empêcher la mienne;
Avec moi condamné, vous subiriez ma peine,
Mon père, et quelle peine? on peut savoir souffrir
Les plus cruels tourmens; on peut savoir mourir.

Mais supporter la honte !.... à cette image horrible,
Mon courage effrayé !.... l'effort m'est impossible...,
Que sur un échafaud.... mon père.

MÉRINVAL, *père, en le pressant contre son sein.*

Ah ! malheureux !
C'est donc moi?....

MÉRINVAL, *fils, se retirant précipitamment des bras de son père.*

N'allons point nous attendrir tous deux.
Mon trépas est certain : ne voyons plus ma vie ;
Envisageons l'horreur qui suit l'ignominie :
Ah ! mon père ! voilà la véritable mort,
Celle..... non, je ne puis me résoudre à mon sort
(*Il l'amène plus au-devant du théâtre, et d'une voix plus basse*).
Dans l'espoir de trouver un cœur qui fut capable
D'être ému de pitié sur ma fin déplorable.
J'ai tracé ce billet :
(*Il porte les yeux sur le fond du théâtre, tire un billet de sa poche et le donne avec précaution à son père*).
Je le mets dans vos mains ;
Songez bien que de vous dépendent mes destins.
(*Le père veut lire le billet*).
Arrêtez ; hors d'ici vous daignerez le lire.
Je ne dirai qu'un mot : ce mot doit vous suffire....
Mon père est mon ami.

MÉRINVAL, *père.*

Je suis ton assassin!

MÉRINVAL, *fils.*

Je voulois vous venger; j'ai rempli mon dessein.

SCÈNE VI.

MÉRINVAL, *père*, MÉRINVAL, *fils*, LE GREFFIER, LE GEOLIER.

(*Ce dernier entr'ouvre la porte*; *il vient chercher le prisonnier*).

MÉRINVAL, *fils*, *appercevant le Géolier.*

On vient me rendre aux fers; que je vous voie encore!
Ne me refusez pas le bienfait que j'implore....
Je l'attends de mon père.

MÉRINVAL, *père.*

Eh! comment te revoir?

MÉRINVAL, *fils.*

L'intérêt (peu d'humains combattent son pouvoir)
D'une affreuse prison vous ouvrira la porte.
Que la nécessité sur votre amour l'emporte.
La honte est tout, mon père, et l'on brave la mort.
(*Il s'en va*).

(*Mérinval, père, au moment que son fils se retire, jette les yeux sur le billet, et s'écrie:*

Ah! barbare! d'un père exiger cet effort!

(*Il est accablé de douleur, après avoir remis le billet dans sa poche. La toile s'abaisse*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le rideau se lève. Le Théâtre représente une prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉRINVAL; *fils, seul, les fers aux pieds et aux mains, assis sur une pierre au bas d'un poteau, et plongé dans le plus profond accablement. La prison n'est presque point éclairée.*

VOILA donc mon destin! le partage du crime,
Des fers! le deshonneur qu'un vil trépas imprime!
Hier, hier encor, je goûtois dans mon cœur
Cette paix des vertus, qui fait le vrai bonheur;
Je m'enivrois, au sein d'une épouse adorée,
D'une innocente ardeur par le ciel consacrée;
Le plus flatteur espoir m'avoit enfin séduit;
J'allois de mon amour recueillir l'heureux fruit:
Un enfant.... misérable! ah! fuis, fuis la lumière;
A ce jour détesté, n'ouvre point ta paupière;
Que verrois-tu? ton père au supplice entraîné....
Laisse-moi souffrir seul le malheur d'être né....
Mais, touché de ses maux, j'ai dû venger ma mère,

Mon père trop crédule, une famille entière;
Moi-même qui d'un monstre ai reçu des mépris....
(*En regardant ses fers.*)
Et d'un noble transport voilà quel est le prix!
Si j'ai servi l'honneur, l'amour et la nature,
Dans un sang odieux, si j'ai lavé l'injure,
Sans doute j'offensai ce ciel, qui m'en punit!
De la terre à jamais son courroux m'a proscrit.
Je saurai me soumettre au bras qui me châtie.
Mais, subir une fin que suivra l'infamie,
Laisser ce souvenir aux forfaits destiné,
A l'opprobre éternel voir mon nom condamné,
Quand j'espérois m'ouvrir une carrière illustre,
Sur ma famille enfin répandre un nouveau lustre:
Quand j'aimois la vertu, le véritable honneur:
Quand l'estime publique assûroit mon bonheur!....
Et n'ai-je pas toujours mon cœur, ma propre estime?
Vengeur de mes parens, ai-je commis un crime?
Que l'univers me croie un lâche meurtrier:
A mes yeux il suffit de me justifier.
Au jugement d'autrui peut-on être sensible?
La vérité; voilà le juge incorruptible,
Le témoignage seul qu'on doive rechercher,
Et qui n'aura jamais rien à me reprocher....
Malheureux! où m'égare une infortune extrême?
Pour conserver l'honneur, à l'aveu de soi-même,
Je sens qu'il faut encor joindre l'aveu d'autrui;
Et c'est-là sans retour ce qu'on m'ôte aujourd'hui!...

Mon père ne vient point adoucir ma souffrance!
Jusqu'à ma femme, hélas! qui fait de ma présence!
Sans témoins, sans appuis, on laisse ma douleur!

C'est à ces premiers traits que s'offre le malheur !
Cherchons donc en nous-même un soutien secourable.
Dans les maux inouis dont le fardeau m'accable,
Il n'est plus qu'un espoir pour un infortuné :
De vous aussi, grand Dieu! serois-je abandonné?
(*On ouvre la porte de la prison.*)
Que va-t-on m'annoncer! finit-on ma misère?

SCÈNE II.

MÉRIN-VAL, *fils*, LE GÉOLIER.

LE GÉOLIER.

(*Il attache à la porte de la prison en dedans une espèce de lampe.*)

Vous allez à l'instant voir Monsieur votre père.

MERINVAL.

Mon père! est-il posible; oh! combien je vous dois,
(*A part*).
Mon ami! Quelque espoir luiroit encore pour moi!

LE GÉOLIER.

Que ne puis-je, Monsieur, vous être plus utile!
Ce n'est point l'intérêt qui m'a rendu facile :
De ce qui me conduit j'ignore la raison :
A votre père, enfin, j'ouvrirai la prison.
Je manque à mon devoir, mais mon cœur.. Il m'entraîne;

Oui, vous m'attendrissez.... je ressens votre peine;
Il semble que c'est moi qu'on ait chargé de fers,
Qui souffre!....

MÉRINVAL.

A ma douleur ces sentimens sont chers!
Que ma reconnoissance, hélas! est imparfaite!
Mon père, de son fils acquittera la dette;
Je n'ai rien que des pleurs.... qui bientôt vont tarir!

LE GÉOLIER.

Croyez.... je voudrois bien, Monsieur, vous secourir;
Si votre liberté dépendoit de mon zèle!....
Aux Ministres des Loix je dois rester fidèle,
Vous êtes à ma garde.

MÉRINVAL.

Eh! je ne prétends pas
M'affranchir.. je ne veux.. que le plus prompt trépas.;
Mon père.... il tarde bien à s'offrir à ma vue!
Sous l'excès de ses maux mon ame est abattue!

LE GÉOLIER.

Il est si pénétré de votre sort cruel!
Il gémit; il s'écrie; il implore le ciel,
Aux pieds des Magistrats court et se précipite,
Succombe au désespoir, se ranime, s'irrite;
Sa vieillesse, des pleurs, des sanglots redoublés,
Voilà ce qu'il présente à nos juges troublés.
On le plaint; cependant....

MÉRINVAL.

Vous craignez de poursuivre?
Voudroit-on

Voudroit-on m'alarmer? qu'on me parle de vivre.
Achevez, mon ami, la mort... vous vous taisez!
Parlez

LE GÉOLIER.

Eh! quel chagrin, Monsieur, vous me causez!

MERINVAL.

Je vous entends: je sais que ma fin est prochaine.
Je vous l'ai dit: ce coup, je le reçois sans peine;
C'est le terme d'un sort.... que je ne soutiens plus.
Je sens s'anéantir mes esprits confondus.
Sans doute on peut mourir, la raison, le courage
Nous aident à franchir ce terrible passage:
Mais la honte... la honte... eh! quel cœur affermi!...
Le mien... est-il bien vrai?... vous seriez mon ami?...
(*On entend un bruit de clefs*).

LE GÉOLIER.

J'entends du bruit. Monsieur je vous quitte; peut-être
Votre père en ces lieux...
(*Il sort*).

SCENE III.

MERINVAL, *seul, après un repos.*

Il a craint de paroître!
Non, il ne viendra point! j'ai perdu tout espoir!
Il faudra donc subir mon arrêt, sans le voir.

Sans inonder son sein de mes dernières larmes!
Sa présence eût d'un fils adouci les alarmes;
Il me refuse tout, dans ces affreux momens,
Jusques à la douceur de ses embrassemens!
Sa tendresse du moins auroit....

SCÈNE IV.

MERINVAL, *fils*, MERINVAL, *père*.

(*Le Géolier amène celui-ci à la porte, et la ferme sur lui*).

MÉRINVAL, *fils*.

C'est vous, mon père,
Eh bien! m'apportez-vous le secours que j'espère?...
M'aimerez-vous assez pour vaincre un sentiment
Qui me feroit subir un arrêt diffamant?
Hélas! c'est aujourd'hui que l'aveugle tendresse
Deviendroit, ô mon père! une vaine foiblesse,
Et le dernier effort de l'amour paternel
Est de sauver un fils de l'opprobre éternel.
Mon honneur.. vous gardez, mon père, le silence!..
Vous toucheroit-il moins qu'une triste existence
Dont par votre pitié je serai délivré?
Hé quoi! je vous aurois vainement imploré!
Vous ne répondez point!

MÉRINVAL, *père*, *avec emportement*.

Et tu pouvois l'attendre.

Cette horrible bienfait, du père le plus tendre ?
Qui! moi ! que dans ton sein je porte le trépas,
Que la mort de mon fils... Ah ! tu ne conçois pas...
Malheureux !... tu n'as point les entrailles d'un père ;
C'est à nous, c'est à nous que la nature est chère,
Qu'elle inspire un amour trop peu connu de toi!
Non, il n'est point de père assez maître de soi
Pour exiger d'un fils cet affreux ministère...
Et quand je forcerois la nature à se taire,
Quand sur moi la raison prendroit quelque ascendant,
Qu'elle balanceroit cet amour si puissant,
Que la nécessité dans cette conjoncture,
M'imposeroit sa loi si cruelle et si dure ;
Lorsque, sûr de mon cœur, je voudrois l'asservir
Jusqu'a déterminer ma main à t'obéir :
Crois-tu que cette main incertaine et tremblante
Ne refuseroit pas de servir ton attente?
Un père... présenter du poison a son fils!

MÉRINVAL, *fils*, *avec vivacité.*

Et vous avez bien pu...

MÉRINVAL, *père.*

Poursuis, cruel, poursuis :
(*En pleurant*).
Je t'entends : C'est mon fils qui me fait ce reproche !

MÉRINVAL, *fils.*

Mon père, pardonnez... l'instant fatal approche ;
Contemplez l'échafaud... quel mot j'ai prononcé!
Sous vos yeux il s'élève, il est déjà dressé ;

D'un peuple impatient la foule répandue,
De mon trépas bientôt rassasiera sa vue...
Mon père.. eh ! quelles mains contre moi s'armeront ?.
Ma femme, mon enfant... ciel ! ils partageront
La vile flétrissure à ma fin imprimée !
Ma honte avec le tems sera plus confirmée !
Vous-mêmes, dévoré de regrets impuissans,
Voyez mon deshonneur sous l'or vos cheveux blancs ;
Le préjugé cruel poursuivre votre vie,
Charger votre tombeau de mon ignominie,
A l'éternelle horreur notre nom réservé,
Dans les fastes du crime être à jamais gravé,
Mon destin accabler une famille entière,
Ma postérité même... et vous m'aimez, mon père !

MÉRINVAL, *père.*

Tu voudrois...

MÉRINVAL, *fils.*

Sur mon sort ouvrir enfin vos yeux,
Dompter une pitié trop funeste à tous deux,
Triste effet de la crainte, et non de la tendresse ?
Pour quelques jours de plus, hélas ! quelle me laisse,
Du sombre désespoir, d'horreurs environné,
Je subis un trépas, qu'elle m'eût épargné.
Ah ! sans doute à mes vœux l'amitié moins rebelle
M'auroit osé donner cette preuve de zèle ;
Son courage eût été plus sûr, plus affermi :
Mais, j'implorois un père, et non pas un ami.

(*Pendant ce tems Merinval pere parcourt le théâtre ; il lui échappe des signes d'une violente agitation ; quelquefois il s'appuie, regarde son fils, lève les*

yeux au ciel, les abaisse vers la terre, gémit, paroît en un mot s ffrir des douleurs qu'il veut cacher).

MÉRINVAL, *père, en pleurant.*

Que dis-tu, malheureux?

MÉRINVAL, *fils, avec transport.*

Que moins foible, et plus tendre
Mon ami généreux ne m'eût point fait attendre
Un don qui me sauvoit, m'assûroit pour toujours
Cette honneur, mille fois préférable à mes jours,
Qu'il m'auroit apporté d'une main assûrée...
De violens transports votre ame est déchirée!
Vous gémissez!.. vos yeux de larmes sont couverts!..
Ce ne sont point des pleurs qui briseront mes fers,
Qui me préserveront du plus honteux supplice...
Si l'amour vous anime, il est tems qu'il agisse,
Que la raison l'emporte en ce combat douteux:
Donnez.. ce que j'attens; et détournez les yeux.

MÉRINVAL, *père, faisant quelques pas sur le théâtre, et en s'écriant:*

Mon fils! mon fils!

MÉRINVAL, *fils.*

Cédez. Le tems fuit; il nous presse
Oui, que cette raison guide votre tendresse:
Mon père, elle n'aura jamais plus éclaté;
Fléchissons sous le joug de la nécessité.
Le ciel sait qu'à regret disposant de ma vie,

Je brisse malgré moi la chaîne qui me lie;
Mais quel autre remède opposer à mes maux?...
Serions-nous réservés à des tourmens nouveaux?...
Loin de nous, écartons de timides alarmes;
Ma femme, mon enfant pourront sécher vos larmes
Adoucir le chagrin qui vous est destiné...
Parlez-leur quelquefois de cette infortuné,
Qui, cher à votre amour, vous adora, mon père,
Qui demande à vos mains de fermer sa paupière...
Nous nous attendrissons... mon courage incertain...
Pour la dernière fois, ouvrez-moi votre sein...
Et.. *Il se jette dans les bras de son père où il demeure quelque tems, ensuite il s'en retire avec vivacité et prenant un ton ferme :*
Ce présent, enfin, daignez me le remettre.

MÉRINVAL, *père, toujours plus agité, et d'une voix ténébreuse.*

A mon sort plein d'horreur il faut donc me soumettre,
Et suivre vers le crime emporté malgré moi,
De la fatalité l'impérieuse loi!
Ce n'étoit pas assez, pour combler ma misère :
Dieu! quel destin!... d'avoir empoisonné la mère!
Il me falloit encore empoisonner le fils!...
Eh bien!... sois satisfait: à tes vœux j'obéis;
J'ai subjugué mon cœur; vainement ma main tremble;
Tiens; prends; reçois la mort.. nous périrons ensemble.
(*Il tire de sa poche une petite boete qu'il présente à son fils*)

MÉRINVAL, *fils.*

Que dites-vous?... *Le père laisse tomber cette boete*

de ses mains. Il se trouve mal, et va s'appuyer près d'une colonne.

Mon père !... *Il accourt à son père.*

MÉRINVAL, *père.*

Embrasse-moi... je sens...
Mérinval... ô mon fils... mes regards expirans...

MÉRINVAL, *fils.*

Quel secours lui donner ?...

SCÈNE V *et dernière.*

MERINVAL, *père*, MERINVAL, *fils.*
EUGENIE, HENRI,
LE GEOLIER.

EUGÉNIE, *accourant avec un papier à la main, et suivi du Géolier et de Henri.*

GRACE! GRACE!

MÉRINVAL, *fils.*

Eugénie...
(*Il lui montre son père*)
Accourons tous....

(*Le Géolier ôte les fers à Mérinval; tous les Acteurs entourent le père*)

MÉRINVAL, *père comme revenant du sein de la mort, s'écrie:*

Mon fils ne perdra point la vie!

EUGÉNIE.

Oui, mon père, il vivra cet époux adoré:
Croyez-en ma tendresse, et ce gage assûré.
(*Elle présente à Merinval, père, le papier qu'elle a entre les mains: il veut le prendre, et ses mains défaillantes le laissent échapper; Henri le ramasse, et y jette les yeux avec des transports de joie. Mérinval père est agité de mouvemens convulsifs*).
Le Roi, le Roi touché de mon récit sincère,
(*Avec rapidité.*)
A pris en ma faveur les sentimens d'un père;
En mourant, Séligni vaincu par le remord,
A confirmé l'aveu d'un trop malheureux sort;
Du ciel prêt à punir, redoutant la menace,
Pour Mérinval lui-même, il a demandé grace.
Par sa clémence enfin le Monarque entraîné
Rompt les fers d'un époux, et tout est pardonné.

MÉRINVAL, *fils, à son père.*

Mon père.... sur son front la pâleur répandue....
Il retombe!. Grand Dieu!. quelle atteinte imprévue?.
Otons-le de ces lieux. *Ils veulent le transporter.*

MÉRINVAL, *père.*

Je puis mourir ici.

Mes enfans, de ce ciel le courroux adouci
Vous épargne, et ne prend que moi seul pour victime:
(*à son fils*),
Il est juste: Ton père a seul commis le crime.
Sur la foi d'une erreur saisie avec transport,
A deux infortunés j'ai pu donner la mort,
Outrager la nature, immoler l'innocence,
Et j'éprouve d'un Dieu la suprême vengeance.

MÉRINVAL, *fils.*

Permettez que nos soins....

MÉRINVAL, *père.*

Inutiles secours
Ce moment a fixé le terme de mes jours;
Il est tems de finir un destin misérable.
(*se relevant, et d'une voix plus forte, à son fils*).
Avois-tu pu penser qu'un père fut capable
De t'apporter la mort... sans t'avoir prévenu?

MÉRINVAL, *fils.*

Vous auriez.... le poison....

MÉRINVAL, *père*

A mon cœur parvenu....
Un froid.... je sens.... le jour.... a cessé de me luire....
Mes enfans.. mon cher fils, que dans tes bras.. j'expire.

(*Mérinval père tombe aux pieds de la colonne*).

MÉRINVAL, *fils, se jettant sur le corps de son pere.*

Mon père.... *à Eugénie qui veut le relever.*
Ah! laissez moi : tout m'accable aujourd'hui :
Non.... ne m'empêchez point de mourir avec lui.
(*La toile tombe.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES EFFETS
DE
LA VENGEANCE,

Relation d'un Religieux.

LES EFFETS

DE LA VENGEANCE.

MA naissance est noble; et mon nom, qui n'est ici connu que du Supérieur, jouit de quelque considération dans ma province. Je ne réleverois pas un avantage si frivole aux yeux de la religion, s'il n'avoit été la source de tous les malheurs de tous les malheurs de ma famille, et des miens. Ma jeunesse s'étoit passée au service, et m'étant retiré dans mes terres, j'y vivois tranquillement dans un heureux mariage. Sans être d'une humeur difficile, il m'arriva de traiter avec quelque hauteur un de mes vassaux, qui voyoit trop familièrement la femme-de-chambre de ma femme, et que mes avis, plus d'une fois répétés, n'avoit pas eu le pouvoir d'arrêter. Je lui défendis l'entrée de ma maison, avec d'autant plus de force, qu'ayant consulté les dispositions de cette fille, j'avois cru lui trouver de l'éloignement pour le mariage, et le desir de garder sa condition. J'appris néanmoins qu'il continuoit de la voir. Cette résistance m'irrita. Je passai chez lui, où le trouvant seul, mes reproches furent vifs. Il répondit avec insolence; et dans un mouvement de colère, je le maltraitai de quelque coups, il les souffrit sans révolte; mais au moment que je me tournois pour le quitter, il se jetta furieusement sur moi, il me terrassa; et m'ayant

fort maltraité à mon tour, sa crainte pour l'avenir, le fit parler de m'ôter la vie. J'étois sans épée; et quand j'aurois été mieux armé, la défense m'étoit impossible, sous le poids d'un vigoureux paysan, qui me pressant l'estomac de ses deux genoux, me serroit le gosier d'une main, et de l'autre paroissoit chercher son couteau pour m'égorger. Je demandai grace: on me l'accorda, mais ce fut après m'avoir fait jurer, par tout ce qu'il y a de sacré au ciel et sur la terre, que je ne me ressentirois par de mon avanture, et que jamais je ne penserois à la vengeance. A cette condition, que j'acceptai sans réserve, on me laissa la liberté de me retirer.

Pendant quelques jours, la honte d'un si cruel incident, et la force du lien que je m'étois imposé, faillirent de me faire perdre la raison. Je n'avois aucun témoin de mon opprobre, et le paysan se garda bien de le publier; mais c'étoit mon cœur dont je ne pouvois étouffer les cris. Enfin, ne soutenant point une situation si violente, je pris le parti d'assembler chez moi toute la Noblesse de mon voisinage; et dans un conseil secret: exposant le cas à mes plus chers amis, et mes plus proches parens, intéressés, autant que moi-même, au maintien de nos droits et de notre honneur communs, je leur demandai quelle conduite je devois tenir, ou celle qu'ils tiendroient à ma place. Après une longue délibération, ils me condamnèrent, d'une seul voix, à l'exécution de ma parole; avec cet avis, dont mon malheur m'apprit la sagesse, qu'indépendamment de la modération convenable à la supériorité du rang un Gentilhomme ne doit pas maltraiter ses vassaux, s'il n'est le plus fort Une si grave décision calma mes transports; car tel est l'honneur du monde, que souvent

en le faire plus consister dans l'opinion d'autrui, que dans la nature des choses, ou que dans l'idée qu'on s'en fait soi même. Cependant je déclarai à mon ennemi, que je ne le souffrirois pas sous mes yeux, et que pour jouir du pardon que je lui avois accordé, il devoit abandonner mes terres. Cet homme étoit riche. Il sentit qu'avec la fidélité même, qu'il me connoissoit pour mes promesses, j'avois cent moyens de le chagriner, dont il ne pourroit être à couvert. Il prit le parti de vendre tout son bien, et de s'établir dans une paroisse voisine. Je fus informé qu'en quittant la mienne, il emportoit contre moi une haine qui ne me surprit point, quoique j'eusse pu la croire épuisée par mon aventure, ou calmée par ma patience. Il perdoit quelque chose à changer de domicile: d'ailleurs sa malignité m'étoit connue; au fond, je la crus trop impuissante, pour me laisser le moindre sujet d'alarme Quelque mois, qui se passèrent tranquillement, me la firent oublier.

L'hiver suivant, il nous vint quelque troupes de cavalerie pour la consommation des fourages, dont l'abondance est extrême dans notre canton. J'eus ma part de ces hôtes militaires. Les chefs trouvèrent chez moi une maison ouverte et commode. Il m'étoit resté du goût pour une profession que j'avois exercée si long-tems; et la politesse des Officiers qui m'étoient échus, répondit parfaitement à la mienne. Tout l'hiver fut une chaîne de plaisirs.

J'étois dans cette heureuse disposition, lorsqu'un mot d'écrit, dont le caractère m'étoit inconnu, fut jetté dans mon cabinet. Il contenoit, sans prélude et sans explication, une simple exhortation à veiller sur la conduite de ma femme. La jalousie étoit une foiblesse que je ne connoissois pas: cependant l'avis me venoit avec si peu d'af-

fectation, qu'il me fit jetter les yeux sur mille choses que je n'avois jamais observées: je ne vis rien de suspect, Le Major du Régiment et quelques autres Officiers, qui ne s'éloignoient pas du château, avoient pour ma femme toute la politesse qui distingue la Noblesse militaire; la décence et l'honneur y régnoient. Je repris ma confiance pour une femme respectable, qui m'avoit donné deux fils, et dont je n'avois jamais reçu le moindre chagrin.

Quinze jours après, un autre billet se retrouve au même lieu; c'étoit un reproche d'aveuglement sur les lumières qu'on m'avoit données: il ne fit pas plus d'impression sur moi. Enfin, un troisième écrit, mais plus étendu, quoiqu'aussi froid dans les termes, m'apprenoit ouvertement que, par un excès d'indulgence, j'avois laissé parvenir le mal au comble, et que ma femme, ne se bornant plus aux plaisirs du jour, recevoit chaque nuit son amant. Il n'étoit plus question de défiance, de quelque main que ce billet fût venu : on me déclaroit un crime avéré : l'accusation portoit sa preuve. Hélas! j'avoue que la rage succéda trop tôt à l'insensibilité; c'est le premier de mes crimes, ou de mes malheurs. Il en a produit tant d'autres que dans ce lieu même où je me suis condamné à les pleurer nuit et jour, je ne puis distinguer le plus funeste.

Mon transport m'auroit porté sur-le-champ à des exécutions sanglantes, si j'avois mieux connu mes victimes. Mais la nuit n'étant pas éloignée, j'obtiens de moi-même ce retardement pour ma vengence; ensuite, faisant réflexion que j'aurois peine à m'introduire sans bruit dans l'appartement de ma femme, je pris une autre résolution; ce fut de faire appeller sa femme-de-chambre, qui ne pouvoit ignorer ma honte, et de la mettre dans mes intérêts par la douceur ou l'effroi. Cette fille vint, et me

demanda ingénument mes ordres. Je m'efforçai de prendre un front tranquille, et j'exigeai d'elle une sincérité qu'elle me promit. Que se passe-t-il, lui dis-je, dans l'appartement de votre maîtresse ? Elle affecta de l'étonnement. Oui, repris-je, que s'y est-il passé depuis quelques nuits ? Après m'avoir regardé d'un œil incertain : Mais, n'est-ce pas vous, Monsieur, que j'entends passer par la garde-robe, et qui ne vous retirez que vers le jour ? Non, répondis-je d'un ton qui trahissoit ma fureur. Je l'ai cru jusqu'à présent, reprit-elle ; mais en exigeant de moi la vérité, vous me faites ouvrir les yeux sur ce que j'ai toujours craint de vérifier moi-même. Et sans attendre de nouvelles instances, elle me parla de plusieurs familiarités qu'elle avoit remarquées depuis long-tems entre sa maîtresse et Messieurs les Officiers. Je l'interrompis, pour me soulager : c'est assez, lui dis-je. Je vous propose la mort ou des récompenses : si vous m'aidez cette nuit à reconnoître l'amant de ma femme, je ne mets pas de bornes à mes bienfaits. Si vous manquez de discrétion, je vous tue de ma propre main. Elle me promit une obéissance à toute épreuve.

La nuit arriva. Je me rendis, par divers détours, à la garde-robe de ma femme, et j'y étois attendu par ma confidente. J'étois armé d'un poignard, dans la résolution de ne pas revenir sans l'avoir ensanglanté : j'entendis du bruit. Est-ce lui, dis-je à la femme-de-chambre ? Elle me pria de me contraindre un moment, tandis qu'elle jetteroit les yeux dans la chambre de Madame. C'est lui, me dit-elle à son retour : il étoit entré par ici ; mais peut-être a-t-il conçu quelque défiance, il vient de sortir par la porte de l'appartement. J'étois furieux. — Mais n'avez-vous pas pris soin de l'observer au passage ? Qui est-il ! Je

lui vis de l'embarras, que je n'attribuai qu'à de vains égards pour sa maîtresse. Qui est-il, repris-je d'un ton plus terrible? Elle m'assura timidement, que c'étoit le Major. Il périra, ne puis-je me défendre d'ajouter entre mes lèvres; et courant vers la route qu'il avoit prise, j'entendis effectivement quelqu'un qui traversoit l'anti-chambre, et qui sortit par la cour, à la faveur des ténèbres.

Ma délibération, pendant quelques instans, fut entre l'idée de retourner à l'appartement de ma femme, et de la poignarder dans son lit, ou d'attendre une plus heureuse occasion pour surprendre les coupables, et les immoler tous deux à la fois. Mais comme il ne me restoit aucune ombre d'incertitude, je me déterminai pour un troisième parti, qui me sembloit entraîner moins de lenteur, et qui, d'un autre côté, s'accordoit mieux avec mes idées d'honneur. Je résolus, dès le jour suivant, de faire tirer l'épée au Major. La justice de ma cause me répondoit du succès, autant que mon courage et mon expérience dans les armes; et je remettois à tirer une autre vengeance de ma femme.

Le lendemain, à peine le jour vint m'éclairer, que m'étant rendu chez mon ennemi, je l'engageai à faire un tour de promenade avec moi; et sans la moindre explication, je lui déclarai qu'il falloit se battre: il parut surpris; mais la fermeté ne lui manqua point. Après l'affaire, me dit-il fièrement, vous m'apprendrez ce qui vous offense; et se défendant de bonne grace, il me fit une profonde blessure au côté. Elle ne m'affoiblit point, et je lui portai, dans la poitrine, un coup qui le fit tomber sans vie. Ciel! que vos conseils sont impénétrables, et vos jugemens terribles.

Le soin que j'eus aussitôt de faire enlever le corps, et

la faveur des autres Officiers à qui je confiai ma querelle, mais j'en déguisai la cause, aidèrent à faire passer cette mort pour l'effet d'une maladie subite. Les soupçons publics, s'il y en eut quelques-uns, furent ensevelis avec malheureux objet de ma haine. Mais il m'étoit impossible de cacher ma blessure dans l'intérieur de ma maison. L'empressement de ma femme fut ardent autour de moi. Sa douleur parut extrême : elle ne me perdoit pas un moment de vue. Autant de noirceurs dans mon imagination ulcérée; autant d'insultes pour mon honneur, et d'attentats contre mon repos. Je reçus ses soins comme de nouvelles perfidies; je n'attribuai ses larmes qu'à la douleur de sa perte; et cette cruelle idée qui m'aigrissoit le sang, retarda long-tems ma guérison. Le quartier des troupes fut changé dans l'intervalle. Enfin je me rétablis assez pour exécuter mes projets de vengeance, et toutes mes suppositions ne pouvoient les avoir affoiblis.

Cependant je me dois ce témoignage, qu'il s'éleva plus d'un combat dans mon cœur. La voix de l'humanité se fit entendre, et plaida fortement contre l'honneur outragé. Mon aventure étoit ignoré; ma honte secrette. J'avois eu la force d'étouffer jusqu'à mes plaintes : je me demandai pourquoi je n'aurois pas celle d'oublier l'injure même? M'avilissoit-elle plus à mes propres yeux, que celle du paysan dont j'avois sacrifié le ressentiment à l'autorité de mes amis? D'ailleurs n'étoit-elle pas plus qu'à demi-vengée, par le sang du plus odieux des deux coupables? Et ce qui manquoit à ma satisfaction, la mort d'une femme étoit-il donc si flatteur pour un homme de courage? Je pouvois abandonner la mienne à sa propre honte, à ses éternels remords, et la croire assez punie par un silence froid et méprisant, dont elle n'auroit pas plus de peine à deviner

la cause, que celle de ma blessure, et de la mort subite de son amant.

Le tems auroit pu fortifier ces réflexions, et les rendre plus puissantes; mais un autre abyme s'ouvrit sous mes pieds. Ma femme se trouva grosse de plusieurs mois. Elle avoit attendu ma guérison pour m'en avertir : ce fut son excuse; et l'agitation continuelle où j'avois été pendant le cours des remèdes, joint au silence que j'avois gardé sur mon accident, lui donnoit assez de vraisemblance; cependant je n'y vis qu'une horrible confirmation de sa perfidie. Ma blessure, qu'on avoit d'abord jugée fort dangereuse, lui avoit fait espérer ma mort, qui l'auroit mise à couvert, elle, et le fruit de son désordre. Elle me voyoit guéri : l'aveu devenoit forcé. Toujours l'imposture à côté du crime. Je me souvenois aussi que, pendant l'hiver, j'avois eu peu de familiarité avec elle; et je croyois trouver des rapports de tems, entre son état, et les avis que j'avois reçus. Jugez quelle révolution dans un cœur qui commençoit à mollir! sa mort fut jurée. Avec l'infamie dont j'étois couvert, je ne pouvois soutenir l'idée de voir entrer dans ma famille un enfant qui ne m'appartenoit pas, qui prendroit mon nom, qui partageroit la succession de mes fils. Nommez cette furieuse résolution, oubli du ciel, égarement de raison, transport de fureur, je ne désavoue rien. Ce n'est pas de l'innocence que je vous ai promis.

Mon emportement diminua si peu, qu'ayant employé le reste du jour et le lendemain à me procurer un puissant soporatif, je le lui fis avaler le troisième jour dans ses alimens. Elle n'y résista point. On la trouva morte, le jour d'après, dans son lit. A la vérité, il me vint à l'esprit de la faire ouvrir, sous prétexte de reconnoître la cause

d'une mort si prompte; mais au fond, pour faire donner le sceau du Christianisme au malheureux fruit qu'elle portoit dans son sein, et qui ne pouvoit long-tems lui survivre. Il étoit trop tard. La mère et le fils furent enterrés avec une pompe qui satisfit mon orgueil, en achevant de rassasier ma vengeance.

Si je suis capable, Monsieur, de vous faire ce récit d'une voix ferme, et de m'en retracer toutes les circonstances, sans pousser les plus douloureux gémissemens, ne l'attribuez qu'à la même faveur du ciel, qui m'a conduit dans cette retraite, pour les expier par une pénitence, dont vous conviendrez bientôt que je ne puis redoubler trop les rigueurs. Alors même je ne fus pas exempt du trouble et de la terreur qui marchent toujours à la suite des grands crimes. Insensiblement je tombai dans une mélancolie qui me donna du dégoût pour mes plus chères occupations. Je renonçai par degrés, à la chasse, à l'agriculture, au commerce de mes amis et de mes voisins. Je ne pouvois être seul, ni souffrir la compagnie. La vue des hommes m'étoit à charge, et la solitude m'épouvantoit. La lecture, ce remède si vanté pour les maux de l'ame, ne suspendoit par les miens: elle n'avoit plus la force de m'attacher. Après des jours d'une langueur insupportable, j'attendois l'assoupissement du soir, comme la dernière ressource des malheureux; mais si le sommeil s'arrêtoit quelquefois dans mes yeux, c'étoit pour m'offrir d'affreux phantômes et d'autres objets d'effroi, qui rendoient la nuit aussi redoutable pour moi que le jour.

Je rappellai de la capitale l'aîné de mes fils, qui venoit d'y achever le cours de ses exercices. Il méritoit mon affection. Sa présence calma quelque tems mes esprits,

Ensuite les soins que je donnai à perfectionner son éducation, me firent un peu sortir de la langueur et de l'oubli de moi-même, où j'étois depuis deux mois. J'espérai du tems et du remède que j'éprouvois, cette paix du cœur qui s'étoit refusée à tous mes efforts.

Dans cette nouvelle situation, on me remet une lettre. Je l'ouvre. Jugez des infernales vapeurs qui me saisissent, par la force immédiate de leurs effets: à peine l'ai-je parcourue des yeux, qu'un froid mortel me gagne le cœur. Ma vue se trouble; la terre se dérobe sous moi. Je meurs! m'écriai-je douloureusement; et sans prononcer un mot de plus, je tombe entre les bras de mon fils, qui s'efforçoit inutilement de me soutenir. Il m'auroit cru mort, en effet, si la furieuse agitation, plutot que l'épuisement de mes esprits, ne m'eût causé des mouvemens convulsifs, qui rendoient témoignage de ma vie. La connoissance me fut rappellée par de prompt secours. Je m'assis: je revins entièrement à moi; mais avec un reste de convulsions, dont les douleurs étoient fort aigues: elles ne m'empêchèrent pas de faire une attention plus pressante que tous mes tourmens. La funeste lettre étoit à terre. Mon fils et mes domestiques ne soupçonnoient pas qu'elle eût la moindre part à mon accident; et je reconnus que le paysan même qui me l'avoit apportée, n'étoit pas mieux instruit. Cependant j'ordonnai d'abord à tous mes gens de se retirer; et recommandant, en deux mots, à ceux que je connoissois les plus fidèles, de veiller sur le porteur; je lui dis, sans affectation, de sortir avec eux, et d'attendre ma réponse.

Mon fils demeura seul avec moi. Cette préparation et ma contenance moins foible que pâle, sombre et consternée, lui causoient une surprise qui le rendoit

immobile. Je lui fis signe de prendre la lettre. Approchez lui dis-je, et lisez vous-même. Pendant sa lecture, j'eus les yeux fermés; j'eus la tête penchée sur mon sein, et les mains collées sur mon visage, pour arrêter les cris, ou cacher les larmes qui pouvoient m'échapper malgré moi.

Ce fatal écrit, dont il est impossible que vous deviniez l'auteur, et que vous vous figuriez jamais toute la noire malignité, étoit du vassal que j'avois forcé de quitter mes terres; et que m'offroit-il? d'épouvantables éclaircissemens sur l'histoire de ma femme, et sur mon malheur. On s'applaudissoit d'abord d'une complette vengeance, qu'on appelloit un triomphe; ensuite j'étois traité d'imbécille et de misérable dupe, qui donnoit tout-d'un-coup dans le piège, et qu'on n'avoit pas assez de plaisir à tromper. Ma femme et les Officiers ne m'avoient pas offensé. Tous les billets d'avis étoient faux : j'en devois reconnoître le caractère dans la lettre que j'avois devant les yeux. Ils étoient venus de la même main qui m'avoit appris à vivre dans une autre occasion, mais moins qu'elle n'auroit dû; puisqu'après en avoir obtenu la vie, j'avois eu l'indignité de chasser honteusement celui de qui je l'avois reçue. C'étoit la femme-de-chambre, qui de concert avec lui, m'avoit glissé les billets, et s'étoit fait un jeu comme lui, de me rendre malheureux et méprisable, pour se venger de l'obstacle que j'avois mis à son établissement. C'étoit lui, qui venant passer souvent la nuit avec elle, s'étoit caché fort adroitement dans la chambre de ma femme, en étoit sorti de même, et que j'avois pris pour le Major. Graces à mes folles visions, tout leur avoit réussi. Ils étoient vengés tous deux. Ils m'en informoient dans le ravissement de leur cœur. Ils alloient jouir de leur satisfaction, et rire de mes fureurs dans des

lieux où ils me défioient de les découvrir. A la vérité ils regrettoient la malheureuse fin du Major et de ma femme dont ils n'avoient à faire aucune plainte ; et je devois bien juger que s'ils avoient eu sur ce double meurtre, des preuves aussi claires qu'elles leur sembloient certaines, ils m'en auroient fait porter la peine sur un échafaud. Mais leur chagrin d'un côté, tournoit de l'autre à leur joie : ils me laissoient la honte de ma sottise, et le remords de mes crimes.

Le premier rayon de cette affreuse clarté avoit failli de m'ôter la vie. Chaque mot d'une telle complication d'horreurs répété dans une lecture lente et distincte, me fit éprouver comme autant de nouvelles morts. Mais je me roidis contre leur cruelle atteinte, avec toute la force que j'avois tâché de recueillir. Mon fils, quoique plein de sa lecture, et soupçonnant sans doute une partie de la vérité, ne pouvoit aller plus loin que le sens des termes, ni percer jusqu'au fond de l'abyme qui se découvroit pour moi. J'avois de fortes raisons pour ne lui laisser rien ignorer. Il étoit fort vraisemblable que mes ennemis avoient publié de mes tristes aventures, tout ce qu'ils avoient cru pouvoir divulguer, sans se perdre eux-mêmes, et qu'ils y avoient ajouté les couleurs de la calomnie à laquelle ils étoient si bien exercés. Dans ma consternation même, je ne voulois pas que d'infidèles rapports me fissent jamais plus coupable aux yeux de mon fils, que je ne l'étois, ou qu'en apprenant les malheurs de sa famille, il eût à compter, parmi les désastres ou les crimes de son père, des lâchetés et des barbaries volontaires.

Ecoutez, lui dis-je, sans lui laisser le temps de se reconnoître : Si vous avez quelque tendresse pour un père qui vous aime, prêtez-moi toute votre attention. Cette injus-

rieuse lettre a dû non-seulement vous causer beaucoup de surprise et d'indignation, mais vous laisser d'étranges idées sur ce qui s'est passé entre votre mère et moi. Je veux que vous n'ignoriez rien ; votre âge vous rend capable de tout entendre.

Apprends, mon cher fils, que dans ton absence, les plus noires vapeurs de l'enfer sont tombées sur la source de ton sang. Plaise au ciel que leur malheureuse infection n'aille jamais jusqu'à toi ! là-dessus je commençai le même récit que je vous ai fait ; et je le conduisis jusqu'à la mort de sa mère. Dans l'aventure du paysan, je n'exagérai point l'outrage. Dans celle des Officiers, je ne grossis point la cause de mes noirs transports. Mon discours fut dicté par l'honneur. Je ne donnai rien à ma justification, rien à ma douleur : je ne supprimai, je n'excusai, je n'aggravai rien ; en finissant : telles sont, mon fils, les horribles vérités que je veux déposer dans ton sein ; des cruels m'apprennent les plus funestes ; tu les sais, tu viens de les lire : je ne réponds pas de survivre à cet affreux dénouement. Mais je veux être justifié dans ton cœur, comme je l'ai toujours été dans le mien.

Ce cher fils qui n'avoit pas plus de dix-huit ans, mais qui joignoit un sang mûr à beaucoup d'esprit et de qualités aimables, m'avoit écouté sans ouvrir la bouche, et sans lever une fois les yeux. Il étoit debout, et la tête nue, devant moi ; son silence et sa posture continuèrent, après m'avoir entendu, comme si l'étonnement et la douleur eussent lié sa langue et ses jambes. Mais je voyois couler sur ses joues, une abondance de larmes ; elles excitèrent les miennes, que la violence de mes sentimens avoit séchées dans leur source. Je baissai ma tête sur son cou, pour en verser avec lui ; et pendant quelques momens, nous nous y abandonnâmes ensemble, dans cette tendre et triste attitude,

J'avois néanmoins quelque impatience de faire parler le paysan, et je le fis appeller; mais ses informations ne m'apportèrent pas beaucoup de lumières. Il me dit qu'étant chargé de la lettre depuis trois jours, une affaire qui lui étoit survenue dans mon voisinage, lui donnoit l'occasion de me la remettre plutôt qu'il n'en avoit l'ordre; que celui dont il l'avoit reçue, quittant le pays, lui avoit fait seulement promettre qu'elle me seroit rendue huit jours après son départ; qu'il ne me demandoit pas de port, parce qu'il avoit été payé d'avance, ni de réponse, puisqu'il ne savoit où l'adresser. L'ingénuité de cette explication m'ôta l'espérance d'en obtenir d'autres. Eh! quel fruit en pouvois-je desirer, après la fuite de mon ennemi? D'ailleurs, en me supposant le pouvoir de l'arrêter, et de le faire périr par le plus honteux supplice, n'étoit-ce pas révéler tous mes malheurs, et les donner en spectacle au monde entier? L'honneur de mes fils, mon propre intérêt, quoique le moins consulté, me condamnoient au silence. J'évitai même d'interroger trop curieusement le porteur, et je le congédiai.

Mon fils me quitta presqu'aussi-tôt. Je jugeai qu'après de si rudes émotions, il avoit besoin de quelque soulagement, ou de prendre l'air. Je demeurai dans la même idée, une demi-heure après; lorsqu'ayant demandé pourquoi je ne le revoyois pas, on me dit qu'il avoit fait seller ses chevaux, et qu'il étoit sorti avec son laquais. La nuit arriva: il ne parut point. Je m'imaginai que dans l'amertume de son cœur, il étoit allé chercher de la dissipation chez quelqu'un de nos voisins.

Le jour suivant se passa de même. Du matin au soir je ne revis pas mon fils, et je fus réduit à le croire encore dans quelque partie d'amusement, que les instances de ses

amis avoient prolongée. Je murmurai seulement de lui voir si peu d'attention pour moi : dans l'état où tout devoit lui rappeller qu'il m'avoit laissé, pouvoit-il douter que sa présence et ses consolations ne me fussent nécessaires? et ses propres sentimens lui permettoient-ils de se livrer sitôt au plaisir? Le troisième jour me causa des inquiétudes beaucoup plus vives : ensuite elles devinrent cruelles. Après l'avoir fait chercher inutilement, je m'abandonnai à toutes les craintes qui pouvoient m'alarmer pour une tête si chère. Mon fils ne reparoissoit pas? qu'étoit devenu mon fils? quel nouveau désastre menaçoit son malheureux père? Cette seule idée me glaçoit le sang; et parmi tous les malheurs possibles, je cherchois celui que mon mauvais sort me réservoit. Il ne se présenta pas dans le nombre. Hélas! pouvoit-il s'y présenter? Au contraire, j'éloignois de ces funeste images ce qui me sembloit indigne de mon sang, et de la noble destinée de mon fils. Je ne pesois pas même sur celles que j'envisageois volontairement, et qui me faisoient trop frémir. Dans mes plus favorables réflexions, je revenois à considérer que ne m'ayant pas averti de son départ, il ne pouvoit être que dans quelque lieu voisin, où les recherches ne s'étoient pas adressées; et je me flattois jusqu'à regarder mes inquiétudes comme une faveur du ciel qui faisoit cette diversion dans mon cœur, à des douleurs plus certaines. Cependant s'il étoit arrivé quelqu'accident sinistre à mon fils! si quelque perfide... l'ayant surpris avec avantage.... le même peut-être.... car c'étoit au fond la plus mortelle de mes frayeurs! Je ne voyois plus d'autre ressource pour moi que la mort, en perdant l'unique bien qui m'attachoit encore à la vie.

Quinze jours entiers de ce tourment firent arriver l'heure

infortunée où je reçus par la poste deux lettres d'une ville frontière de Flandres. Mon avide empressement pour tout ce qui pouvoit me faire espérer quelque lumière, me les fit ouvrir toutes deux à la fois, et jetter les yeux sur les seings; je ne connoissois aucun des deux noms; et quoique j'eusse fait la guerre en Flandres, je ne me rappellai pas d'y avoir laissé la moindre habitude. J'en fus plus ardent à lire.

La première des deux lettres qui me fut présentée par le hasard, étoit la plus courte. Elle portoit en termes assez civils, que sans me connoître personnellement, on croyoit devoir à ma naissance un prompt éclaircissement sur la situation de mon fils. Il existe donc! interrompis-je; mille graces à la bonté du ciel? — Qu'il étoit entre les mains de la Justice, à la veille de recevoir une sentence capitale pour deux meurtres qu'il ne désavouoit pas. — O Dieu! m'écriai-je ici, avec le plus amer sentiment qui se soit jamais élevé dans le cœur d'un père, mon malheur passe donc toutes mes craintes! — Que d'abord il avoit refusé, avec obstination, de déclarer son nom et le lieu de sa naissance; mais que plusieurs lettres trouvées dans ses poches, avoient fait connoître l'un et l'autre, et que l'instruction du procès étant fort avancée, il n'y avoit pas un moment à perdre, si je voyois quelque jour à pouvoir le sauver du supplice. — O Dieu! Dieu! répétois-je à chaque mot. — C'étoit toute la substance de ce cruel, quoique généreux avis; et celui de qui je le recevois, joignoit à son nom le titre de Premier Président.

La seconde lettre ne pouvant rien contenir de plus terrible, je la lus avec une attention moins interrompue; elle étoit du Commandant militaire de la même ville. Il se souvenoit, m'écrivoit-il, de m'avoir vu à l'armée, dans

nos anciennes campagnes, et mon infortune le touchoit sensiblement. Quoiqu'il sut que M. le Premier Président m'en donnoit avis par la même poste, il y vouloit joindre les informations qu'il avoit tirées de mon fils même, dans l'horreur de sa prison, où l'ardeur de me servir lui avoit fait demander la liberté de le voir, aussi-tôt qu'il l'avoit su né de moi. Ce cher et malheureux fils, dont il admiroit l'esprit, ajoutoit-il, la politesse et les graces, autant qu'il plaignoit son sort, ne l'avoit instruit que généralement, des mortels outrages que j'avois reçus d'un paysan de mes terres, et de l'insolence avec laquelle ce misérable avoit mis le comble à ses insultes, en se disposant à passer dans les pays étrangers; mais ne dissimulant point qu'il n'avoit pu supporter tant de noirceur et d'audace, il lui avoit raconté qu'il étoit parti; sans m'en avertir, aussi plein de ses propres ressentimens que de sa compassion pour mes peines; et que, pendant quatre jours qu'il avoit employés à découvrir les traces de mon ennemi, il ne s'étoit pas accordé le moindre repos, dans les plus pressans besoins de la nature. Ensuite il avoit marché sur ses pas, avec la dernière diligence; résolu, s'il ne pouvoit le joindre dans le royaume, de le suivre jusqu'au bout de l'univers. Mais, vers la frontière, il s'étoit trouvé si près de lui, que dans la crainte de le manquer hors de France, où les coupables de cette espèce, dont le crime est difficile à prouver, peuvent acheter de la protection, il avoit pris la résolution de l'arrêter. Son premier dessein n'étoit pas de lui ôter la vie. Il savoit, par les informations qu'il s'étoit procurées dans sa marche, qu'il étoit à cheval, bien monté, avec une femme en croupe derrière lui, et dans un équipage si simple, qu'en suivant le grand chemin, il pouvoit passer pour un paysan de tous les can-

tous qu'il traversoit. Sur cette description, il s'étoit flatté, non-seulement de le joindre, et de l'arrêter sans peine, avec le secours de son laquais, qui n'étoit pas moins résolu que lui, mais de le ramener à ma terre, en le faisant marcher la nuit, et demeurer le jour dans un bois, et le conduisant à la vue continuelle du pistolet. Il vouloit me rendre maître de ma vengeance, et m'abandonner la disposition du bourreau de sa mère et du mien; projets d'un fils passionné pour son père, mais trop inconsidérés, sans doute, et dont le dernier m'auroit mis moi-même à de furieuses épreuves!

Ils ne furent pas avoués du ciel. Mon fils arrêta l'ennemi qu'il cherchoit. Il reconnut aisément la femme-de-chambre de sa mère; et cette vue acheva de le mettre hors de lui. Cependant, comme le scélérat qui la conduisoit, et qui l'avoit épousée depuis la mort de ma femme, n'entreprit pas tout-d'un-coup de resister, leur vie ne sembloit pas menacée. Ces deux viles créatures, remettant aussi le fils de leurs anciens maîtres, avoient cru voir les furies à leur suite, et demandèrent grace, d'abord avec les plus lâches supplications Mais lorsqu'ils entendirent l'ordre qu'il donnoit à son laquais, de les lier l'un à l'autre, pour les conduire, suivant son projet, vers le bois le plus voisin; la femme, qui jugea sa mort certaine, se mit à pousser des cris aigus; et l'homme sautant à terre, se détermina brutalement à se défendre. Il voulut prendre ses pistolets, qu'il n'avoit pas pris en descendant; et mon fils, qui voyoit déja quantité de laboureurs en mouvement pour accourir au chemin craignant que sa proie ne lui fût enlevée, ou qu'un désesperé, que la vue des armes n'arrêtoit pas, ne fit un usage trop heureux des siennes, n'écouta dans ce moment, que

la vengeance. Il cassa la tête au scélérat, d'un de ses deux pistolets; et de l'autre, il fit le même traitement à sa femme.

La fuite, ajoutoit le Commandant, ne lui devoit pas être difficile; mais après s'être éloigné des laboureurs au galop, il s'étoit trop reposé sur la noblesse de ses sentimens, ou sur la justice de sa cause. Il avoit continué plus lentement son chemin; et commençant à sentir la fatigue d'une longue course, et d'une veille de plusieurs nuits, il n'avoit pas fait difficulté de s'arrêter dans un bourg, à trois lieues de la scène. Il ne se défioit pas qu'un des laboureurs étoit monté sur le cheval des deux morts, l'avoit suivi constamment, et jugeant de lui par les apparences, l'avoit dénoncé comme un assassin, un voleur public, que la présence de plusieurs témoins avoit empêché de recueillir le fruit de son crime.

On s'étoit saisi de lui et de son laquais, pendant leur sommeil. On les avoit transportés à la ville, dès le jour suivant. Le refus que mon fils avoit fait, et son laquais, par son ordre, de déclarer son pays, son nom et ses vues, n'auroit pu servir qu'à faire précipiter sa condamnation, à titre de voleur et de meurtrier. En apprenant sa naissance, on étoit un peu revenu du premier emportement; et quelque avéré que fût le meurtre par la confession même du coupable, on ne pouvoit se persuader que le vol dont il rejettoit l'imputation avec dedain, eût été l'objet d'un jeune gentilhomme, à qui l'esprit et les sentimens ne paroissoient pas manquer. C'étoit un mystère pour le public; et l'obscurité croissoit par la qualité des morts qui paroissoient des gens du commun, et sans un papier qui les fit connoître, quoiqu'on eut trouvé dans leur bagage une grosse somme d'argent. Cependant les procédures étoient avancées; et vraisemblablement elles

finiroient par les affreuses méthodes qui sont en usage, dans les cours de justice, pour arracher la vérité aux coupables.

Cette partie de la lettre m'auroit fait perdre absolument la raison, si le dernier article n'eût été plus consolant. Malgré la sévérité du tribunal, le généreux Commandant me promettoit qu'elle ne seroit pas poussée plus loin, avant qu'il eût reçu ma réponse; c'est-à-dire avant que je l'eusse informé de ce que je pouvois espérer de la faveur de la cour, et des services de mes amis. Il avoit obtenu ce délai de la plus grande partie des Juges, en leur découvrant les confidences de mon fils. C'étoit à sa sollicitation, que le Premier Président m'avoit écrit. Mais dans une affaire de cette nature, où l'éclat, autant que la gravité du crime, rendoit le public attentif à leur conduite, je devois sentir le prix de la diligence, et ne pas commettre d'honnêtes gens qu'il avoit disposés à favoriser mes soins.

Me presser, moi! me recommander la diligence pour sauver mon fils! Ah! j'aurois voulu pouvoir traverser les airs. Sans délibérer sur mes mesures, sans me permettre la moindre réflexion sur mes affaires et sur ma santé, je me jettai dans ma chaise avec mes propres chevaux pour en aller prendre à la première poste, qu'il m'auroit trop coûté d'attendre chez moi. Je partis pour Douai où, jusqu'au dernier moment, j'étois résolu de rendre les soins paternels à mon fils. Le désespoir et la mort furent mon cortège dans cette route.

A mon arrivée, je vis ce généreux Commandant, dont le zèle s'étoit soutenu avec une fidélité qui ne se trouve que dans l'état militaire. Il m'avoua tristement qu'il ne falloit plus rien attendre de ses services, et que, par des voies secrettes, il savoit qu'après un reste de formalités qui prendroient

prendroient au plus trois jours, la sentence et l'exécution se suivroient de près. Je vis les principaux Juges, dont l'air taciturne et les sombres politesses ne furent pas un langage plus obscur. Je me réduisis à demander la liberté de voir mon fils, pour fortifier son courage contre l'horreur du supplice; et cette triste faveur me fut accordée.

Quoique je lui connusse une fermeté supérieure à son âge, je m'attendois à le trouver pâle, consterné, inquiet, sur-tout pour la catastrophe qu'il avoit à redouter; car il n'avoit pu se faire illusion sur son infortune; et un parent à qui je n'avois rien dissimulé dans mes lettres de Paris, n'avoit jamais eu que de cruelles incertitudes à lui communiquer. D'ailleurs, s'il s'étoit flatté du succès de mes sollicitations, il ne pouvoit ignorer que cette voie d'espérance étoit fermée; le public même ne l'ignoroit pas. Ces fatales informations qui ne tardent guères à se répandre, n'avoient pu manquer de pénétrer jusqu'à lui; et le seul délai de ma visite, depuis quelques heures qu'il savoit mon arrivée, ne lui annonçoit que de funestes explications. En un mot, je le croyois dans l'accablement de son sort; et mon embarras, en entrant dans sa prison, étoit de contraindre ma douleur, pour ne rien ajouter à la sienne. Cependant je vis sur son visage non-seulement sa santé ordinaire, mais toutes les marques d'une profonde tranquillité. Je l'embrassai, les larmes aux yeux, avec une peine extrême à retenir mes sanglots; et je le tins long-temps dans mes bras, autant pour soulager l'oppression de mon cœur, que pour satisfaire ma tendresse. Il me rendit affectueusemens mes caresses; mais l'œil sec, la voix libre, et le front serein.

Je ne pus comprendre cette insensibilité pour un malheur si présent. Il n'étoit plus tems de le flatter par de vaines consolations. Je m'assis. Je le fis asseoir. Ah! mon fils,

lui dis-je, en laissant un libre cours à mes larmes, d'où vous vient la tranquillité que je vous vois affecter ? Seriez-vous encore dans la fausse espérance d'une pitié que je n'ai trouvée dans aucun de vos Juges ?

Il me répondit paisiblement qu'il n'ignoroit rien ; que la mort l'effrayoit peu, et que ses adieux étoient faits à la vie ; qu'il sut, que le jour, comme il se le promettoit de ma tendresse, je prendrois soin de publier ses intentions, il croyoit sa mémoire à couvert dans l'opinion de tous les honnêtes gens ; que la vengeance d'une mère et d'un père, sur de monstrueux coupables qui se dérobaient au châtiment, étoit un devoir forcé, un cas où l'on ne soupçonne pas même un fils, mais tout citoyen étoit redevable à la justice ; que, si ses Juges en décidoient autrement, ces principes qu'il trouvoit dans son cœur, ne suffisoient pas moins pour le consoler.

Mais vous y résissez ! m'écriai-je douloureusement, l'échafaut se dresse : votre sentence ne peut être différée trois jours. Pendant votre éloignement, répliqua-t-il avec la même sérénité, je vous avoue qu'elle a fait ma crainte. Aujourd'hui je suis tranquille. Et me regardant d'un air attendri : Vous connoissez des secours que vous ne me refuserez pas, et je vois que le besoin est pressant. Des secours ! interrompis-je : moi ! j'en connois qui puissent ! . . . . .

Un profond soupir, le seul qu'il ne put arrêter, se fit un passage malgré lui. Dans toute autre circonstance, reprit-il, je ne me serois jamais permis de vous rappeller des souvenirs affligeans pour vous. Mais pardonnez à ma situation... à la loi de notre honneur commun. Qu'ai-je à redouter avec le secours qu'une malheureuse erreur vous a fait employer pour ma mère ?

Il se tut pour attendre ma réponse. J'atteste le ciel que je n'avois rien compris à sa première ouverture ; mais l'af-

freuse idée que cette explication m'offrit tout-d'un-coup, fut accompagné d'un sentiment que tous mes malheurs successifs ne m'avoient pas encore fait encore éprouver. Anciens et présens, ils se réunirent tous pour me déchirer le cœur. Une impression de cette violence étoit nécessaire pour soutenir mes forces. O mon fils! lui dis-je, d'une voix basse, en tremblant d'horreur et de pitié, à qui le demandez-vous ce fatal secours? et pouvez-vous l'attendre de la main d'un père? Oui, répondit-il, d'un ton ferme; c'est la seule à qui je puisse me fier de votre honneur et du mien! L'échafaud, la sentence même, votre diligence peut tout prévenir.

Je demeurai sans réponse. Mes réflexions, si ce nom convient aux douloureux mouvemens qui continuoient de me déchirer, étoient moins contraires à cette terrible proposition, que les mortelles répugnances de ma tendresse. Dans les préjugés d'honneur qui me tyrannisoient comme lui, tout ce qui pouvoit nous sauver l'ignominie du supplice, et celle même de la sentence, me paroissoit préférable à quelques heures de vie, passées dans les horreurs d'une si cruelle attente. Je sentois aussi tous le danger du délai, car j'étois arrivé la nuit précédente, j'avois passé le matin à solliciter les Juges; et n'ayant pu me faire ouvrir la prison que l'après-midi, les trois jours que le Commandant m'avoit fait espérer, étoient déjà raccourcis. Qui me répondoit du reste, dont je n'avois eu l'obligation qu'au hasard? Le moindre incident pouvoit avancer la sentence et l'exécution. Mais prêter mes mains à la mort d'un fils! préparer moi-même et lui présenter le breuvage empoisonné! craindre de ne pas me hâter assez pour l'horrible office! mon cœur, mon imagination se soulevoient; toutes mes entrailles étoient émues.

Ce combat ne pouvoit être terminé que par un expédient plus tragique encore ; celui qui me tomba dans l'esprit de préparer du poison pour deux, et d'en avaler ma part, de la même main dont j'aurois présenté la sienne à mon fils; cette idée, dont je m'applaudis beaucoup, calma sur-le-champ mes agitations. Je sentis plus que jamais l'importance du temps ; et ne doutant pas que le reste du jour ne suffit pour mon dessein, je me levai brusquement; j'embrassai mon fils avec une fermeté qui se ressentoit déjà de ma résolution : vous serez content, lui dis-je ; mais vous ne mourrez pas seul. Je suis à vous dans une heure.

Il ne me falloit pas plus de tems pour la composition du breuvage; et dans une grande ville il me fut aisé de me procurer les mortels ingrédiens par le ministère d'un valet fidèle. Je retournai aussi-tôt à la prison, quelques papiers à la main, pour éloigner les défiances par des prétextes d'affaires domestiques. Un retardement de quelques minutes causoit déjà de l'impatience et peut-être de l'inquiétude à mon fils. Mais lorsqu'il me vit paroître avec la liqueur, et tenir le vase qui la contenoit, la joie se peignit sur son visage. Voyons la couleur, me dit-il, en tendant la main avec un regard avide. Les apparences, répondis-je, d'un ton grave, qui lui reprochoit une curiosité superflue, ne changent rien à l'effet; et sans le moindre soupçon, je lâchai le vase pour un moment. Mais au lieu d'observer la liqueur, il l'avala d'un seul trait.

Concevez, s'il est possible, tout l'excès de ma surprise et de ma confusion. J'en devins comme immobile. Mon fils sourioit d'un trouble et d'une consternation dont il pénétroit la cause Il avoit compris mes vues par quelques mots échappés. Je conçus qu'il s'applaudissoit de son adresse, et je ne pus me défendre d'une sorte de ressentiment,

Qu'avez-vous gagné, lui dis-je, à retarder ma résolution de quelques momens? Croyez-vous emporter avec vous un secret dont je n'ai que trop appris la vertu par mes funestes épreuves? Alors il me confessa qu'ayant compris mon dessein, il avoit voulu m'ôter d'abord l'occasion de l'exécuter, dans l'espérance de me le faire perdre entièrement par de puissantes raisons qu'il me conjuroit d'entendre. Il me força de m'asseoir pour l'écouter.

Son discours fut aussi réfléchi, aussi calme que si le mortel breuvage n'eût pas commencé à fermenter dans son sein, et peut-être à circuler déjà dans ses veines Je ne doutai pas qu'il ne l'eût médité pendant mon absence. Mais il remarqua bientôt qu'il en tiroit peu de fruit. Mes intérêts personnels qu'il jugeoit capable de me faire aimer la vie, celui même de son frère pour lequel il s'efforça de réveiller ma tendresse, ne firent pas la moindre impression sur mon cœur. Tout sembloit glisser sur une surface endurcie; et branlant la tête à chaque article, je souriois à mon tour de la foiblesse de ses argumens. La raison toutepuissante, irrésistible, étoit réservée pour la dernière. Lorsqu'il me vit insensible à toutes les autres : si l'honneur, ajouta-t-il, vous est assez cher pour vous avoir fait precipiter la dernière heure de ma mère, et pour vous faire avancer aujourd'hui la mienne, pouvez-vous fermer les yeux sur les suites de votre résolution? Deux morts qui s'entre-suivront de si près, passeront-elles jamais pour des évènemens naturels? Et si la justice en prend connoissance avec un peu de rigueur, de quel opprobre notre mémoire n'est-elle pas menacée? Il s'arrêta un momens pour chercher ma pensée dans mes yeux.... Au lieu, reprit-il, qu'en me laissant mourir seul et me survivant avec une douleur modérée, vous ne faites trouver dans ma

mort qu'un accident ordinaire, et de toute part je vois notre honneur en sûreté.

Ce triste raisonnement eut toute la force qu'il desiroit. J'en fus si frappé, que sans y faire la moindre objection, j'abandonnai mon dessein, en remettant la disposition de ma vie à d'autres temps. Mon silence néanmoins fut le seul consentement qu'il put obtenir. Je me laissai tomber sur son cou, que j'arrosai de mes larmes; et passant les bras autour de lui, je le tins étroitement embrassé; pendant qu'il [illegible] ses raisons, et qu'il me recommandoit le soin d'une vie que l'effort même que je me faisois pour consentir à cette prolongation, devoit être capable de m'arracher; j'étois dans cette posture, lorsque le géolier vint m'avertir qu'il étoit temps de me retirer. Mes deux bras serrèrent mon cher fils; et mon visage pressa le sien avec un redoublement de tendresse et de douleur, mais dans le même silence. Au moment que je sortois, sa tête penchée et les yeux fermés, il me demanda s'il pouvoit compter sur ma promesse? Oui, lui dis-je: et ce mot fut le seul que j'eus la force de prononcer. Eh bien! l'entendis-je répondre, j'attendrai tranquillement mon sort.

La forme de cet adieu, et nos dernières expressions qui n'échappèrent pas au géolier, servirent beaucoup, le jour suivant à détourner les soupçons d'une catastrophe méditée. Je me rendis le lendemain matin à la prison: le géolier m'apprit lui-même qu'étant entré dans la chambre de mon fils à l'heure ordinaire, il l'avoit trouvé mort dans ses draps, et que les chirurgiens par lesquels il avoit été visité sur-le-champ, n'avoient découvert aucune marque de violence. Tout préparé que j'étois à la première de ces nouvelles, mes forces n'y résistèrent pas, et je tombai dans un profond évanouissement; mais en revenant à moi, la

seconde excita mon courage, et m'inspira la pensée de demander le corps, qu'un ordre du Premier Président me fit accorder. Cependant après m'avoir fait cette faveur, il ajouta que c'étoit prendre beaucoup sur lui dans une affaire de cette importance, et que la même raison l'obligeant d'en rendre compte, il me conseilloit de retourner promptement à Paris, pour obtenir de la Cour que le procès fût entièrement abandonné. Ce discours me fit comprendre qu'il restoit de fâcheuses suites à redouter. Je confiai le corps de mon fils à notre parent, qui se chargea de le transporter au tombeau de nos ancêtres; et traînant mon désespoir avec moi, je repris le chemin de la capitale.

Le Ministre ne me fit pas acheter trop cher la grâce que je venois demander. Il y joignit même des consolations flatteuses pour l'honneur de ma maison; mais il me fit entrevoir qu'il devinoit une partie de ma tragique aventure, et que la visite des experts ne lui en imposoit pas. Un silence auquel ma douleur eut plus de part que la considération de ma sûreté, ne dut pas le faire changer d'opinion. Il ajouta d'une voix plus basse, en penchant la tête vers moi, qu'il plaindroit toujours un père à ma place.

Mais hélas! que me valut ce respect pour l'opinion des hommes, auquel j'avois fait tant d'horribles sacrifice, et quel fruit tirai-je de cette manie d'honneur par laquelle toute ma vie avoit été gouverné? Un fruit que je nommerois le plus grand des maux, s'il ne m'avoit conduit au premier de tous les biens; un fruit si terrible, qu'avant la lumière à laquelle il m'a fait parvenir, j'ai quelquefois mis en doute s'il n'étoit pas plus insupportable pour le cœur humain, que l'opprobre dont il m'avoit garanti. J'entends cette espèce de trouble ou de tourment infernal que le terme de remords exprime trop foiblement.

Je n'en connus pas tout-d'un-coup la nature, parce que je le confondis d'abord avec la douleur, et qu'un sentiment si juste ne pouvoit me causer de surprise ni d'effroi. Mais lorsque le temps l'eut affoibli, je n'en demeurai que plus en proie à des agitations et des terreurs dont je ne pouvois soutenir la violence, ni me demander la cause à moi-même. Tout devint pour moi non-seulement ennuyeux et fatiguant, mais redoutable et terrible. Une ombre me faisoit frissonner; le moindre bruit pénétroit mes sens, et me consternoit l'ame. La solitude qui n'avoit fait que m'épouvanter après la mort de ma femme, étoit un supplice auquel je ne trouvois plus la force de résister. On veilloit autour de moi la nuit et le jour. Si je demeurois seul un moment, je ne remarquois pas plutôt ma situation que je pâlissois; mon front se couvroit d'une sueur froide J'étendois les bras en frémissant, et j'appellois du secours. Dans mes compagnies familières, je m'abandonnois à de longues et de sombres distractions, qui ne finissoient que par un tressaillement, et dont il ne me restoit rien dans la mémoire. La vue même et les soins de mon second fils le seul qui me restoit, n'adoucissoient pas mes noirs et douloureux sentimens. Quelquefois il m'échappoit des cris qu'il m'étoit impossible de retenir; quelquefois des larmes, mais amères et cuisantes, qui laissoient leur traces sur mes joues, et qui ne servoient pas à me soulager.

Vous serez surpris que j'aie méconnu long-temps la cause du mal, ou plutôt que fermant l'oreille à cette voix du ciel qui m'en instruisoit avec tant d'énergie, j'aie pu m'obstiner dans une erreur que je nomme aujourd'hui volontaire. Mais vous avez dû juger par tout ce que vous venez d'entendre, que je n'avois jamais eu des principes de religion bien approfondis. Mon éducation avoit été celle de

ma naissance. J'étois passé de bonne heure au métier des armes. Les plaisirs de l'abondance avoient succédé. Ma religion étoit l'honneur, et je la poussois à l'idolâtrie. Dans cette aveugle disposition, non-seulement je croyois toutes les actions de ma vie bien justifiées; mais les jugeant indispensables, j'aurois regardé le doute ou le repentir comme une foiblesse. Loin de reconnoître que la main du ciel s'appesantissoit sur moi, je me roidissois contre ses avis et ses châtimens. Je cherchois sa justice dans l'excès de sa rigueur. J'allois jusqu'à réclamer mon innocence. Ainsi mes yeux se fermant sur la cause du mal, au lieu de m'aider à la découvrir, les mêmes préventions qui me déroboient cette connoissance, m'éloignoient à jamais du remède.

J'étois dans ce déplorable état et sans espoir d'en sortir, lorsqu'après une longue insomnie causée par mes agitations ordinaires, qui m'avoient conduit à me rappeller toutes les circonstances de mes malheurs, un leger assoupissement me fit espérer quelques instans de repos. Je m'endormis en effet; si l'état où je passai peut vous paroître un sommeil. Songe ou vision terrible! dont je ne ferai jamais le récit tranquillement, quoique je sois condamné par la justice du ciel à porter jusqu'au tombeau cette affreuse image. Je vous épargne un détail qui vous glaceroit le sang; je me l'épargne à moi-même, qui ne suis pas toujours sûr que mes forces y suffisent.

Que vis-je? Toutes les victimes de mon aveugle fureur et de ma cruelle tendresse, dans le plus horrible lieu dont la foi nous apprenne l'existence. Je les vis; je les reconnus; j'entendois leurs cris! Elles m'appelloient par mon nom: elles me reprochoient leurs tourmens; elles m'annonçoient le même sort. Ajouterai-je que l'ardeur du cruel

élément qui les dévoroit, se fit sentir jusqu'à moi? Songe ou vérité, dois-je répéter; mais l'impression en fut si vive et si pénétrante, que m'arrachant au sommeil comme l'application d'un fer embrasé, elle me fit pousser un cri fort aigu.

Je demeurai dans un trouble que je vous laisse à vous figurer. Mes gens accourus au bruit, me trouvèrent baigné de sueur, tremblant, les yeux égarés, tenant un de mes rideaux des deux mains, comme le premier secours qui s'étoit offert. Mais ce qui vous surprendra beaucoup, j'arrêtai leurs soins, je leur ordonnai même le silence; pour m'attacher, dans l'attitude où j'étois, au spectacle que j'avois encore devant les yeux, et contre l'horreur duquel leur présence sembloit me fortifier. Je prêtai l'oreille; j'observai ce qui me consternoit et me déchiroit le cœur, avec une attention obstinée, que je regarde aujourd'hui comme l'ouvrage du ciel qui vouloit faire servir cette scène d'horreur au soutien comme à la naissance de mes résolutions, en la gravant pour jamais dans ma mémoire : elle disparut enfin. Mes domestiques prirent le désordre de mes sens et de mon imagination, pour un de mes accès ordinaires.

En sortant de cette étrange extase, je considérai mon songe ou ma vision avec un peu plus de liberté d'esprit; et le fruit de mes réflexions ne fut pas long-tems incertain. Il falloit, ou renoncer à tout sentiment de religion, ou se rendre à des éclaircissemens forcés, qui faisoient évanouir toutes mes fausse idees d'honneur. Non qu'un songe dût avoir cette force en lui-même; mais quoique les instructions de ma jeunesse eussent été négligées elles n'étoient pas effacées de ma mémoire; et s'y réveillant, à la faveur de ce nouveau jour, elles portèrent ma condamnation,

sans autre lumière. La vérité, lorsqu'elle est reconnu de bonne foi, ne laisse aucun nuage après elle. Voici quel fut le progrès de ma conversion.

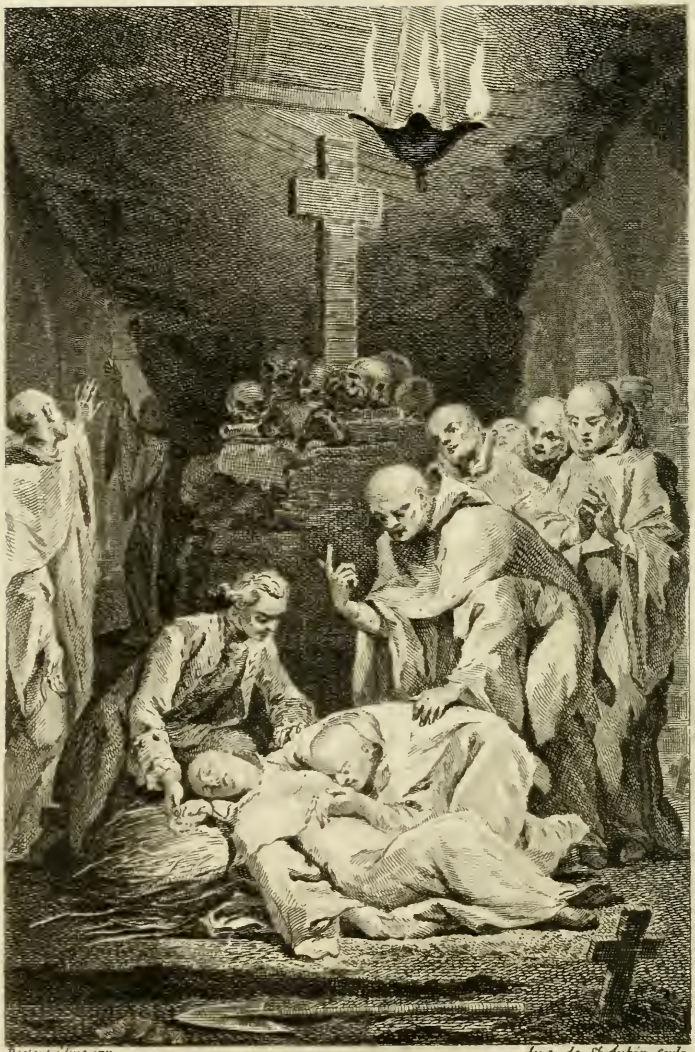
Le ciel, me dis-je à moi-même, ne me doit pas de miracle ; et rien ne m'oblige de reconnoître ici l'opération de sa puissance : ainsi je suis libre de traiter mon songe, ou ma vision, de vapeur montée au cerveau, de toutes les parties d'un corps languissant, et condensée en noires images qui ne m'ont représenté que de vains fantômes. Je ne dois pas même y chercher d'autre explication ; car pourquoi ma femme, cette victime innocente d'une barbare imposture, seroit-elle au nombre des coupables ? Et les autres, sans excepter mon malheureux fils, dont le désespoir n'a que trop été volontaire, n'ont-ils pas eu, jusqu'au dernier instant de leur vie, une ressource dans la clémence du ciel, qui ne permet pas de prononcer sur leur sort ? Mais quand tout ce que j'ai vu ne seroit qu'un songe, une pure illusion de mes sens troublés, la réalité du lieu terrible, dont ils m'auroient offert une fausse image, n'en est pas moins certaine. Il n'en est pas moins constant que les crimes y seront punis, et par des rigueurs plus affreuses que ma foible imagination n'a pu me les représenter. Il est de la même vérité, qu'entre mes victimes, les coupables ont mérité cet épouvantable châtiment, et que, sans égard pour de frivoles excuses, telles qu'ont été les miennes, ils le subissent avec toutes les horreurs, si la justice n'a pas été désarmée par le repentir. Sera-t-il moins vrai que moi, le triste objet des crimes d'autrui, mais chargé des miens, et complice d'une si grande partie des autres, je dois m'attendre aux mêmes supplices ? Qu'importe ce que j'ai vu ? C'est un songe ; mais il me ramène à la connoissance des plus importantes vérités. Il

devient pour moi, ce qu'il y a de plus respectable et de plus intéressante après elles. Je dois le regarder à jamais, comme une des plus précieuses faveurs que le ciel ait jamais accordées aux ames rebelles.

Ces raisonnemens fortifiés par la redoutable impression qui m'étoit toujours présente, me conduisirent bientôt à des résolutions qu'ils m'ont donné le courage d'embrasser. Leur premier effet, avant le rétablissement même de ma santé, fut d'adoucir l'amertume et le trouble de mes sentimens. La bonté du ciel permit, pour soulager mon imagination, que je crus sentir diminuer le poids de mes crimes, à mesure que je faisois quelques pas vers le repentir ; et m'aidant aussi par les douceurs de l'espérance, il m'inspira celle d'expier par ma pénitence et par mes larmes, non-seulement mes propres forfaits, mais ceux dont je me reconnois la cause ou l'occasion. Consolation inexprimable ! si le cœur d'un pénitent, tremblant pour lui-même, osoit s'y livrer. Chère épouse ! mon fils ! malheureux Major ! où êtes-vous ? A quel horrible sort vous ai-je exposés ?

Telles sont, Monsieur, les raisons qui m'ont conduit, et qui me soutiennent dans cette carrière si pénible, si révoltante pour la nature. Vous conviendrez à présent, que ma pénitence, loin d'être excessive, ne peut jamais approcher des réparations que je dois à la justice du ciel, et qu'avec des motifs tels que les miens, on peut trouver son martyre affreux, et souhaiter qu'il redouble.

FIN.



Restout filius inv. *Aug. de St Aubin Sculp.*

Soutenons ce Spectacle, il apprend à mourir

Act. dernier Sc. dernere

LE COMTE DE COMMINGE,

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Précédé d'un DISCOURS PRÉLIMINAIRE, et suivi des MÉMOIRES DU COMTE DE COMMINGE.

. . . . . *Et qui pungit cor*
Profert sensum. Ecclesias, Cap. xxij. v. 24.

A PARIS,
CHEZ LA VEUVE DUCHESNE, LIBRAIRE.

M. DCC. LXXX.

AVIS DU LIBRAIRE.

NOUS avons cru faire plaisir au Public, en mettant à la suite de cette Pièce, LES MÉMOIRES DU COMTE DE COMMINGE. *Le Lecteur, par ce moyen, aura à la fois sous les yeux le Drame et le Roman, et pourra être instruit exactement du sujet.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Parler de soi ennuie, et souvent déplaît. S'entretenir sur son Art avec le Public connoisseur, avec cette portion d'hommes, éclairée, qui seule assûre le vrai succès, et indique les moyens de l'obtenir, c'est converser, s'instruire avec ses Maîtres, et contribuer, autant qu'on le peut, à la perfection du talent.

Si la *Pitié* et la *Terreur* sont les deux grands ressorts que doive employer le Théâtre, jamais *Fable* ne fut plus susceptible de ces deux mouvemens énergiques, que le sujet du Comte de Comminge. On ne sauroit lire ces Mémoires, très-médiocres d'ailleurs pour le style, sans être attendri; on est sur-tout déchiré au dernier tableau que cet Ouvrage nous présente, tant la beauté et la vérité de la Nature sont au-dessus des incorrections de l'art; c'est dans ce morceau que se trouve déployée, avec toute sa richesse, cette noble et touchante *majesté des douleurs* de Stace. On a donc cru oser risquer de mettre en vers cette action; on s'est contenté de l'annoncer sous le titre modeste de *Drame*. Avec cette sorte de ménagement, on sera sûr de ne pas révolter les partisans superstitieux des règles, qui, ne voulant jamais s'élancer du cercle étroit où les enchaîne l'esprit d'imitation, pleurent

précisément aux endroits qu'Aristote et d'Aubignac leur ont permis de goûter. Que l'on ait eu le bonheur d'intéresser, de faire couler quelques larmes, et ensuite on pourra perdre le tems à disputer sur le nom propre qui doit se donner à cet essai en vers.

Il ya des Héros de tout genre; on sait que c'est l'enthousiasme qui crée cette espèce d'hommes supérieure à la nôtre; lorsqu'à cet enthousiasme vient se joindre la Religion, l'image la plus majestueuse, la plus frappante pour les yeux de l'humanité, on doit s'attendre à voir jaillir de ce double foyer, que l'on me pardonne ces expressions, des êtres merveilleux. Faire mourir dans son cœur jusqu'au moindre germe des passions humaines; se pénétrer, se remplir de l'idée à la fois consolante et terrible d'une Divinité qui récompense et punit, veiller en quelque sorte sur son cœur comme sur le cœur de son plus cruel ennemi, et le combattre et le subjuguer avec une barbarie inconcevable; fouler aux pieds l'orgueil, ce ressort si puissant de notre ame; tirer sa gloire de la plus profonde humilité; perdre entiérement de vue la terre (1) et ses révo-

(1) On prétend qu'à la mort de Louis XIV, il y a eu des Religieux de la Trappe qui ont ignoré long-tems cette nouvelle, dont l'Europe étoit remplie.

lutions, pour avoir les yeux sans cesse levés vers le Ciel; mourir avec autant de joie que les autres hommes en goûteroient à naître, s'ils étoient en ce moment susceptibles de connoissance; se détruire enfin totalement pour devenir un être d'une nouvelle nature. C'est là le tableau imposant que nous offrent les Solitaires de la Trappe. Privée même de l'éclat de la Religion, il n'y a point de regards que cette image n'étonne, n'attache; à Constantinople, à Nangasaki, on admireroit de tels humains, comme on les admire en France, dans les lieux qu'ils habitent. C'est bien de ces Religieux que l'on peut dire à la lettre: *Cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam.* Qu'on se souvienne que le silence le plus rigide est la base de leurs Statuts, que le Révérend Père Abbé accorde seul la permission de parler, que leur noviciat a quelquefois été prolongé plus de deux ou trois ans, qu'ils se prosternent devant les étrangers et le Père Abbé, qu'ils s'appellent Frères, n'y ayant que ce dernier seul qui ait le nom de Père. Toutes ces circonstances ne doivent pas être indifférentes aux personnes qui voudront goûter quelque plaisir à la lecture de ce Drame. J'oubliois de dire que ces Religieux avant que d'expirer sont couchés sur un lit de de cendre et de paille; ils boivent à longs traits

toute l'horreur du calice de la mort; je doute que la Philosophie la plus éprouvée s'accommodât de cette façon de mourir; il n'y a que la Religion qui puisse tenter ces efforts si pénibles, si révoltans pour la nature humaine, qui soit capable de verser des consolations dans ces cœurs desséchés de pénitence; et c'est assurément ce que ne feroit pas la Philosophie.

C'est dans un fonds si riche et si neuf que j'ai puisé mon *costume*. J'ai cherché à répandre dans ma Pièce ce *sombre*, qui est peut-être la première magie du pittoresque, partie dramatique que les Anciens ont si bien connue, que la plupart de nos Gens de Lettres ont ignorée, ou négligée, dont le seul *Crébillon* nous a offert quelques traits, et après lui M. de *Voltaire* dans ses dernières Tragédies. Qu'il me soit permis de m'arrêter un peu sur cette partie intéressante pour les Peintres, les Poëtes. Jettons les yeux sur les grands Maîtres dans ces Arts, nous voyons Raphaël, Michel-Ange atteindre, par cette route, au sublime de la Peinture. Qu'on lise l'*Enfer* du *Dante*, le *Paradis perdu* de *Milton*, les *Nuits* du *Docteur Young*, et l'on sentira combien cette branche du pathétique a d'empire sur tous les hommes. Fut-on jamais autant affecté d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin somptueux, d'un palais mo-

derne, que d'une perspective sauvage, d'une forêt silencieuse, d'un bâtiment sur lequel les années semblent accumulées ? Je voudrois bien que nos Métaphysiciens se donnassent la peine d'éclairer la raison de ce sentiment qui nous maîtrise, nous emporte, nous ramène à ces débris de monumens antiques, de tombeaux. C'est cette partie du Théâtre que j'ai entrevue, et qui dans les mains d'un homme de génie conduiroit aux plus grands effets, et produiroit une source, que l'on me passe le terme, d'horreurs délicieuses pour l'ame ; on seroit tenté de croire que nous sommes nés pour la douleur, pour le ténébreux. Il y a encore un autre avantage à employer ce ressort dramatique, il nous fait replier sur nous-mêmes, rend, pour ainsi dire, plus délicates les fibres de la sensibilité, entretient dans le cœur cette humanité qui n'est autre chose que l'amour de soi-même dans les autres ; et quel sentiment est plus propre à nous faire réfléchir, que ce *sombre*, qui fait mourir autour de nous toutes les illusions de la dissipation, et du manque de raisonnement ?

J'ai cherché à simplifier les moyens de l'action, qui sont multipliés dans le Roman, persuadé que c'est de cette noble simplicité que découlent les vraies beautés du Drame. Que l'on me pardonne si je cite encore les Anciens. Rien de plus simple

que les Grecs, parmi nous Corneille en général, et Racine toujours. Je ne prétends point faire le procès à mon siècle, mais oserois-je le dire? Aujourd'hui on ne veut plus absolument que des scènes marquées à la craie, s'il est permis de parler ainsi, tout est esquissé, rien d'approfondi, de développé, plus de caractères exposés dans toute leur force, plus de traits prononcés, une manière efféminée, énervée; voilà ce que nous présentent la plûpart de nos pièces modernes. De-là l'impossibilité de poursuivre cette route dramatique que *Quinault* a parcourue avec tant de succès. Pourvu qu'on fasse passer rapidement devant les yeux une multitude d'evènemens incroyables; que l'on entasse coups de Théâtre sur coups de Théâtre, tous plus forcés, plus ridicules, plus extravagans les uns que les autres, l'Auteur croit avoir saisi le secret de l'Art, et une infinité de spectateurs crie au miracle; mais veut-ont soumettre ces succès à l'épreuve de l'expérience; ces mêmes spectateurs ne sont pas arrivés chez eux, que toute cette illusion théâtrale est détruite : au lieu qu'ils emportent et gardent dans le silence du cabinet les profondes impressions qu'excitent les chefs-d'œuvres de nos Maîtres; Polyeucte, Phèdre, Zaïre se gravent dans notre ame; et c'est alors que le Théâtre peut contribuer à faire naître, ou à nourrir la

chaleur du sentiment, feu sacré qu'on ne sauroit trop conserver et animer.

Ces réflexions semées au hazard me conduisent assez naturellement à faire part au Public de quelques détails relatifs à cet ouvrage; on s'excite et se perfectionne, en faisant entrer les autres dans le mécanisme des ressorts que l'on a mis en œuvre.

J'ai regardé ce silence rigoureux de la Trappe, comme la principale force motrice de l'intérêt qui animeroit le fonds de ce Drame. Un de mes premiers Personnages contraint de se taire pendant deux Actes, et déchiré d'une grande passion, forme, ce me semble, un tableau qui irrite la curiosité. On n'auroit donc pu étendre ce sentiment plus loin que deux Actes, parce qu'alors cette curiosité auroit été fatiguée, c'est ce qui m'a obligé à ne donner que trois Actes à cette Tragedie; j'ai risqué le mot, car je ne crois pas, je parle du Sujet, que l'on en puisse imaginer une plus touchante, l'honneur en doit rejaillir tout entier sur l'Auteur des Mémoires. On verra encore pour quelle raison, allant contre toutes les règles, j'ai tant étendu la dernière Scène du dernier Acte; j'imagine que les cœurs sensibles me la pardonneront, et même que les esprits qui se piquent d'impartialité l'approuveront. D'ailleurs, j'ai très-peu de mérite d'avoir hasardé

cette Scène, elle est empruntée des Mémoires, je n'ai fait que l'écrire. J'ai cru devoir sortir de cette servitude d'imitation dans le rôle du Comte de Comminge. On nous le fait voir, venant à la Trappe avec beaucoup d'indifférence pour la Religion, rempli de sa seule douleur; j'ai pensé qu'en lui donnant de la piété, je varierois ce caractère, je le rendrois plus naturel, plus enflammé, plus déchiré par ces orages de passion qui au Théâtre produisent presque toujours des effets sûrs de plaire. Zaïre intéresseroit beaucoup moins, si après l'entrevûe de Lusignan, elle cédoit tout de suite, sans combats, à la Religion de ses Pères; d'ailleurs Comminge peu dévot, comme il l'est dans le Roman, ressembleroit à sa Maîtresse; c'est à ce dernier Personnage que que j'ai attaché toute la fureur de l'amour. Ce n'est qu'au moment de sa mort qu'il reconnoit ses erreurs, et ce passage subit de sa passion à la ferveur la plus vive, au repentir le plus amer, doit selon moi flatter et remuer le spectateur. Je croirois même qu'il est dans la nature qu'une femme aime avec beaucoup plus de flamme qu'un homme; l'antiquité nous en a laissé une image terrible. Médée tue ses enfans, parce que Jason qu'elle aime éperduement, la trahit, et en épouse une autre; et nous ne voyons pas que la Scène grecque nous présente des pères meurtriers de

leurs enfans. J'ai pris plaisir à exposer dans le P. Abbé toute la dignité, la pitié, la tendresse de la Religion que les hommes ont cherché à défigurer, en nous l'offrant armée toujours de foudres et de vengeances; on ne me fera point un crime d'avoir francisé les Noms Espagnols qui sont dans le Roman.

C'est en avoir dit assez, je crois, sur cet Ouvrage; s'il ne réussit point, je l'avoue, ce sera ma faute, car je ne pense pas qu'il puisse y avoir de sujet plus intéressant, plus dramatique. J'apprends que l'Auteur estimable de la Lettre de Barnewell se prépare à publier une Epître de ce genre sur le Comte de Comminge; je serai le premier à l'applaudir, très-assuré qu'il lui aura prêté des embellissemens, et j'aime assez mon art pour sacrifier ma vanité au plaisir de le voir se perfectionner dans des mains plus heureuses.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMMINGE, Religieux de la Trappe, sous le nom du FRÈRE ARSÈNE.

LE FRÈRE EUTHIME.

LE CHEVALIER D'ORVIGNI.

LE PERE ABBÉ DE LA TRAPPE.

RELIGIEUX.

La Scène est dans l'Abbaye de la Trappe.

LE COMTE DE COMMINGE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

La Toile se lève, et laisse voir un souterrain vaste et profond, qui est supposé être le lieu consacré aux sépultures des Religieux de la Trappe; deux ailes du Cloître, fort longue et à perte de vue, viennent aboutir à ce souterrain. On y descend par deux escaliers composés de pierres grossièrement taillées, et d'une vingtaine de degrés. Il n'est éclairé que d'une lampe. Au fond du caveau s'élève une grande Croix, telle qu'on en voit dans nos cimetières, au bas de laquelle est adossé un sépulchre peu élevé, et formé de pierres brutes; plusieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la Croix. C'est le tombeau du célèbre Abbé de Rancé, Fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche, est une fosse qui paroît nouvellement creusée, sur les bords de laquelle sont une pioche, une pelle, etc. Au-devant de la Scène, dans un des côtés, à main droite, est une autre fosse. Sur les deux ailes de ce souterrain se distinguent de distance en distance, et à peu de hauteur de terre, une infinité de petites Croix, qui désignent les sépultures des Re-

ligieux. On apperçoit au haut d'un des escaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au bas de la grande Croix, sur les têtes de morts, se lit cette inscription latine : Cogitavi vanitatem seculorum et dies æternos in mentem habui. *Au fond du caveau, au-dessus de la même Croix, est cette autre inscription.*

C'est ici que la Mort et que la Vérité
Elèvent leur flambeau terrible ;
C'est de cette demeure, au Monde inaccessible,
Que l'on passe à l'Eternité.

On peut lire encore des deux côtés du souterrain, ces deux nouvelles inscriptions, à droite et à gauche :

Qu'après de vaines connoissances
Les Esclaves du Siècle empressés de courir,
Se livrent aux erreurs des Arts et des Sciences;
Ici, l'on apprend à mourir.

Homme aveugle, dont l'ame, au mensonge asservie,
Des souvenirs du Monde est encore poursuivie,
Que l'aspect de ces Lieux dissipe ton Sommeil ;
C'est où finit le Songe de la Vie,
Où de la Mort commence le Réveil.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE COMMINGE *seul, sous le nom du* PRÈRE ARSÈNE, *nom qu'il garde pendant toute la pièce, est prosterné aux pieds de la Croix, et, panché sur le tombeau de Rancé. Il se relève, tourne ses regards vers le Ciel, et après les avoir jettés de côté et d'autre, il dit:*

DANS cet asyle sombre, à la mort consacré,
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,
Jusqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne!
Comminge existe encore, et brûle au cœur d'Arsène!
L'homme, plus que jamais, s'élève et me combat;
Plus que jamais, son joug me fatigue et m'abbat....
Maître des passions! Toi, qui formas mon ame,
Ne peux-tu dans mon sein étouffer cette flamme,
Repousser, effacer des traits persécuteurs,
Qui, chaque jour, hélas! plus chers, plus enchanteurs,
Reviennent à mes yeux se remontrer sans cesse?...
Dans ce lieu de terreur je parle de tendresse!
D'une sainte frayeur mon sang n'est point glacé
A l'aspect de la tombe où repose Rancé,
Rancé.... qui, comme moi..... Que dis-tu, téméraire?
Termine comme lui ta vie et ta misère;
Laisse-là tes erreurs, ose avoir sa vertu,
Ose imiter Rancé; mais quand il a vaincu....
L'imiter.... eh! le puis-je! un austère cilice,
Les larmes, la prière, un éternel supplice,
Rien ne sauroit détruire un souvenir vainqueur,

A Dieu même il dispute, il enlève mon cœur....
Au milieu de ces morts, sur ces monceaux de cendre,
Le dirai-je, ô mon Dieu! pourras-tu bien m'entendre?
Quel nom va prononcer une mourante voix?
Adelaïde, ô ciel.... est tout ce que je vois.
Ah! j'offense encor plus ta Majesté suprême,
Dieu vengeur, tonne, frappe..... elle est tout ce que j'aime.
(*Après une longue pause.*)
Et je puis avouer cette infidélité,
Sans que le repentir brise un cœur révolté!....
Je révèle à ces murs une ardeur si funeste,
Sans exhaler ici le soupir qui me reste!....
Eh! comment le remord suivroit-il cet aveu?
Je chéris mon forfait; j'alimente mon feu,
Il vit de mes soupirs; il brûle de mes larmes....
D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes:
Et j'ai causé ses maux! J'ai fait couler ses pleurs!
J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs!
Et je dois.... l'oublier! repousser son image!
Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage:
Et cet amour.... m'enflamme encor plus que jamais.

Ah! malheureux Comminge! après tant de forfaits,
Tu n'as plus.... qu'à mourir. De tes pleurs arrosée,
Ouverte sous tes pas, et par tes mains creusée (1),
(*Il y fixe les yeux.*)
Ta fosse.... te demande.... Accoutume tes yeux,
Accoutume ton ame à ce spectacle affreux.

---

(1) On a transporté aux Religieux de la Trappe un usage qu'on dit être chez les Camaldules, ils creusent tous les jours leur fosse.

La

La voilà... qui t'attend : hâte-toi d'y descendre,
Cours y cacher un cœur trop sensible et trop tendre....
Tous les morts rassemblés dans ces funèbres lieux,
Se lèvent de la terre, et m'appellent près d'eux.
Je vous suis.... je l'éprouve, un Dieu juste se venge.
Quels coups ! quel châtiment !

(*Il se rejette aux pieds de la Croix, et retombe dans l'accablement*).

SCÈNE II.

LE PÈRE ABBÉ, COMMINGE.

LE PERE ABBÉ, *descendant avec un grand recueillement, les bras croisés sur la poitrine, et allant à Comminge toujours aux pieds de la Croix, et dans la même situation.*

FRÈRE Arsène?

COMMINGE *se relevant.*

Qu'entends-je?

(*Il apperçoit l'Abbé et va, selon la coûtume, se prosterner avec précipitation devant lui*).

Mon Père.

LE PÈRE ABBÉ.

Levez-vous. (*Il l'amène au devant du Théâtre*).
Je viens ouvrir mon cœur,
A ces larmes qu'envain cache votre douleur.

De ces ennuis qu'enferme un obstiné silence,
Peut-être avec raison notre Règle s'offense.
Je pourrois réclamer vos devoirs et mes droits,
De mon autorité faire entendre la voix;
Mais j'écarte le Chef, et sa rigueur sévère;
Vous ne voyez ici que l'ami, que le père,
Que l'homme.... qui saura sur vos maux s'attendrir,
Et sensible avec vous, et pleurer et gémir.

(*Il fait encore quelques pas.*)

Non, la Religion n'est point impitoyable;
C'est l'erreur qui la peint farouche, haissable;
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle est prête à verser ses secours généreux;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, séjour d'injustice et de crime,
Où sans cesse combat un génie inhumain,
Dans ce sentier de pleurs, c'est la première main
Qui soutienne nos pas, et qui sèche nos larmes.
O mon fils! dans mon sein déposez vos alarmes.
Cinq ans sont écoulés, depuis que vos destins,
Ou plutôt un Dieu même... il traçoit les chemins,
Vous offrit comme un port cette enceinte sacrée
Que le Ciel semble avoir du monde séparée (1);
Où se trouvent ces biens, à la terre inconnus,
L'innocence de l'ame, et la paix des vertus;
Vous n'en jouissez point! vos chagrins vous trahissent

---

(1) Le séjour de la Trappe est situé dans un grand Vallon; la Forêt et les Collines qui l'environnent sont disposés de telle sorte qu'elles semblent vouloir cacher cette Abbaye au reste de la terre.

Vous soupirez... vos yeux de larmes se remplissent!
Laissez-les donc couler dans mon cœur paternel;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.
Adoucissant pour vous des reglemens austères
Je vous compte parmi nos pieux Solitaires,
Lorsqu'à peine je sais votre rang, votre nom.
Est-il quelques secrets pour la religion?
Je vous l'ai déja dit : la piété sincère
A tous les malheureux ouvre le sanctuaire;
L'Humanité s'assied aux marches de l'Autel.

COMMINGE.

Ah! mon Père... j'y traîne un supplice éternel.

LE PÈRE ABBÉ.

Quelque crime éclatant souilleroit votre vie?
Aux yeux d'un Dieu sauveur votre remord l'expie;
Pour éteindre sa foudre une larme suffit.
S'il est des attentats que la terre punit,
Et qu'au glaive des loix sa justice abandonne
Mon frère, il n'en est point que le Ciel ne pardonne.

COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
Qui portent la bassesse, ou l'horreur avec eux;
De semblables excès mon ame est incapable.
Je n'ai fait qu'une faute..... elle est irréparable.
A de chères erreurs je me suis trop livré;
D'un perfide poison je me suis enivré;
Enfin; quel mot m'échappe!... et que vais-je vous dire!
Dans quel lieu.... De l'amour j'ai senti tout l'empire,
Et je le sens encore... il me brûle.... à l'instant..
Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémissant....

Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles.
Oui, je vais vous montrer mes blessures cruelles.
Vous lirez dans ce cœur... puissiez-vous le guérir.
Ou du moins le calmer... et m'aider à mourir.

LE PÈRE ABBÉ *le embrassant.*

Parlez, ô mon cher fils, votre ami vous embrasse,
Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace,
De Dieu; laisseroit-il son ouvrage imparfait?
Sa main, de votre cœur arrachera ce trait.
Vos larmes éteindront cette funeste flamme.

COMMINGE *avec attendrissement.*

C'est donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame!

Dans ces murs pleins de vous, plein de la vérité,
S'il est encor permis à mon humilité
De se représenter le monde et ses chimères,
Son fugitif éclat, ses grandeurs mensongères,
D'en offrir à vos yeux le frivole tableau,
Sachez que son prestige entoura mon berceau.
La Maison de Commingе où j'ai puisé la vie,
Arrête au Trône seul sa tige enorgueillie.
Des songes de la terre avidement épris,
Mes ayeux de nos Rois furent les favoris,
Prodiguèrent leur sang pour cette fausse gloire,
Qui suit l'horreur des camps, l'homicide victoire,
Meritèrent des Cours ces dons empoisonneurs,
Que dans le siècle aveugle on nomme les honneurs.
Mon père le soutien, l'amour de sa famille,
De son frère avec moi voyoit croître la fille;
Un sentiment secret se mêla dans nos jeux;
Adélaïde enfin.... eut bientôt tous mes vœux;

Sa main avec son cœur m'alloit être donnée ;
Tout serroit les liens d'un heureux hymenée ;
L'Autel nous attendoit. . . . ou plutôt le tombeau.
Sur nos parens, la haine agite son flambeau !
L'intérêt, que l'enfer forma dans sa vengeance,
De deux frères, détruit et rompt l'intelligence.
Le sang oppose envain la force de ses nœuds.
Devenus l'un de l'autre ennemis furieux,
Nous immolant hélas ! à leur courroux barbare,
La main qui nous joignoit, cette main nous sépare.
Vainement nous tombons, nous pleurons à leurs pieds ;
Loin du sein paternel nous sommes renvoyés.
Mourant entre les bras de ma mère éperdue,
De tout ce que j'aimois, on m'interdit la vue.
Le hasard me remet des titres ignorés,
Qui nous donnant des biens et des droits assurés,
De mon père servoit la fortune, et la haine,
De son frère entraînoient la ruine certaine.
Je ne balance point. La générosité,
Que dis-je ? l'amour parle ; il est seul écouté.
Ces titres odieux que ma tendresse abhorre,
Je les anéantis ; la flamme les dévore.
Mon père en est instruit. Le fils est oublié,
A ses ressentimens je suis sacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante,
Malgré le désespoir de ma mère expirante,
Je me vois sans pitié, conduit dans une tour,
Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
On veut qu'un autre objet dispose de ma vie,
Qu'infidèle et parjure, un autre hymen me lie :
J'étois libre à ce prix. Je n'eus point à choisir,
Mon père inexorable acheva de s'aigrir ;

Il épuise sur moi les traits de sa colère,
Rend ma prison plus dure, empêche qu'une mère,
La mère la plus chère, et mon unique appui,
Vienne embrasser son fils, et pleurer avec lui.
Mes maux, d'Adélaïde affermissoient l'empire.
De ce séjour cruel enfin on me retire;
Je vole dans les bras d'une mère.... ses pleurs....
M'annoncent d'autres coups, et de nouveaux malheurs.
Vit-elle, m'écriai-je.... et puis-je me promettre.....
Ma mère, en frémissant, me remet une lettre.....
Ah! mon Père, quels traits! malgré la voix d'un Dieu,
Qui veut que mes efforts fassent mourir ce feu,
Cette lettre, à la fois, et terrible, et touchante.....
A mes yeux.... à mon ame.... elle est toujours présente.
Je lis..... « Quand cet écrit tombera dans vos mains,
» Il ne sera plus tems de changer nos destins.
» D'indissolubles nœuds me tiendront asservie.....
» La liberté, par d'indignes moyens,
» A jamais vous étoit ravie.
» Il falloit rompre vos liens;
» Il s'agissoit de vous, de votre vie;
»C'est vous nommer des jours bien plus chers que les miens.
« J'ai donc brisé mon cœur, et j'ai trouvé des charmes
» A m'imposer un joug.... le plus affreux de tous....
» Dont mon amant ne put être jaloux.
» J'ai, pour me déchirer, uni toutes les armes;
» Je fais plus mille fois que d'expirer pour vous,
» Car le trépas finiroit mes alarmes,
»Le Comte d'Ermansay.... cher Comminge... quels coups!
» Je vous trace ces mots dans des torrens de larmes,
» Dès demain..... devient mon époux.....
» Ajouterai-je hélas! que dans les bras d'un autre....
» Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir,....

» Ne me revoir jamais.... m'oublier.... est le vôtre,
» Et le mien.... sera de mourir.

LE PÈRE ABBÉ.

Quelle chaîne de maux ! que la vie a d'orages !
Que ce monde est semé d'écueils et de naufrages !
Suprême Providence, ô Dieu ! par quels chemins
Amenez-vous au port les malheureux humains !

COMMINGE.

Ce Dieu me préparoit de nouvelles disgraces.
Les plus sombres fureurs s'attachent à mes traces ;
A l'amour, à la rage, au désespoir livré,
De tous les feux d'enfer embrasé, dévoré,
Plein du Démon cruel qui me pousse et me guide,
J'accours, j'arrive aux bords qu'habite Adélaïde ;
Je la vois, à ses pieds je me jette, et soudain,
Lui présentant mon fer : » Plongez-le dans mon sein,
» Cruelle, c'est à vous de m'arracher la vie.....
D'Ermansay vient, sur moi s'élance avec furie ;
Un semblable transport tous deux nous animoit :
Une homicide soif tous deux nous enflammoit.
Son épouse s'écrie, et vole entre nos armes ;
Notre courroux s'allume à l'aspect de ses charmes,
Nous nous portons des coups, il fait couler mon sang ;
Je m'irrite, le presse et lui perce le flanc :
Il tombe.... Adélaïde... » Eh ! c'est-là ton ouvrage !
» Me dit-elle ? Vas, fuis... des sens je perds l'usage.
On m'arrête sanglant, mourant, inanimé ;
Dans un cachot obscur je me trouve renfermé ;
J'attendois que la mort achevât mon supplice :
Je présentois ma tête au fer de la Justice.

La nuit avoit rempli la moitié de son cours.
On ouvre ma prison : » Accepte mon secours ,
» Viens , suis mes pas , me dit une voix inconnue ;
» Sors ; c'est par ton rival que ta chaîne est rompue. »
Un rival ! . . . . Il a fui déjà loin de mes yeux.
Il manquoit le soupçon à mes maux odieux.
J'emporte dans mon sein cette noire furie
Le premier des tourmens , l'affreuse jalousie.

LE PERE ABBÉ.

Par quels assauts divers l'homme est-il combattu !

COMMINGÉ.

J'apprends qu'à la lumière un barbare est rendu ,
Qu'à des pleurs éternels sa femme est condamnée ,
Aux marches du tombeau c'est moi qui l'ai traînée.....
Privé d'un bien si cher , égaré , furieux ,
Ne connoissant plus rien qui pût flatter mes vœux ,
Que la triste douceur , dans le silence et l'ombre ,
De porter , de nourrir la douleur la plus sombre :
Je renonce à l'espoir des richesses , des rangs ;
Je quitte mes amis , je quitte mes parens ;
J'abandonne.... une mère.... Inconnu , loin du monde ,
Je cours ensevelir ma tristesse profonde.
Il n'étoit point pour moi d'antre assez ténébreux ,
Assez conforme au sort d'un mortel malheureux ,
Où je pusse , à mon gré , farouche solitaire ,
M'occuper , me remplir d'une image trop chère.
Je me rappelle enfin. . . . par le ciel inspiré ,
Qu'il est dans l'univers un séjour révéré ,
Qu'habitent la terreur , la sombre pénitence ;
Où dans l'austérité , le jeûne et le silence ,

Sans cesse environné des horreurs du tombeau,
Chaque jour de la mort ramène le tableau ;
C'étoit-là mon asyle.... Aussitôt je m'écrie :
(Mes pleurs ont expié ce sentiment impie :)
Oui, voilà le sépulchre où doivent s'engloutir
Mes larmes, mes ennuis, un fatal souvenir ;
Ma chère Adélaïde y recevra sans cesse,
Mon hommage secret, le vœu de ma tendresse :
Elle y sera le Dieu dans mon cœur adoré.....
J'étois à cet excès par le crime égaré.

Je viens donc en ces lieux. Cette ardeur..immortelle
Se cache à vos regards sous l'effet d'un saint zèle.
Je m'enchaine à vos loix. J'appelle à mon secours
Cette fausse raison, phantôme de nos jours,
Cette philosophie impuissante et stérile,
Qui n'apporte à nos maux qu'un remède inutile ;
J'éprouve sa foiblesse ; et ses sophismes vains,
Bien loin de les calmer, irritent mes chagrins.....
Vers la Religion mes tristes yeux se lèvent,
Et ses rayons sereins dans mon ame se lèvent ;
Mon esprit éclairé l'embrasse avec transport :
Elle fait dans mon cœur descendre le remord,
L'amour d'un Dieu clément, la crainte salutaire.
Elle m'a pénétré du repentir sincère....
Mais, mon Père, ce cœur n'est point encor soumis ;
J'y sens se relever de puissans ennemis ;
J'y sens ressusciter une flamme coupable ;
Cet objet séducteur, ce tyran indomptable,
Me combat, me poursuit, s'attache à tous mes pas,
Jusques sur cette fosse, où j'attends le trépas.
Ses traits, ses traits toujours armés de nouveaux charmes

Emportent mes soupirs, se gravent dans mes larmes...
Je penche vers la terre.... ô mon consolateur !
Daignez donc me prêter votre bras protecteur,
Daignez me secourir....

LE PÈRE ABBÉ.

Ce n'est point moi, mon Frère,
C'est Dieu qui domptera ce jaloux adversaire.
Il ne souffrira pas que, par lui défendu,
Sous le joug de la chair vous soyez abattu ;
Dans vos sens désolés il versera le calme.
C'est après des combats que l'on cueille la palme.
Elle attend vos efforts. Priez, pressez, pleurez ;
Obstinez-vous à vaincre, et vous triompherez.
L'aveu de vos erreurs et de votre foiblesse,
Vous rend encore plus cher, mon Frère, à ma tendresse ;
Vous n'êtes pas le seul qui gémissiez ici.
Dans l'ombre, dans la mort toujours enseveli,
Le Frère Luthime, hélas ! offre le même trouble ;
Cette nuit de tristesse, et s'accroît, et redouble.
Aux pieds des saints Autels on l'entend soupirer ;
Le tems de son épreuve (1) étoit près d'expirer,
Nos mains lui préparoient notre chaîne sacrée (2) ;
Il meurt, et de ses maux la cause est ignorée....
Souvent il suit vos pas....

COMMINGE.

En ce lieu plein d'effroi,

---

(1) Le Noviciat.

(2) La Profession où l'on fait des vœux qui engagent.

Je le vois s'attendrir.... il gémit près de moi....
D'un grand chagrin son ame est sans doute frappée....
Ma fosse est quelquefois de ses larmes trempée....
Un mouvement secret me presse de savoir
D'où naissent ses ennuis, ce sombre désespoir....
Que d'un vif intérêt je ressens la puissance!
Mais.... soumis à la loi je m'enchaîne au silence (1).

LE PÈRE ABBÉ.

Il faut le respecter... cependant en ces lieux,
Un Étranger.... Peut-être amené par les cieux,
Dieu nous cache son bras.... avec ardeur demande
Qu'un de nous en secret, et le voie et l'entende.
Vous pouvez lui parler (2). Je vais à nos Autels
Offrir pour vous mes vœux et mes pleurs paternels.

(*Comminge se prosterne*).

SCÈNE III.

COMMINGE *seul.*

UN Étranger.... le voir.... quelle vue importune!
Hélas! si comme moi courbé sous l'infortune,
Ce Mortel..... En est-il, dans ce triste univers,
Qui ne se plaigne point, et qui n'ait ses revers?

(1) Qu'on n'oublie pas que le silence est le premier des Statuts de la Trappe.

(2) Il n'y a que le Père Abbé qui puisse donner cette permission.

Si cet humain, du sort victime gémissante,
A besoin qu'une main tendre et compatissante
Répande dans son sein ces touchantes douceurs,
Dont la pitié soulage et charme les malheurs....

SCÈNE IV,

COMMINGE, LE CHEVALIER D'ORVIGNI.

(Pendant que Comminge récite ces derniers vers, il sort de l'aile droite du Cloître, un étranger conduit par un Religieux qui, selon l'usage de la Trappe, lui fait des signes pour lui montrer Comminge; ce Religieux le laisse au haut de l'escalier, après s'être prosterné devant lui).

COMMINGE *ne voit pas d'Orvigni qui descend, qui porte ses regards par-tout, s'arrête de tems en tems sur les degrés et paroît saisi d'une espèce de terreur.*

De semblables secours dépendent-ils d'Arsène?
Et.... pourrai-je adoucir ses ennuis et sa peine?
Est-ce à moi d'appuyer, de consoler autrui,
Quand, sous l'accablement je succombe aujourd'hui?

D'ORVIGNI, *toujours sur les degrés, et s'arrêtant par intervale en considérant ce souterrain.*

Pour les profânes yeux, ciel ! quel tableau terrible !
L'homme ici se détruit..... et tente l'impossible....

(*Il lit tout haut ses derniers mots d'une des inscriptions*).

Quels objets !.... QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ....
Effrayante leçon !... dans ce lieu redouté,
Impérieux effet d'un miracle suprême,
La Nature s'élève au-dessus d'elle-même.

(*Il descend à ce dernier vers, s'avance sur le Théâtre, Comminge l'appercevant, court pour se prosterner devant lui, d'Orvigni l'en empêche avec vivacité, et lui-même s'incline*).

Que faites-vous, mon Père ? Arrêtez : c'est à nous
De nous humilier, de tomber devant vous....
Quel nouvel héroïsme ! ô sublimes spectacles !
Non.... l'humaine vertu ne fait point ces miracles. . . ,

(*Il avance sur le Théâtre*).

Depuis près de deux ans, dans un château voisin
Renfermant mes regrets, un malheureux destin ;
Là, j'espérois du tems et de la solitude,
Qu'ils pourroient adoucir ma triste inquiétude,
D'un trop fatal penchant qu'ils me rendroient vainqueur,
Que ma foible raison asserviroit mon cœur;
Je me flattois en vain. J'apportai de la ville
Le trait qui me poursuit, jusque dans cet asyle,
La retraite ne sert qu'à le plus enfoncer,
Et toujours plus cruel il revient me percer.
Je viens donc parmi vous, parmi des ames pures,
Chercher quelque remède à mes vives blessures,

Et contre les progrès d'un dangereux poison,
Implorer le secours de la Religion.

COMMINGE, *à ces derniers vers ayant observé d'Orvigni avec une attention qui croît toujours, dit à part :*

C'est lui.... c'est d'Orvigni.... De cet époux perfide
(*S'adressant à lui avec transport*
Le frère vertueux. . . . Que fait Adélaïde ? . . . . .
Vit-elle ?... Songe-t-elle ?... Où m'égarai-je ?... Cieux..!

D'ORVIGNI, *à son tour examinant Comminge dit vivement.*

Vous connoissez.... Ses traits... Le Comte !...

COMMINGE.

Dans ces lieux
On dépouille l'orgueil de la foiblesse humaine ;
Ces noms... vous ne voyez que l'humble Frère Arsène,
Le dernier des Mortels.... et le plus malheureux.

D'ORVIGNI, *toujours le regardant.*

Je ne me trompe point... j'en dois croire mes yeux,...
J'ai peine à revenir de ma surprise extrême....
Ici... sous cet habit... lui... Comminge !...

COMMINGE.

Lui-même ;
Lui, qui pour triompher d'un invincible amour,
Venant vivre et mourir dans cet obscur séjour,
Eût voulu se cacher à la Nature entière ;
Lui, qui dans les remords, les larmes, la prière,
Brûle.... plus que jamais de ce coupable feu ;

Lui, qui, dans cet instant, parjure envers son Dieu....
Hâtez-vous, s'il se peut, d'ajouter à mes crimes;
Réveillez, attisez des feux illégitimes;...
D'Adélaïde enfin osez m'entretenir....
Ah! plutôt.... de mon cœur cherchez à la bannir....
Non.. ne m'en parlez point.... je ne veux rien entendre..
Dites-moi.... seulement.... vous ne pourriez m'apprendre
Si ses jours moins troublés coulent dans le bonheur?...
Sans doute.... elle jouit de son pouvoir vainqueur....
Tant d'attraits réunis.... qu'elle a l'art de séduire....

D'ORVIGNI, *vivement.*

Eh! qui de sa beauté n'éprouverait l'empire?...,
Mais daignez m'informer par quel événement.....

COMMINGE, *rapidement.*

(*A part*).

Un autre a su lui plaire?... O douleur! ô tourment!

D'ORVIGNI.

Un autre.... en est épris.

COMMINGE, *à part.*

Je me soutiens à peine,
Poursuis, ô! Dieu vengeur, j'ai mérité ta haine:
Frappe....! Qu'un coup de foudre achève mon destin.

D'ORVIGNI.

Oui, Comminge, un rival.....

COMMINGE, *avec fureur,*

Et c'est là cette main
Dont le secours barbare empoisonnant ma vie,
M'a laissé les tourmens dont elle est poursuivie:

Oui, ce rival cruel..... ne m'a tiré des fers,
Que pour fixer en moi tous les feux des enfers.

D'ORVIGNI.

Commînge.... ce rival... vous allez le connoître ;
Vous lui rendrez justice, et le plaindrez peut-être,
Ecoutez-moi. Mon frère au comble de ses vœux,
Peu fait pour posséder un bien si précieux
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde;
Je la vois; sa beauté sans orgueil et timide,
Sa tristesse touchante, et sa douce langueur,
Tout présente à mes yeux un objet enchanteur.
Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée
A recevoir ses traits, étoit trop préparée.
Je n'osois m'avouer mes sentimens nouveaux;
Je goutois ce plaisir à parler de mes maux;
Adélaïde l'apprend, et plaint ma destinée.
J'avois vu s'allumer les flambeaux d'hymenée.
Les barbares auteurs de l'objet de mes feux
L'avoient, sourds à ses cris, enchaîné d'autres nœuds.
» A d'autres nœuds soumise ! elle est donc bien à plaindre
» S'écrie Adélaïde ! oh ! qu'il est dur de feindre,
» De cacher ses combats, son infidélité !
» Quel horrible tourment que la nécessité,
» Dans les bras d'un époux, qu'on offense peut-être,
» D'aller porter un cœur dont un autre est le maître!..
A ces mots, quelques pleurs qu'elle cachoit en vain,
Pour l'embellir encor s'écoulent dans son sein.
Enfin..... je m'apperçois qu'une flamme adultère
Me brûle,.. que j'aimois la femme de mon frère.
Vainement le devoir par la voix des remords
Tachoit de subjuguer d'incestueux transports.

Au château

Au Château d'Ermansay la fureur vous amène.
Mon frère, qu'animoit une jalouse haine,
Veut vous donner la mort, tombe blessé par vous;
On vous met dans les fers. Victime d'un époux,
Adélaïde, alors, les yeux noyés de larmes,
Et dans tout l'appareil du pouvoir de ses charmes,
Vole à moi..... « C'est à vous que j'ose avoir recours.
» Du malheureux Comminge allez sauver les jours.
» Je vous estime assez, pour vous montrer mon ame,
» Sachez qu'en ce moment... c'est l'amour qui l'enflâme.
» Je ne vous cache point mon crime, mes malheurs,
Poursuit-elle, au milieu des sanglots et des pleurs,
» Mais ma funeste erreur ne m'a point aveuglée,
» Et c'est à la vertu que je l'ai révélée...
» Qu'il soit libre, oublie.... et me laisse gémir.
» Mon devoir vous répond.... que je saurai mourir.
Aussitôt j'interromps.... « Vous serez obéie,
» Madame... d'un Rival je cours sauver la vie.
Faisant taire des sens la lâche trahison,
Del'homme en moi vainqueur, j'ouvre votre prison,
Vous en sortez, conduit par d'Orvigni lui même.
Ah! quel plaisir je goûte à cet effort suprême;
Que la vertu nous touche, et qu'elle a de douceurs!
Je reviens. « J'ai fermé la source de vos pleurs,
» Madame... il est sauvé. Pour toute récompense,
» C'est moi, qui vous demande un éternel silence.
» J'ai pu vous offenser, mais un pur sentiment
» Réparera l'audace et l'erreur d'un moment....
» Souffrez que l'amitié nous unisse, et nous lie....

Je retombois toujours. Ma raison affoiblie
N'excitoit qu'à regret de pénibles combats

Qui lassoient mon courage, et ne me domptoient pas.
J'ai donc crû devoir fuir; mais inutile fuite!
J'emportois mes tyrans dans mon ame séduite.....
Il faut en triompher, et c'est de mon rival
Que j'attends le succès d'un combat inégal....
Que la Religion, de mes sens souveraine,
Me console par lui, m'éclaire et me soutienne.

COMMINGE.

Généreux d'Orvigni.... Que m'avez-vous appris?
Ah! de tant de vertu vous me voyez surpris.
C'est moi, dont vous devez appuyer la foiblesse.
C'est à moi d'immoler.... ma coupable tendresse.
Oui, la Religion nous prête des secours;
Mais, à la voix du Ciel je résiste toujours.
Mon bras paroît s'armer contre le bras suprême,
Je le sais; je l'offense! et trahis un Dieu même,
Lorsque dans ce moment, d'Adélaïde enfin....
Je n'en parlerai plus.... tout me perce le sein....
Tout blesse un cœur sensible, et fait saigner sa plaie..

SCÈNE V.

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE FRÈRE EUTHIME.

(Ce dernier descend de l'escalier au côté gauche ; il semble marcher avec peine ; il apperçoit Comminge, lève ses deux mains vers le Ciel, les laisse retomber en les joignant, en met ensuite une contre son cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue à descendre et fait quelques pas sur la scène. On remarquera qu'on ne peut voir le visage de ce Religieux, il a la tête ensevelie dans son habillement).

COMMINGE, *ne l'appercevant pas.*

IL est dans cet asyle un mortel qui s'essaye (1)
A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux ;
Peut-être..... comme nous, c'est quelque malheureux,
Qui, d'un fatal penchant, victime infortunée,
Vient cacher en ces murs sa triste destinée.
Je ne sais.... ses soupirs, ses longs gémissemens
Excitent ma pitié..... redoublent mes tourmens...
Il semble me chercher.... et fuit pourtant ma vue,

(1) Le Noviciat.

Mon ame, en sa faveur, n'est pas moins prévenue.
Je voudrois m'éclairer sur ce sombre chagrin;
Mais un desir pressant me sollicite envain,
Un silence éternel doit nous fermer la bouche,
(*Il l'apperçoit.*)
Et jamais..... Le voici. Que son aspect me touche!
Devois-je être, ô mon Dieu! frappé de nouveaux coups?

(*Euthime traîne ses pas vers la fosse préparée à Comminge.*)

D'ORVIGNI, *jettant les yeux vers lui.*

Où va-t-il?

COMMINGE.

Vers ma fosse.

D'ORVIGNI.

O Ciel! que dites-vous?
C'est....

COMMINGE, *en montrant sa fosse.*

Oui; voilà le terme où les malheurs finissent,
Où des songes trop vains, hélas! s'évanouissent;
C'est-là, qu'en peu de jours, peut-être en cet instant..
La vie est pour Comminge un fardeau si pésant,...
Je vais ensevelir vingt-six ans de misères....

(*Euthime considère la fosse de Comminge avec une attention qui semble partir du cœur, il lève les mains au Ciel, les étend vers cette fosse, et les rejoignant ensuite, tourne ses regards vers Comminge*).

Ainsi la Loi l'ordonne à tous nos Solitaires:

D'une main courageuse ils doivent se former

(*Avec attendrissement.*)

Cet asyle.... Où le cœur ne pourra plus aimer;
Je prépare le mien.... Voici celui d'Euthime,

(*Il montre la fosse d'Euthime, qui est au côté droit, au-devant du Théâtre.*)

De cet Infortuné.... Quel sentiment l'anime?

(*Comminge l'observe toujours, il le voit prenant la pioche sur les bords de la fosse*).

Pense-t-il m'épargner ces horribles travaux?

D'ORVIGNI, *le regardant aussi.*

Il ressent votre peine..... il partage vos maux!

COMMINGE.

Cet instrument de mort.... A ses efforts échappe!....

(*Euthime a voulu plusieurs fois se servir de cet instrument, autant de fois il lui est échappé des mains.*)

EUTHIME *l'a laissé tomber en poussant un profond gémissement.*

Ah!

COMMINGE.

Quel gémissement!

D'ORVIGNI, *avec transport.*

Que cet accent me frappe!
Ne pourriez-vous savoir ?....

COMMINGE.

(*Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.*)

Il vient !

(*Comminge va au-devant de lui, mais Euthime après s'être tourné du côté de Comminge, jette un long soupir, et se retire. Comminge lui dit, avec douleur*):

Vous me quittez....

Ah ! je trahis mes vœux.... le silence....

(*A d'Orvigni voulant, avec vivacité, suivre Euthime.*)

Restez ?

(*Euthime monte lentement par le même escalier, lorsqu'il est près de l'aile en face de cet escalier, il se retourne encore pour regarder Comminge, lève les mains au Ciel, et sort.*

SCENE VI.

COMMINGE, D'ORVIGNI.

COMMINGE, *arrêtant toujours d'Orvigni qui veut suivre Euthime.*

NON, ne le suivez point.... nos Loix nous le défendent.
(*Il revient au fond du Théâtre*).
Et.... que mes pleurs devant vous se répandent.
Toujours plus attendri pour cet Infortuné,
A pénétrer son sort, toujours plus entraîné,
Un mouvement confus m'inquiète..... m'agite.....
Le malheur qui me suit, et s'accroît, et s'irrite.
D'Orvigni.... laissez-moi..... puis-je vous secourir?.....
Je ne puis.... que donner l'exemple de mourir.

D'ORVIGNI.

Connoissez d'Orvigni ; c'est peu qu'il se combatte,
Qu'il s'obstine à soumettre un penchant.... qui le flatte ?
A de plus grands efforts je saurai m'asservir ;
Malgré vous.... malgré moi, je saurai vous servir.
Je dompte ma foiblesse, et l'honneur seul me guide.
Par un fidèle écrit je veux qu'Adélaïde
Sache.....

COMMINGE, *avec vivacité.*

Que je me meurs.....

D'ORVIGNI, *aussi vivement.*

Que vous l'aimez:.....

COMMINGE.

O Dieu !
Qu'avez-vous dit ? qui ? moi ? je nourrirois ce feu !
Et vous l'exciteriez, quand vous devez l'éteindre !
Est-ce vous d'Orvigni, que ma vertu doit craindre ?..
Et j'ose encor l'entendre... et ne le quitte pas !....
Ote-moi de ses yeux, Dieu, viens guider mes pas...
(*Il fait quelques pas pour se retirer de la Scène.*)

D'ORVIGNI.

Eh ! le trahiriez-vous, lorqu'auprès d'une mère ?...

COMMINGE, *revenant, et avec transport.*

Elle vous est connue ?.. Elle voit la lumière...

D'ORVIGNI.

Elle n'a point encor dans la tombe suivi votre père...

COMMINGE.

Ta main, ô Ciel ! me l'a ravi....

D'ORVIGNI.

Dépouillé de sa haine et d'un courroux sévère.
Le repentir tardif a fermé sa carrière.
Ce père, alors sensible, ignorant votre sort,
En regrettant un fils, s'accusoit de sa mort....
De votre mère enfin qui gémit dans les larmes
La seul Adélaïde adoucit les alarmes....

COMMINGE.

Ma mère, Adélaïde....

D'ORVIGNI.

Unissent leurs douleurs.
Qui peut vous retenir?...Allez sécher leurs pleurs.
C'est à moi de chérir ce séjour de tristesse;
Sans doute Adélaïde écoutant la tendresse....

COMMINGE.

Quoi! toujours réveiller un feu si criminel?

D'ORVIGNI.

Un amour vertueux n'offense pas le Ciel.

COMMINGE.

Vertueux... D'Orvigni... Que sera donc le crime,
Si ce coupable amour vous paroît légitime?...
Voulez-vous m'égarer.... appésantir mes fers....?

D'ORVIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers

Cet objet d'une flamme à tous les deux si chère,
A vu rompre ses nœuds.... Que la mort de mon frère..

COMMINGE, *avec un profond désespoir*

Adélaïde est libre, et je suis enchaîné!...
Grand Dieu! suis-je à tes yeux assez infortuné?
(*A d'Orvigni.*)
Retirez-vous cruel, fuyez de ma présence.
Que ne me laissiez-vous mon heureuse ignorance?
Vous venez redoubler mon supplice infernal;
De semblables bienfaits sont dignes d'un rival.

D'ORVIGNI.

Quoi! ces liens sacrés....

COMMINGE.

Une éternelle chaîne
M'impose le tourment d'une éternelle peine...
Barbare.... Quelle mort va déchirer mon sein!
Depuis quatre ans entiers combattant mon destin,
J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
Où devoit m'accabler un joug insupportable,
Où l'amour... où l'espoir... où l'espoir pour jamais
Devoit fuir de ce cœur consumé de regrets!
Enfin, depuis un an la colère céleste
M'a fait serrer ces nœuds.... Ces nœuds que je déteste...
Et lorsque j'expirois sous ce cruel fardeau,
Quelle image m'arrête aux portes du tombeau...
Et pour rendre ma fin plus effrayante encor?
Elle est libre, elle m'aime... ô Ciel!... et je l'adore...
Oui, tous mes sens sont pleins de ce fatal amour.
Je le dis à la nuit, je le redis au jour;

Oui, ce feu me dévore, il embrâse mon ame...
Le Ciel ne sauroit plus maîtriser cette flamme...
Ah! que votre pitié pardonne au désespoir;
Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir....
Vous parler.... Dans ce lieu... Que d'Orvigni décide;
Si je dois... Je n'entends.... ne vois qu'Adélaïde....

D'ORVIGNI, *en se retirant.*

Que je le plains, hélas!

SCÈNE VII.

COMMINGE, *seul.*

L'ENFER est dans mon cœur...
Je ne me connois plus... Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher ennemi que j'aime... et j'idolâtre....
Ce nest pas trop de toi, Grand Dieu, pour le combattre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMMINGE, *seul, descendant dans une situation qui annonce sa douleur, s'avance sur la scène, reste quelque tems dans un profond accablement, et dit :*

QUEL nuage de mort s'étend autour de moi !...
Sais-je ce que je veux ?... Sais-je ce que je doi ?
Dans ce lieu, d'Orvigni revient et va m'entendre :
Eh ! quel est mon espoir.... Et que dois-je prétendre ?
Rejetter mes liens ; rompre des fers sacrés...
Trahir tous les sermens que ma bouche a jurés...
Et ce vœu de mon cœur, le vœu de la Nature,
Ce serment solemnel d'une tendresse pure,
N'ont-ils pas précédé ces sermens odieux ?..
L'homme est-il un esclave enchaîné par les Cieux ?
Pour sa foiblesse est-il quelque joug volontaire ?
Des humains malheureux le bienfaiteur, le père,
Ce Dieu qui nous créa, qu'on ne peut trop chérir,
Comme un sombre tyran verroit avec plaisir
L'aiguillon des douleurs déchirer son image,
Une éternelle mort détruire son ouvrage ?

Mes larmes nourriroient sa jalouse fureur,
Et mes tourmens feroient sa gloire et sa grandeur!
Ce seroit le servir, lui rendre un digne hommage,
Que d'épuiser mes jours dans un long esclavage?...
Non. Je reprens mes droits. L'aveugle humanité,
Ne doit former des vœux que pour la liberté;
Que pour saisir, hélas! la lueur peu constante
D'un bonheur fugitif, qui trompe notre attente.
Tous ces affreux sermens sont enfin oubliés.
J'adore Adélaïde, et je vole à ses pieds;
Qu'un moment je la vois; et tous mes maux s'effacent;...
Tous ses charmes déjà dans mon cœur se retracent.
Si le Ciel s'offensoit du retour de mes feux,
Il sauroit les éteindre, et triompheroit d'eux....

Poursuis, lâche Comminge; outrage un Dieu suprême;
A l'audace, au parjure ajoute le blasphême.
Apostat sacrilège, où vient de t'emporter
Un amour insensé... Que tu ne peux dompter?..
Tu parles de briser la chaîne qui te lie!
Juge de ta bassesse, et vois ta perfidie.
Si ce phanthôme vain, qui fascine les yeux,
Qui n'a de la vertu que l'éclat spécieux,
Si l'honneur t'arrachoit ta promesse frivole;
Réponds. Oserois-tu manquer à ta parole?
Et la Religion, tous les Peuples des Cieux....
Dieu même par ta bouche a prononcé tes vœux...
Et tu les trahirois?... Ce Dieu prêt à t'absoudre,
S'il ne peut te toucher, ne crains-tu pas sa foudre?
Sur ta tête coupable entends-tu ces éclats?
Vois sortir ... Vois monter des gouffres du trépas,
Ces spectres ténébreux... Toutes ces pâles ombres

Me lancent .. Quels regards et menaçans et sombres !...
(*Le Tombeau de Rancé.*)
Du fond de ce Sépulchre, une lugubre voix...
Il s'ouvre.... Quel objet... C'est Rancé que je vois...
Lui qui vient me couvrir du feu de sa colère!...
Il s'élève... Arrêtez.... Arrêtez, ô! mon Père....
Il parle!..» Malheureux, où vas-tu t'égarer!
» Des bras... du sein d'un Dieu tu veux te retirer...
» Tu veux rompre ces nœuds, dont lui-même t'attache?..
» A tes yeux aveuglés ton jugement se cache?...
» A ton oreille en vain ton Arrêt retentit?..
» Le Ciel t'a rejetté... Tremble... L'Enfer rugit,
» Il demande sa proye... Et déjà la dévore....

SCÈNE II.

COMMINGE, D'ORVIGNI.

(*On voit d'Orvigni descendre de l'escalier au côté droit avec une Lettre à la main; il lève quelquefois les yeux au Ciel, ils retombent sur cet écrit, et il annonce la plus profonde douleur; il vient sur la Scène.*)

COMMINGE, *ne l'appercevant pas, continue.*

Que faut-il?.... Repousser l'image que j'adore...
Arracher de mon cœur un penchant immortel...
Oublier un objet.... qui vient avec le Ciel

Partager mon hommage, et disputer mon ame...
Que dis-je?... Adélaïde... Elle seule m'enflamme...
Tu tonnes, Dieu jaloux... Eh bien... J'obéirai...
A tes loix asservi, j'oublierai... Je mourrai.

(*Il apperçoit d'Orvigni, fait quelques pas au-devant de lui.*)

D'Orvigni... Mais d'où viens ce trouble... ces alarmes....
(*D'Orvigni a toujours les yeux attachés sur la Lettre, et avance sur le Théâtre.*)
Ses yeux sur un écrit qu'il trempe de ses larmes!...
(*Avec transport.*)
Ah! parlez, d'Orvigni... Tous mes sens déchirés...
Parlez... Adélaïde... à ce nom vous pleurez!...

D'ORVIGNI, *le regardant avec attendrissement.*

Comminge.... Ah! malheureux!...

COMMINGE, *avec transport.*

Dans mon ame éperdue
Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue....
Mes chagrins.... mes douleurs peuvent-ils plus s'aigrir?

D'ORVIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux, Comminge.... qu'à mourir.

COMMINGE.

Tout ce que j'aime, ô Dieu!... Donnez-moi cette lettre...

D'ORVIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre...
Je t'épargne des maux...

COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer.

D'ORVIGNI.

C'est à moi de souffrir.

COMMINGE.

C'est à moi d'expirer.

D'ORVIGNI, *faisant quelques pas pour se retirer.*

Adieu, Comminge.... Adieu.

COMMINGE, *furieux de douleur et s'opposant à la sortie de d'Orvigni.*

Non, Cruel; non, barbare.

Je lirai cet écrit.

D'ORVIGNI.

Le désespoir l'égare.

(*Avec une douleur animée.*)

Que me demandes-tu?

COMMINGE, *avec impétuosité.*

La fin de mes malheurs,

Le trépas, cette lettre.

D'ORVIGNI, *la lui donne avec la même vivacité.*

Eh bien! prends, lis, et meurs.

COMMINGE, *lit.*

» Grace à notre recherche, à la fin moins stérile,
» Nous avons découvert votre nouvel asyle.
» Hélas! puissiez-vous y gouter,
» Vainqueur des passions, un destin plus tranquille!..
» Quel coups nous allons vous porter!
» Depuis un an, sachez que, du sort poursuivie....

» Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit...
» De son Amant, l'ame toujours remplie....
» Victime du chagrin qui la persécutoit....
» Adélaïde.... a terminé..... sa vie....
J'expire. (*Il tombe évanoui sur une des sépultures des Religieux ; on se rappellera qu'elles sont un peu élevées de terre.*)

D'ORVIGNI, *voulant le relever et le soutenir.*

O ! mon ami, que toute la vertu,
Que la Religion....

SCÈNE III.

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE PÈRE ABBÉ.

(*On le voit descendre de l'escalier au côté droit, il arrive sur la Scène*).

D'ORVIGNI, *continue sans le voir.*

AH ! moi-même abattu
Sous ce coup accablant.... mes forces m'abandonnent...
Comminge.... de la mort les ombres l'environnent....
Quel secours bienfaisant viendra le soulager ?....
Dans ce séjour.....

LE PÈRE ABBÉ, *à part.*
Sachons pourquoi cet Etranger....

D'ORVIGNI.

D'ORVIGNI, *toujours soutenant Comminge, et appercevant le Père Abbé.*

Ah! mon Père, accourez.. daignez.. Comminge expire..
Cette lettre.. . l'amour.... que puis-je, hélas! vous dire?
(*Elle est à terre, auprès de Comminge*).

COMMINGE *se relevant en quelque sorte du sein de la mort, voyant le Père Abbé, s'écrie:*

Elle est morte, mon Père! (*et il retombe*).

LE PÈRE ABBÉ *allant l'embrasser, et le soutenir.*

Ecoutez votre ami,
Déjà votre douleur dans mon sein a gémi;
La piété console, et n'est que la nature
Ardente à secourir.... plus sensible,... plus pure...,
De vos pleurs attendri, je viens les essuyer....
Sous le poids du malheur je viens vous appuyer....

D'ORVIGNI *au devant du Théâtre.*

Quoi! la Religion est si compatissante,
Elle, que tout m'offroit terrible et menaçante!
On la redoute ailleurs, prompte à nous alarmer....
Ah! mortels, c'est ici que nous devons l'aimer.

LE PÈRE ABBÉ *toujours auprès de Comminge et à d'Orvigni*

Voilà des passions les effets déplorables.....
(*A Comminge qu'il tient embrassé*).
Ne vous refusez pas à mes soins secourables.....
A ma voix revenez de cet accablement.

COMMINGE *se relevant un peu.*

Je l'ai perdu..... Enfer, as-tu d'autre tourment?

LE PÈRE ABBÉ *à d'Orvigni.*

Vous voudrez bien laisser un moment.....
(*D'Orvigni fait quelques pas pour se retirer*).

COMMINGE *se relevant avec fureur.*

Qu'il demeure,
Mon Père.... qu'à ses yeux je gémisse.... je meure....
Tous mes crimes encor ne lui sont pas connus.
Il m'avoit supposé quelque ombre de vertus;
Il pourroit m'estimer : de son erreur extrême
Qu'il soit désabusé... que d'Orvigni... vous même...
Que l'Enfer... que le Ciel... que l'Univers entier,
Apprennent des forfaits... qu'on ne peut expier.
Qu'une ame... sans remords, devant vous se déploye.
Oui, dans ce même instant, où le Ciel me foudroye,
Je formois le projet... tout mes liens rompus...
J'allois porter mon cœur aux pieds... elle n'est plus!
Et ce Dieu m'en punit... (*il retombe*)

LE PÈRE ABBÉ.

Ses esprits éperdus...
(*à d'Orvigni*)
Souffrez... (*d'Orvigni se retire*).

COMMINGE *revenu à lui, et voyant sortir son ami.*

Vous me quittez!

D'ORVIGNI *se retournant.*

Je reviendrai...

COMMINGE *avec attendrissement au Père Abbé.*

Mon Pere...
Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupière?...

SCÈNE IV.

COMMINGE, LE PÈRE ABBÉ.

LE PÈRE ABBÉ.

C'est à mes seuls regards que vous devez offrir
Les blessures d'un cœur....

COMMINGE, *toujours sur cette sépulture, et avec une espece de fureur.*

Que rien ne peut guérir,
Mon Père. C'en est fait Qu'il me réduise en poudre,
Ce Dieu... qui s'est vengé... J'attends ici sa foudre.
(*Il embrasse la terre avec transport.*)

LE PÈRE ABBÉ.

Ah! malheureux Arsène! Ah! mon fils.... connoissez
Ce Dieu qui vous entend, et que vous offensez.
Sans doute, contre vous, s'armant de son tonnerre,
Il peut de sa justice épouvanter la terre,
Montrer à sa frayeur dans votre châtiment,
Du céleste courroux l'éternel monument;
De ses coups exposer le spectacle terrible...
Mais ce Dieu... C'est un Père indulgent et sensible...
Et vous en abusez, enfant dénaturé?...

COMMINGE, *dans la même situation.*

Mon Père... Ah! loin de moi ce Dieu s'est retiré,
Il m'ôte Adélaïde! (*Il dit ces mots en pleurant.*)

LE PÈRE. ABBÉ.

Et vous osez, mon frère,
Elever jusqu'à lui votre voix téméraire?
Dans vos impiétés vous accusez le Ciel?
Rendez grace plûtôt à son bras paternel;
Que dis-je? vous pleurez l'objet qu'il vous enlève?
Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive?
Qui l'immole?.. Homme aveugle, ouvre les yeux; c'est toi
C'est toi, qui trahissant ta promesse, ta foi,
Transfuge des Autels, pour marcher vers l'abyme,
Courois te rendre au monde, à la fange du crime.
Ce Dieu qui d'un regard perce l'immensité,
Les profondeurs du tems, et de l'éternité,
Il a lu dans ton cœur, dans ses plis les plus sombres,
En a développé les criminelles ombres;
Il t'a vu prêt enfin à rompre tes sermens....
Il te ravit l'auteur de tes égaremens.
Sa clémence outragée à l'homme t'abandonne....
S'il t'échappe des pleurs, que le Ciel te pardonne,
Qu'ils implorent ta grace, et celle de l'objet...,
Par la voix du devoir je vous parle à regret....
Donnez-moi votre bras...

(*Il relève Comminge qui fait des efforts, et s'appuye sur le bras du Père Abbé.*)

COMMINGE.

Qu'exigez-vous, mon Père?
J'allois sur cette tombe achever ma misère.
Pourquoi me rappeller à ce jour que je fuis?
Nommez-moi criminel....? je sais que je le suis,
Mais cet objet, mon Père,.. Il n'étoit point coupable;

J'ai fait tous ses malheurs.... Le Ciel inexorable
Auroit dû sur moi seul appésantir ses coups,
Et sur Adélaïde il les réunit tous !....

LE PÈRE ABBÉ.

Respectez ses décrets; adorez ses vengeances,
Et souffrez....

COMMINGE.

Il a mis le comble à mes souffrances.
Je ne le cache point. Irois-je vous tromper?
Son bras, du coup mortel est venu me frapper.
Je crains peu le trépas : je le vois d'un œil ferme,
Comme de mes malheurs le remède et le terme.
Mais ce que je redoute, est un Dieu courroucé....
Retirez donc ce trait, dans mon cœur enfoncé;
Je frémis de le dire.... Adélaïde est morte.....
Et sur Dieu, cependant, plus que jamais l'emporte.
Voilà le seul objet qui me suit au tombeau.
A la pâle clarté de ce triste flambeau,
C'est elle que je vois, plus séduisante encore.
Aux Autels prosterné, c'est elle que j'adore;
D'autant plus accablé de ma funeste erreur,
Que même, le remord n'entre plus dans mon cœur....
Tout, de ma passion entretient les amorces.

LE PÈRE ABBÉ.

La grace, mon cher fils, vous prêtera ses forces;
Vous êtes un dépôt à ses soins confié.
D'un si cruel tourment le ciel aura pitié.
Qu'un espoir courageux vous flatte, et vous anime.
Criez à votre Dieu du profond de l'abyme;

D'un honteux esclavage il brisera les fers.
Le créateur des cieux, le souverain des mers,
Qui fait taire d'un mot les bruyantes tempêtes,
Enchaîne avec les vents la foudre sur nos têtes,
Saura rendre le calme à vos sens agités ;
Mais le zèle constant obtient seul ses bontés.
Voulez-vous réveiller dans votre ame impuissante
Ces sublimes élans, cette flamme agissante,
Qui nous porte à l'amour de la Divinité ?
Qu'un tableau de terreur frappe l'humanité.
Devant vos yeux sans cesse appellez la peinture
De cette mort, l'effroi de l'humaine nature.
Plus docile à nos loix, achevez de creuser
Cette fosse, où l'argile ira se déposer.
Mais se soufle immortel, cet esprit d'un Dieu même,
Tremblez qu'il n'ait sur l'homme attiré l'anathême ;
Tremblez ; envisagez l'Arbitre souverain,
Sur cette fosse assis, la balance à la main ;
Le père a disparu, vous voyez votre juge ;
Il prononce. Où sera, mortel, votre refuge ?

(*en lui montrant sa fosse.*)

C'est donc là que penché sous le glaive d'un Dieu,
C'est là que vous devez ensevelir ce feu,
Qu'il faut que votre cœur se soumette, se brise,
Sur vos devoirs cruels que la mort vous instruise . . .
Avec ce maître affreux je vous laisse. Je vais
Près d'Euthine... *(Il fait quelques pas pour se retirer).*

COMMINGE *vivement.*

Mon père, éclairez ses secrets.
Tantôt je l'ai revu..... je résiste avec peine
Au desir de savoir quel objet le ramène,

En ces lieux . . . sur ma trace . . . il semble partager
Mes chagrins , mes travaux... Il veut les soulager !..
Sur ma fosse il levoit une main défaillante ,
Et sa main retomboit toujours plus languissante . . .
Il gémissoit , mon père... il me connoit... Sachez..
Dans quelle sombre nuit ses destins sont cachés !..
Moi-même.... en ce moment quel sentiment me guide ?...
Qui peut m'intéresser après Adélaide ?

LE PÈRE ABBÉ.

Eh quoi , toujours ce nom ?

COMMINGE.

Ah , mon père !

LE PÈRE ABBÉ.

Mes yeux
d'Euthime éclairciront les ennuis ténébreux.
Sans doute il m'apprendra quelle raison puissante
Entraîne sur vos pas sa douleur gémissante ;
Je vous en instruirai. Que son sort est touchant !
Au matin de ses jours , il penche à son couchant !
Je crains que sa langueur , de ses larmes nourrie ,
Du sommeil de la mort ne soit bientôt suivie.

COMMINGE *avec transport.*

Il mourroit !

LE PÈRE ABBÉ.

Le trépas pourra nous l'enlever. . . .
Allez sur cette fosse apprendre à le braver.
Le Chrétien , qu'ai-je dit ? son infidèle image ,
Cet être décoré du vain titre de sage ,
Cet enfant de l'orgueil s'accoutume à mourir.
(*Commingе se prosterne devant le Père Abbé qui sort*).

SCÈNE V.

COMMINGE *seul et revenant audevant du théâtre.*

QUE je suis malheureux! .. Tout me vient attendrir..
Cet Euthime... Ah! Comminge, écarte les alarmes;
Dans tes yeux presque éteints est-il encor des larmes?
Sous le froid de la mort prêt s'anéantir
Ton cœur au sentiment pourroit-il se r'ouvrir?
J'ai tout perdu.. C'est moi, que le tombeau dévore!
C'est moi qui ne suis plus... ô mon Dieu que j'implore,
Tu veux... que je l'oublie... ô comble de douleurs!
Tu prétens lui ravir jusqu'à mes derniers pleurs?
Et ce suprême effort... n'est point en ma puissance...
Pardonne, Dieu vengeur, je sais... que je t'offensse...
Je voudrois... t'obéir.. (*Il va au tombeau de Rancé, embrasse ce tombeau avec transport, et y répand des larmes.*)
Ah! donne moi ton cœur,
Toi, qui des passions domptas l'attrait vainqueur.
Rancé..... tu sus aimer, tu connus la tendresse,
Tu sauras... comme il faut surmonter sa foiblesse...
Sois sensible à mes cris, viens.. viens à mon secours,
Viens combattre un tyran... que je cherís toujours.
Mes larmes vainement inonderoient ta tombe?..
Aimas-tu comme moi?.. Sous mes maux je succombe...
(*Il est penché sur le tombeau, aux pieds de la Croix, et dans un profond accablement.*)

SCÈNE VI.

COMMINGE, EUTHIME.

(Ce dernier descend de l'escalier au côté droit; c'est de ce même côté que Comminge a les deux mains et la tête appuyées sur le tombeau, il est donc assez naturel qu'il ne voye pas Euthime, qui n'apperçoit point aussi Comminge. Euthime se traîne en quelque sorte jusqu'à sa fosse: on se souviendra qu'elle est sur le devant du Théâtre à droite; ce Religieux qui a toujours la tête enfoncée dans son habillement, examine long-tems son dernier asyle, il gémit, il y tend les deux mains qu'il leve ensuite au ciel, il quitte ce lieu de la scène fait quelques pas pour se retirer, apperçoit Comminge, paroit troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin; Comminge qui ne l'a pas vu, se lève, et passe au côté gauche du théâtre près de la fosse; Euthime court prendre sa place. Il a remarqué que Comminge avoit laissé échapper ses pleurs sur le tombeau, il y demeure dans la même situation où l'on vient de voir Comminge).

COMMINGE *se levant, comme on vient de le dire, et allant vers sa fosse.*

ALLONS nous acquiter d'un barbare devoir.
Qu'ai-je dit? le trépas n'est-il point mon espoir?

(*Il prend la pioche.*)

O terre, dans tes flancs ! . . à ton sein qui m'appelle..
Puis-je rendre assez-tôt ma substance mortelle ?

(*Il est aisé de sentir que Comminge veut parler de son corps.*)

Ce cœur, par vingt tyrans, déchiré, dévoré...
Pourroit-il assez-tôt être au néant livré ?...

(*Il enfonce la pioche, creuse la terre, trouve de la résistance. Pendant ce tems Euthime donne des baisers au tombeau, on diroit qu'il veut recueillir dans son cœur les larmes de Comminge.*)

Tu m'opposes, ô terre, un rocher inflexible...

(*Il arrache des pierres qu'il jette sur le bord de la fosse*).

Ah ! t'ouvrir sous mes coups, c'est te montrer sensible..

(*Il prend la pele, et jette la terre de côté et d'autre, il met les pieds dans sa fosse.*)

O mon Dieu, c'est ici que tu me soumettras...
De l'Amour c'est ici que tu triompheras. ...

(*Euthime se relève, tourne les yeux vers le Ciel, met sa main sur son cœur, et retombe dans la même situation*)

Mais jusqu'a ce moment permets... je vis encore...
Je sens... qu'Adélaïde est tout ce que j'adore.

(*Il tombe dans un attitude de douleur sur le coin de la fosse qui regarde le tombeau, par là il peut être vu du spectateur; Euthime qui continue à n'être pas apperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, fait des signes de douleur, retourne et demeure une main appuyée sur le tombeau.*)

Pardonne moi, grand Dieu, c'est mon dernier soupir.

Pour la dernière fois laisse-moi me remplir
De cet objet.... qu'il faut que je te sacrifie.
Pardonne, si malgré le serment qui me lie,
J'ai gardé, dans un sein, qui nourrit son ardeur,

(*Il tire de son sein, le portrait d'Adélaide. Euthime est parvenu jusqu'auprès de Comminge, et met une de ses mains à ses yeux, comme s'il pleuroit, il écoute Comminge avec intérêt.*)

Cette image, si chère... attachée à mon cœur...
Eut-on pu l'en ôter, sans m'arracher la vie?

(*Il examine le portrait.*)

Voilà... voilà ces traits... que l'on veut que j'oublie?.
Effacez sous mes pleurs... si présens à mes yeux...

(*Il le couvre de baisers et de larmes.*)

Ma chère Adélaïde... emporte tous mes vœux...

(*Euthime les deux mains étendues vers Comminge qui toujours ne le voit pas, et comme prêt à s'écrier.*)

Le dernier sentiment de l'esprit qui m'anime...

EUTHIME *avec un cri...*

Ah! Comte de Comminge! (*Il se retire avec une espèce de précipitation.*)

COMMINGE *remettant avec vivacité le portrait dans son sein, et étonné*

A ces accens!... (*Il se retourne.*)
Euthime!...
Demeurez... (*Euthime se retire vers l'escalier de l'aile droite*).
(*à part.*)
Cette voix... cruel.. vous me fuyez...

(*à lui.*)

Je n'écoute plus rien... que j'expire à vos pieds...

(*Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.*)

Quoi.. vous me repoussez! (*Il demeure interdit.*)
Son empire m'étonne!..

(*Euthime a monté déjà quelques marches, et il tombe les deux mains appuyées sur ses genoux, dans l'attitude d'une personne qui pleure.*

Il pleure!.. (*Comminge avec impétuosité allant à Euthime, et déjà sur une des marches.*)
Je saurai..

EUTHIME *se relevant, et lui faisant signe toujours de la main pour qu'il n'avance pas.*

Restez... Le Ciel l'ordonne...

(*Euthime achève de monter avec peine, tournant souvent la tête.*)

COMMINGE *étant étonné et interdit sur le degré.*

Dieu lui même commande; il enchaine mes pas.
Quel silence cruel que je ne comprends pas?

(*Il se retourne vers Euthime qui est au haut de l'escalier, ce dernier joint les mains, semble s'adresser au ciel, regarde encore Comminge, et pousse un profond gémissement.*)

Euthime... cher Euthime.. il gémit.. et me quitte!

SCÈNE VII.

COMMINGE *seul, revenant sur la scène.*

JE ne puis soutenir le trouble qui m'agite..
Ces sons.. ces sons touchans... dans mon ame ont porté.
J'ai cru..... l'illusion..... frappé de tout côté....
Ma douleur.. mon tourment... mon désespoir redouble..
Tout ce qui m'environne augmente encore ce trouble...

(*Il vient vers le tombeau.*)

O Dieu qui me punis, que j'offense toujours,
O Dieu, viens désunir la trame de mes jours,
Viens me débarrasser du fardeau de mon être..

(*Il a une main appuyée sur le tombeau.*)

SCENE VIII.

COMMINGE, D'ORVIGNI.

D'ORVIGNI *avec précipitation descendant par l'escalier du côté gauche, et accourant à Comminge.*

Ce malheureux....

COMMINGE *avec transport.*

Euthime....

D'ORVIGNI.

En ce moment, peut être
A son terme arrivé...

COMMINGE *effrayé.*

Vous dites?.

D'ORVIGNI.

A l'instant
Je l'ai vu qu'on traînoit foible, pâle et mourant,
Aux lieux, où la pitié d'une main bienfaisante
Prodigue ses secours à la vie expirante...

COMMINGE.

Je le perdois... Il sort....

D'ORVIGNI.

A travers sa pâleur

J'ai saisi quelques traits... ils ont troublé mon cœur....
Comminge ... il faut le voir.

COMMINGE.

Je le verrai sans doute.
Ce cœur trop déchiré n'a plus rien qu'il redoute.
(*Il sort.*)

D'ORVIGNI.

Je suis vos pas. (*A part.*)
O ciel! prens pitié de ses maux!
S'il n'est point en ces murs, où donc est le repos?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMMINGE *descendant avec précipitation et* D'ORVIGNI *le suivant avec le même empressement.*

COMMINGE *encore sur les degrès.*

NON, ne me suivez point. (*Il est descendu.*)

D'ORVIGNI.

Toujours, dans ces lieux sombres!
Qu'y venez-vous chercher!

COMMINGE.

Les plus funèbres ombres.
S'il étoit sur la terre un séjour plus affreux.
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
Dans la nuit de la mort, que ma douleur se cache.
A me persécuter, tout s'obstine... s'attache...
Euthime... vous savez quel trouble en sa faveur,
Quel pouvoir inconnu semble entraîner mon cœur,
Qu'après

Qu'après Adélaïde, il est le seul, peut-être,
Pour qui le sentiment dans mon ame ait pu naître.
Cet Euthime.... que j'aime, et je ne sais pourquoi....
Refuse de me voir... Il s'éloigne de moi!....
Malgré mon désespoir, ma prière, mes larmes,
Il veut à mes regards dérober ses alarmes:
On dit même, je tremble à m'offrir ce tableau
Que l'on voit de ses jours s'obscurcir le flambeau.....
S'il m'étoit enlevé..... que m'importe sa vie?
Que dis-je, ô ciel! la mienne à son sort est unie.....
Mais, d'Orvigni, d'où vient cet intérêt puissant?
Seroit-ce du malheur le suprême ascendant,
Et des infortunés l'ame éprouvée et tendre
Plus qu'une autre ame enfin cherche-t-elle à s'étendre?
Où le Ciel pour accroître et nos maux, et nos soins,
Met-il le sentiment au rang de nos besoins?
Euthime..... à mes côtés je le revois sans cesse.....
Il me cherche... me fuit... dans quel trouble il me laisse!

D'ORVIGNI.

Comme vous j'ai senti la même émotion.

COMMINGE.

Et tout vient ajouter à cette impression.
Avec nos sens flétris nos esprits s'affoiblissent,
Et de notre raison les forces nous trahissent.
J'eusse autrefois d'un songe écarté les erreurs:
J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs;
Tant l'infortune accable et défigure l'être,
Qui croit dans son orgueil approcher de son maître.

LORSQUE l'astre du jour brille au plus haut des Cieux,

La Règle nous permet d'appeller sur nos yeux (1)
D'un sommeil consolant les douceurs fugitives.
La mort même abbaissoit mes paupières craintives.
Dans le sein du repos j'essayois d'assoupir
Les tortures d'un cœur fatigué de gémir.
Quel songe m'a rempli de ses traces funèbres!
J'errois, dans un désert, à travers les ténèbres.
Du fond de noirs tombeaux, antiques monumens,
J'entendois s'échapper de longs gémissemens;
Dans les débris épars de ces vieux mausolées,
Je voyois se traîner des ombres désolées.
D'un lamentable écho ces champs retentissoient;
Des monceaux de cercueils jusqu'au cieux s'entassoient:
On eût dit que ces bords, de la nature entière,
Du monde enfin étoient l'éternel cimetière.
Tout à l'oreille, aux yeux, au cœur, à tous les sens,
Portoit l'affreuse mort, et ses traits déchirans.
A la sombre lueur d'une torche sanglante,
J'apperçois une femme égarée, et tremblante:
En vêtemens de deuil, les bras levés au Ciel,
Dans les pleurs, succombant sous un trouble mortel.
J'approche... Adélaïde... à ses genoux je tombe,
Et n'embrasse, effrayé, qu'une plaintive tombe!
Je repousse de moi ce tombeau gémissant.
Sous les habits d'Euthime un spectre menaçant
S'élève, se découvre, à mes regards présente....
Quelle image!... la mort cause moins d'épouvante.
D'un tourbillon de feux il étoit entouré;

---

(1) Les Religieux de la Trape ont permission de se reposer quelques momens l'après dinér.

On pouvoit voir son cœur, de flammes dévoré.
» Arrête m'a-t-il dit d'une voix douloureuse,
» Cruel !... ma destinée est assez malheureuse!
» Puissai-je dans ces feux allumés par le Ciel,
» Expier les erreurs d'un penchant criminel!
» Contemple un monument des célestes vengeances.,,
» Pleure, il est encor tems, répare tes offenses...
« Tu vois Adélaïde .. » à ces mots expirans
Il lance dans mon sein un de ses traits brûlans,
» Je t'attends, poursuit-il. » Je m'écrie. Il retombe
Et rentre en murmurant dans la nuit de la tombe,
La foudre y suit le spectre, et l'Enfer a mugi.

SCENE II.

COMMINGE, D'ORVIGNI, QUATRE RELIGIEUX.

Ces quatre Religieux paroissent au sortir de l'aile droite du Cloître, au côté de l'escalier; il prennent successivement une des cordes de la cloche, en se prosternant l'un devant l'autre, et disant :

PREMIER RELIGIEUX *d'une voix sourde et lugubre.*

Mourir (1).

(1) On attribue ici aux Religieux de la Trappe une coutume établie, dit-on, chez d'autres Religieux; on

D'ORVIGNI *entendant les sons funèbres de cette cloche :* (*on se souviendra qu'elle sonne depuis ce moment, jusqu'à la fin de la Pièce*).

Quels sons ! qu'entens-je ?

COMMINGE *effrayé et regardant ces Religieux.*

Il se meurt, d'Orvigni !...

SECOND RELIGIEUX *en observant ce que nous venons de dire.*

Mourir.

TROISIÈME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIÈME RELIGIEUX.

Mourir.

(*Ces quatre Religieux se retirent; la cloche est censée avoir d'autres cordes que tirent d'autres Religieux dans le Cloître, qu'on ne voit pas*).

D'ORVIGNI.

Quels accens ! quelle image !

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter... Vous voyez notre usage.... Lorsqu'un de nous expire...

---

prétend qu'ils se donnent successivement la corde d'une cloche qu'ils sonnent ; en disant, *Frère il faut mourir.* On a cru que le seul mot de mourir, produiroit plus d'effet.

SCÈNE III.

COMMINGE, D'ORVIGNI LE PÈRE ABBÉ *suivi de deux Religieux dont l'un a son mouchoir sur les yeux, l'autre paroît pénetré de tristesse.*

LE PÈRE ABBÉ *à ces Religieux, et à peine descendu.*

EPARGNEZ ces regrets,
Allez, du lit de mort (1), ordonner les apprêts.
(*Les deux Religieux sortent, et remontent tristement*).

COMMINGE *l'appercevant, court à lui emporté par la douleur, oubliant de se prosterner selon l'usage.*

Euthime...

LE PÈRE ABBÉ *d'un ton attendri.*

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir... Ah, mon Père!

LE PÈRE ABBÉ.

Tout le pleure, et moi-même... ô triste ministère!..

(1) On ne doit pas ignorer que ces Religieux, lorsqu'ils sont près d'expirer, sont étendus sur la cendre et la paille.

Que la Religion, notre unique soutien,
Subjugue l'homme en nous, anime le Chrétien.

COMMINGE *au Père Abbé.*

Ses jours?..

LE PÈRE ABBÉ.

Sont arrivés au moment de s'éteindre.

COMMINGE *du ton de la plus vive douleur.*

Ah! mes larmes, mes cris ne sauroient se contraindre.
O mon Père!.. avec lui que ne puis-je expirer!..
Eh... je croiois n'avoir qu'une mort à pleurer...
(*A part.*)
Pardonne, Adélaïde... Oui, j'ignore moi-même...
Cet Euthime... je cède à ma douleur extrême...
(*Au Père Abbe*).
Pour jamais enlevé... je ne le verrai plus?..

D'ORVIGNI *au Père Abbé.*

Il ne s'offriroit point... (*à part.*) que mes sens sont émus!

LE PÈRE ABBÉ.

En ces funèbres lieux il doit bientôt descendre,
Rempli de notre esprit, pour mourir sur la cendre,

COMMINGE *au Père Abbé.*

Vous savez...

LE PÈRE ABBÉ.

Ses chagrins doivent se dévoiler.

COMMINGE *avec précipitation.*

Nous apprendrons, mon Père...

LE PÈRE ABBÉ.

Euthime va parler.
Je le sais de lui-même, et pour grace dernière,
Il demande, affranchi de notre Loi sevère
Qu'un grand secret, dit-il, dans son cœur retenu,
A tous les yeux enfin se montre, et soit connu.

COMMINGE.

(*A part.*)

Un grand secret!... mon trouble à chaque instant augmente.

D'ORVIGNI *à part.*

Quels rapports... quels soupçons que ma foiblesse enfante.

SCÈNE IV.

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE PÈRE ABBÉ, DES RELIGIEUX.

(Deux rangs de Religieux descendent les bras croisés sur la poitrine, et dans un grand accablement, par les deux escaliers. Chacun fait une génuflexion devant la Croix, une autre devant l'Abbé, et ensuite ils vont se remettre à leur place des deux côtés de la scène; les deux colonnes sont en face l'une de l'autre; le Pere Abbé est au milieu. Sur un des côtés du Théâtre sont Comminge et d'Orvigni tous deux accablés de la plus vive douleur, et paroissant inquiets sur ce que doit revéler Enthime. On n'oublira pas que la cloche sonnera toujours, de façon pourtant qu'elle ne couvre pas la voix.)

LE PÈRE ABBÉ *aux Religieux.*

QUE chacun prenne place, et m'écoute.

(Les Religieux se rangent comme on l'a dit à côté l'un de l'autre et dans une tristesse recueillie).

La mort
Sur un de nous s'arrête, et va finir son sort.

Le Frère Enthime est prêt à sortir de la vie.
Il attend vos secours; par ma bouche il vous prie
D'une commune voix d'implorer l'Eternel.
Que cet Infortuné, vainqueur d'un corps mortel,
Plein de ce feu sacré que l'espérance allume,
Au calice de mort boive sans amertume,
Et que son ame en paix rejettant ses liens,
S'élance au sein d'un Dieu, la source des vrais biens.

(*Il se tourne de côté ainsi que tous les Religieux en face de la Croix, et adresse cette prière que lui seul prononce, les Religieux ne disant tout haut que le dernier mot.*)

PRIÈRE.

« Dieu suprême, daigne m'entendre;
» Que l'Esprit éternel s'enflamme de ton feu!
» Rends à la terre une mortelle cendre.
» Mon ame reconnoît, aime, et bénit un Dieu.

Tous les RELIGIEUX *répétent à la fois ce dernier mot.*

Un Dieu!

LE PÈRE ABBÉ *continuant.*

» Mon ame en toi seul se confie;
» Ecarte les dangers qui m'attendent au port.
» A l'homme, qu'a trompé le songe de la vie,
» Grand Dieu, fais supporter la mort.

Tous les RELIGIEUX *répétent.*

La mort!

LE PÈRE ABBÉ *poursuit.*

» Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles;
» Que je me plonge au sein des miracles divers
» Créés par tes mains immortelles!
» L'espérance, la foi m'emportent sur leurs aîles.
» Dieu puissant, sous mes pas viens fermer les enfers.

Tous les RELIGIEUX.

Les Enfers!

LE PÈRE ABBÉ *continue.*

» Brise un joug que la matière impose;
» Romps les fers de l'humanité;
» Tout fuit, comme un torrent dans son cours emporté
» C'est en toi seul, ô mon Dieu, que repose
» l'Éternité.

Tous les RELIGIEUX.

L'Éternité!

SCÈNE V.

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE PÈRE ABBE, LES RELIGIEUX.

(*Quatre nouveaux Religieux, dont deux portent une espèce d'urne de terre grossière et remplie de cendre, l'autre a sous son bras de la paille*).

Le quatrième RELIGIEUX *au Père Abbé, et d'une voix basse et pénétrée.*

LE Frère Euthime approche.

LE PÈRE ABBÉ.

Empressons-nous, mes Frères,
A préparer ce lit, terme de nos misères.
Euthime a demandé que son œil expirant
Put contempler sa fosse à son dernier instant.

(*Il est accompagné de ces quatre nouveaux Religieux; il prend dans une coquille qu'on lui présente avec cette urne, de la cendre, la laisse tomber en levant les yeux au ciel, et en disant:*

Esprits consolateurs entourez cette cendre.

(*Les quatre Religieux forment une croix de cendre, qu'ils couvrent de paille, on voit la cendre, elle est sur le devant du Théâtre à gauche, distante de la fosse d'Euthime, les deux colonnes de Religieux*

dépassent cette cendre, de façon que Comminge sera vis-à-vis d'Euthime, lorsqu'il y sera placé.)

Et sur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre !

D'ORVIGNI *à part.*

O spectacle touchant !.... je ne pourrai jamais....

LE PÈRE ABBÉ *à Comminge.*

A votre rang placé..... moderez ces regrets,
Frère Arsène, et songez que le Ciel s'en offense.

(*Comminge dans la profonde douleur va se placer parmi les Religieux, il est le second de la colonne droite, d'Orvigni est quelques pas plus haut que les Religieux, et un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les Religieux, ni Comminge*).

(*A d'Orvigni*).

Et vous, que dans ces murs la sage Providence
A sans doute elle-même à nos yeux amené,
Vous, d'un monde trompeur toujours environné,
Vous avez vu mourrir ces héros de la guerre,
Dont le faste imposant peut éblouir la terre,
Ces sages, dont l'orgueil est le foible soutien.....

D'ORVIGNI *appercevant Euthime qui descend.*

O Ciel.

LE PÈRE ABBÉ

Vous allez voir comme meurt un Crétien.

SCÈNE VI *et dernière.*

COMMINGE, D'ORVIGNI, LE PÈRE ABBÉ, RELIGIEUX, EUTHIME *soutenu par deux Religieux, un troisième le suit avec un Crucifix à la main.*

LE PÈRE ABBÉ *voyant Euthime.*

IL (*A d'Orvigni.*) se montre à nos yeux; (*A Euthime*). Venez, venez, mon Frère;
Mériter les bienfaits d'une mort salutaire.

EUTHIME *avançant sur le Théâtre, toujours soutenu par les deux Religieux, et se traînant au lit de cendre.*

C'est-là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas!
(*Au Père Abbé.*)
O mon père, daignez me prêter votre bras.

(*Le Pere Abbé l'aide, et l'étend sur la cendre, l'un des deux Religieux qui le soutenoit se retire, il n'en reste plus qu'un qui l'appuye derrière. Ce dernier est le Religieux qui porte le Crucifix; Euthime demande au Père Abbé qui est à ses côtés:*
Suis-je près de ma fosse?

D'ORVIGNI *le regardant avec attention et à part.*

Est-ce l'erreur d'un songe?...

LE PÈRE ABBÉ *à Euthime.*

La voici. *Il la lui montre.*

D'ORVIGNI, *toujours à part.*

Cette voix... tout appuye un mensonge...

EUTHIME *regardant sa fosse.*

Mon courage incertain demande à s'affermir...
Soutenons ce spectacle... Il apprend à mourir.

(*Au Pére. Abbé.*) (*Il est inutile d'avertir qu'Euthime doit avoir une voix languissante et affaiblie.*)

Vous me l'avez permis. Le malheureux Euthime
Peut, rempli des transports du zèle qui l'anime,
Révéler des secrets, qui du jour éclairés,
Rendront Dieu plus visible à ces lieux révérés,
A ces ames, du monde et des sens détachées...
Oui, vous verrez son bras par des routes cachées,
Me tirer des enfers, pour me conduire au port.

(*Il leve les yeux au Ciel.*)

Que ma bouche, ô mon Dieu, par un suprême effort
Puisse offrir de ta gloire une preuve éclatante!
Ranime en sa faveur cette voix expirante!
Que mon dernier soupir s'arrête, pour montrer
Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inspirer!..

(*Au Religieux qui le soutient. On observe qu'il est un peu élevé et souvent appuyé sur son bras droit.*)

(*Aux Religieux.*)

Daignez me soutenir... Vertueux Solitaires,
Vous avez cru ma foi, ma piété sincères,
Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,
J'étois par un saint zèle aux Autels entraîné.

Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime,
Des désordres du cœur la honteuse victime....
En un mot... une femme...

COMMINGE *en s'écriant.*

Une femme!

LE PÈRE ABBÉ.

En ce lieu?

EUTHIME.

Qui vécut pour le monde, et veut mourir pour Dieu.
Oui, je suis, je l'avoue, une femme coupable,
Et la plus criminelle, et la plus misérable....
Comminge, entens, regarde, et reconnois enfin
L'artisan malheureux de ton cruel destin...
Celle qui prit hélas! un fol amour pour guide,
Celle qui t'égara, qui vient... (*A ce dernier mot elle se lève encore un peu plus, et sa tête moins enfoncée dans son habillement laisse distinguer ses traits.*)

COMMINGE *avec un cri, allant se précipiter à genoux auprès d'Euthime, et paroissant vouloir lui prendre la main,*

Adélaïde!

D'ORVIGNI.

Ciel!

EUTHIME *à Comminge, et le repoussant de la main.*

Elle même. Arrête; écoute, et lève toi.

(*Deux Religieux viennent relever Comminge, qui pendant toute la scène est dans leurs bras, et sui-*

vant ce que dit Euthime, laisse éclater des signes variés de douleur. D'Orvigni de son côté n'est pas moins frappé d'etonnement, ses mouvemens sont moins marqués que ceux de Comminge, on observe encore que ce dernier n'est point caché par les Religieux, il est entr'eux et Euthime; le Père Abbé est plus avancé sur le devant du Théâtre.)

Je dois un grand exemple, et tout l'attend de moi.
Que mon trépas du moins puisse expier ma vie!

(*A d'Orvigni avec surprise et attendrissement.*)

Vous aussi dans ces murs! (*aux Religieux en leur montrant Comminge.*)

Voilà d'un culte impie
Le trop fatal objet... et que j'ai trop chéri...
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié, trahi...
Je vous l'ai dit; ma mort, et mon aveu sincère
Vous rendront Dieu plus grand, et sa bonté plus chère.

(*Une grande pause.*)

Dès le berceau, mon cœur, par le monde égaré,
Au prestige des sens, à l'amour fut livré.
Nourrie avec le fils du frère de mon père,
J'attachai tous mes soins à l'aimer, à lui plaire.
Sans avoir consulté le choix de mes parens,
Mon ame avoit reçu ses goûts, et ses penchans;
De là, tous les malheurs à qui je fus en butte,
Et de ce premier pas je marchai vers ma chûte.
Tous deux nous entraînant à ces douces erreurs....
Tous deux nous nous aimions : nous remplissions nos cœurs
Des transports mutuels d'une avengle tendresse;
Rien n'eût pu dissiper cette fatale ivresse;

Tout

Tout, la terre, le ciel, de nos yeux avoient fui;
Il n'adoroit que moi; je n'adorois que lui;
Nous ne voyions enfin que l'autel d'hyménée,
Nous y touchions.... J'étois au crime destinée.
Par cette folle ardeur chaque jour offensé,
De mon égarement le Ciel s'étoit lassé;
Il vouloit me punir; il me punit sans doute.
Je vis mourir les fleurs qui naissoient sur ma route.
Mes regards jusqu'alors, du présent enchantés,
D'un affreux avenir furent épouvantés.
Tout changea; ces beaux jours sans ombre et sans nuage
Se virent obscurcis d'un éternel orage;
L'intérêt divisa nos parens furieux;
Les flambeaux de l'hymen, qui séduisoient nos yeux,
Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent,
Et pour jamais hélas! leurs mains nous désunirent.

J'AUROIS dû, si j'avois écouté la vertu,
Réprimer un penchant, par le Ciel combattu,
C'étoit là mon devoir; bien loin de m'y soumettre,
Pour fomenter ces feux, je crus tout me permettre;
Des écrits mutuels recevoient nos ardeurs,
J'envoyois à Comminge et mon ame et mes pleurs,
L'un par l'autre excités à cette intelligence.
Ainsi de nos parens nous trompions la prudence.
Le père de Comminge offensé d'un amour
Que son ordre absolu condamnoit sans retour,
S'irrite contre un fils, le poursuit dans sa haine,
Au fond d'une prison le retient et l'enchaîne;
Pour briser ses liens, il falloit m'immoler.
Que d'un hymen forcé le joug vint m'accabler.
Je cherchai pour l'objet de ce nœud respectable

Un mortel... qui jamais ne me parut aimable,
Dont le choix odieux rassurât mon Amant,
Et fût pour son Amante un éternel tourment;
Je trouvai ce mari... trop certain de déplaire.
Un tel hymen, mon Dieu, méritoit ta colère.
Comminge vit tomber ses chaînes..... j'épousai.....
Un autre enfin que lui... le Comte d'Ermansai.

COMMINGE *sortant de son accablement, et avec transport.*

Et voilà le malheur qui....

EUTHIME.

Fais toi violence,
Comminge, pour m'entendre et garder le silence.
On ne sait point encore jusqu'où vont mes forfaits.

MALHEUREUSE! l'amour m'enivroit à longs traits:
Ma criminelle ardeur avoit peine à se taire:
J'osois, j'osois nourrir une flamme adultère!..
Dans le sein d'un époux!.. je portois dans ses bras
Un cœur qui chérissoit ses secrets attentats,
Qui sembloit s'enhardir à d'éternels parjures;
Oui, j'approfondissois mes coupables blessures,
Croyant que je faisois assez pour mon honneur,
Pour ce Ciel, qui souvent accusoit cette ardeur,
De déguiser le trait dont je sentois l'atteinte,
Sous le voile imposteur d'une pudeur trop feinte;
Je me félicitois d'un courage... abattu.
Qu'est-ce donc, Dieu puissant, que l'humaine vertu!
Qu'est-elle sans ta grace? Emporté par la rage
Comminge accourt, il blesse un époux que j'outrage.

Avouerai-je mon crime ? en ces momens affreux
Pour la mort d'un mari j'ai pu former des vœux !
Eh, voilà ce qu'étoit une femme infidelle,
Qui paroissoit s'armer d'une vertu rebelle !
Comminge dans les fers étoit prêt de périr.
Ne voyant point l'époux menacé de mourir,
J'envisage l'amant, les dangers qui l'attendent ;
Mes larmes, mes transports, mes crimes se répandent
Dans un sein que l'honneur fermoit à ces aveux ;
Au frère d'un mari je révèle mes feux ;
(*à d'Ornigui*).
Vous le voyez ; mes pleurs obtiennent qu'il délivre
(*à Comminge*).
Ce malheureux hélas ! que je forçois de vivre.
Mon époux... il renaît... et je meurs chaque jour.
Trop éclairé sur mon perfide amour,
A venger ses affronts sa fureur animée,
Dans une sombre tour me tenoit renfermée ;
Je reçus tous les coups de sa barbare main ;
De Comminge... en un mot, j'ignorois le destin.
Ce trop cruel époux.... mais, quel nom je lui donne !
En ce moment encore.. ô Dieu, mon Dieu pardonne !
De ton juste courroux il étoit l'instrument ;
Et loin d'ouvrir les yeux sur mon égarement,
Loin qu'un remords heureux excitât mes alarmes,
C'étoit à mon Amant que je donnois mes larmes.
D'Ermansai meurt. Comminge attire tous mes vœux...
Le Ciel me reservoit ce châtiment affreux,
Je demande Comminge aux lieux de sa naissance ;
A mes tristes regards tout cache sa présence ;
D'une profonde nuit son sort s'enveloppoit.
Ne pouvant posséder tout ce qui m'occupoit,

J'attens quelque douceur de voir, d'aimer sa mère ;
Elle vient près de moi. D'une tristesse chère
Nous faisions nos plaisirs. Par la voix des douleurs
Dieu quelquefois appelle, et vient s'ouvrir les cœurs ;
Le mien le repoussoit. D'un trait profond blessée,
Comminge revenoit toujours à ma pensée....
Que la raison, l'honneur, de mon ame étoient loin !
Sa mère.... je la quitte ; et n'ayant de témoin
Qu'une femme au secret par l'intérêt liée,
De ma mort la nouvelle est partout publiée.
Je prens des vêtemens à mon sexe interdits,
Je cherche mon Amant sous ces nouveaux habits.
D'un Ami qui toujours lui demeura fidèle
A mon esprit, le nom tout-à-coup se rappelle ;
Le séjour qu'il habite est non loin de ces bords ;
Mon amour y voloit avec tous ses transports.

C'EST ici que d'un Dieu le bras se manifeste.
J'étois près de ces lieux. Un sentiment céleste
Me presse, me maîtrise, et me force d'entrer
Dans votre Temple, où Dieu paroissoit m'attirer.
Parmi toutes ces voix qui chantent ses louanges,
Qui s'élevent à lui sur les ailes des Anges,
Je distingue une voix.... un son.... accoutumé
A pénétrer un cœur, toujours plus enflammé,...
Par un songe imposteur je crois être trompée...
J'approche... de quels traits je demeure frappée !..
Je découvre.... à travers les outrages du tems,
Et de l'austérité les sillons pénitens....
Je revois... cet objet... d'une immortelle flamme,
Ce séducteur si cher... ce maître de mon ame...
Je pousse un cri d'effroi.... de surprise... d'amour....

Toutes les passions m'agitent tour à tour;....
Aussitôt... connoissez jusqu'où l'homme s'égare,
Lorsqu'un Dieu courroucé des élus le sépare;
Je conçois le projet... d'enlever à ce Dieu
Une ame, qu'il sembloit échauffer de son feu...
Foible mortelle! oser me croire son égale!
Oser être d'un Dieu l'orgueilleuse rivale!
Je m'informe... j'apprens... Comminge.... à vos Autels
Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels....
Le jour même.... où le Ciel dans ce séjour m'amène....

COMMINGE *se relevant du sein de la douleur, et avec désespoir.*

Quels coups!

EUTHIME *avec vivacité à Comminge:*

Rends plûtôt grace à la main souveraine.
Mais laisse-moi t'ouvrir le chemin du remord,
Et du moins puisses-tu profiter de ma mort!

APRES tant de tourmens, de recherches, d'alarmes,
Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes
Vivant, mais, ô mon Dieu, ne vivant plus pour moi,
Chargé, non de mes fers, mais du joug de ta Loi,
Brûlant d'un autre feu, que cette flamme impie,
Dont jusqu'à ce moment mon ame fut remplie;
A des yeux inquiets Comminge étoit rendu,
Mais... pour un cœur épris l'amant étoit perdu,
Et ce cœur, qu'ils percoient, accuse les cieux mêmes.
Contre'ux il se répand en plaintes, en blasphêmes;
Rien ne m'étoit sacré... qu'un amour criminel
Qui sembloit s'irriter sous le courroux du Ciel.
O vous, à qui mes cris alloient porter la guerre,

Vous n'avez point sur moi lancé votre tonnerre ?
Vous vouliez employer ce détestable amour,
Pour retenir mes vœux dans ce divin séjour,
Tant vos desseins profonds aux yeux humains se cachent !
Pour m'enchaîner ici que de liens m'attachent !
Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés,
Autant de fois mes pas y furent ramenés ;
M'éloigner d'un asyle... Ah ! c'étoit le Ciel même
Où respire, où demeure... où mourra ce que j'aime....
Je ne le pus jamais.... près de lui je vivrai :
L'air qui vient l'animer, je le respirerai ;
S'il faut que je renonce au plaisir de lui dire,
Qu'il est l'unique objet qui me charme, m'inspire,
Du moins... je l'entendrai... je le verrai toujours...
J'exhalois dans mon sein ces coupable discours.
L'amour.... a décidé. Je viens à vous, mon Père,
Vous ne m'effrayez point par votre règle austère,
Comminge la suivoit. Cette brûlante ardeur
Prend à vos yeux les traits d'une sainte ferveur.
Dieu seul, Dieu seul connoît la perfidie humaine,
Enfin vous m'admettez à l'essai d'une chaîne...
Je lui tends les deux mains, Comminge la portoit...
Eh, mon Père, quel cœur parmi vous habitoit !
Il faut que tout entier à vos regards il s'ouvre,
Que de tous mes forfaits le tissu se découvre.
Misérable !.. On croyoit que c'étoit l'Eternel
Qui me tenoit sans cesse attachée à l'autel ;
Un homme... y recevoit mon sacrilège hommage !
C'étoit d'un homme, ô Dieu, que j'encensois l'image !
C'étoit là ton rival ! c'étoit là ton vainqueur !
Que dis-je ? Il n'étoit point d'autre Dieu pour mon cœur...
Je vous vois tous frémir ; vous connoissez le crime ;

Jugez donc des remords dont je suis la victime.

LE PÈRE ABBÉ.

Ciel ! que des passions les excès sont affreux !

EUTHIME.

Compagne de ses pas, et dans les mêmes lieux ;
Sûre que l'un et l'autre y finiroient leur vie,
Qu'auprès de lui ma cendre y seroit recueillie,
Pouvant à ses côtés et pleurer et gémir,
Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
Sans retour, sans espoir : je me croiois heureuse.
Qu'eût inspiré de plus une ardeur vertueuse ?
Je me dissimulois qu'une sombre langueur
Sur mes jours répandue, en desséchoit la fleur....
Je mourois.... pour Comminge. A ma fosse entraînée
Je n'y déplorois point ma triste destinée ;
Peu sensible à ma fin, je disois seulement :
Là, je ne pourrai plus adorer mon Amant !
C'est sur sa fosse hélas ! que je portois mes larmes,
C'est-là que s'attachoit mes mortelles alarmes.
Ardente à partager ses pénibles travaux,
Pour l'aider, j'oubliois ma langueur et mes maux.
Encor même aujourd'hui, d'une main frémissante
J'essayois d'entr'ouvrir cette fosse effrayante
Où Comminge....mon cœur a trahi mon dessein,
Et l'instrument funèbre est tombé de ma main....
Vous serez étonnés qu'avec tant de foiblesse,
Avec tous les transports de l'amoureuse ivresse
Une femme ait dompté ce mouvement puissant,
Qu'elle ait pu subjuguer le desir si pressant
De se faire connoître au tyran de son ame ?

Ce n'est point la vertu qui repoussoit ma flamme.
C'étoit... c'étoit l'amour, la crainte de troubler
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler;
Je pensois que ce Dieu qu'aujourd'hui je révère,
Attachoit mon Amant, par un culte sincère,
Que les pleurs de Comminge, et ses profonds ennuis
De la Religion étoient les heureux fruits...
Combien de fois mes pas, ma voix, un cœur trop tendre
Pénétré du plaisir de le voir... de l'entendre,
Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir...
Mais... j'aimois trop Comminge... et je pouvois mourir.

Nous touchons au moment où l'Eternel lui-même
Fait marcher devant moi sa sagesse suprême.
Tantôt, ma passion ... où le pouvoir d'un Dieu
Sur des pas trop chéris m'appelloit en ce lieu....
Comminge.... de ses pleurs arrosoit cette tombe,
Il la quitte, soudain à sa place je tombe,
Et dans mon sein mourant ces pleurs sont recueillis...
Je ne pus résister à mes sens attendris,
En vain l'amour m'arrête.... à lui-même s'oppose,
De ces vives douleurs je veux savoir la cause.
J'entens... je vois Comminge... en ses mains un portrait...
Je sais... tous ses tourmens... et que j'en suis l'objet...
Mon ame'... un cris m'échappe..... et je fuis expirante

COMMINGE *avec une profonde douleur.*
Et moi, je vis encor!

EUTHIME.
Sous une main puissante
Succombant tout-à-coup, j'ai vu mes attentats;
J'ai vu Dieu sur Comminge appésantir son bras,
Punir ce malheureux.... dont je suis la complice...

Qu'ai-je dit? j'ai tout fait, éternelle justice,
Daigne lui pardonner.. c'est moi qui dois souffrir....
(à Comminge).
J'ai demandé que Dieu pour toi me fit mourir,
Il exauce mes vœux... ma tendresse... plus pure
D'expier.... nos forfaits te presse.... te conjure....
Comminge... cher amant... quel mot m'est échappé!..
J'irrite encor ce Dieu, qui par moi t'a frappé....
Ne pleure point ma fin... ne pleure que ma vie...
Ah! plutôt que ton cœur... il le faut... qu'il m'oublie...
Remplis toi de Dieu seul... à sa voix obéis...
Et que ton repentir de ma mort soit le prix!..
Me le promets-tu? Fuis.. laisse-moi... je dois craindre..
(Comminge se dégage des bras des Religieux, et va tomber prosterné à côté d'Adelaïde, il va pleurer sur sa main qu'elle lui présentoit, et que tout-à-coup elle retire).
Il n'est donc que la mort qui puisse, ô ciel, l'éteindre!
(Au Père Abbé).
Mon Père, contre moi j'implore votre appui;
Si j'offensai mon Dieu... que j'expire pour lui.
Dans un cœur déchiré n'est-il pas tems qu'il règne?
(A d'Orvigni).
Je veux n'aimer... que lui. Que l'amitié me plaigne,
D'Orvigni, vous voyez l'effet des passions,
Le jour affreux qui naît de leurs illusions!
(Aux Religieux).
Vous... que je n'oserois nommer encor mes frères.
Pour Euthime unissez vos regrets, vos prières,
Je n'eus point vos vertus... je sus les respecter.
(Au Père Abbé).
Me seroit-il permis hélas! de souhaiter

(*en montrant Comminge.*)

Qu'un jour l'humanité réunît notre cendre?..
Quels vœux j'ose former?.. en mon sein viens descendre..
(*Au Religieux qui porte le Crucifix*).
Viens... effacer des traits.. Donnez... et que mes pleurs...
(*Elle baise le Crucifix avec transport.*)
(*Au Père Abbé*).
Mon Père.. approchez-vous.. Dieu ..Comminge..Je meurs.

COMMINGE *avec un cri et la fureur de la douleur et du désespoir, se jettant sur le corps d'Adélaïde.*

Elle expire! (*On observe que la cloche cesse de sonner*).

D'ORVIGNI *allant en pleurant vers Comminge qui est toujours dans la même situation.*)

Comminge!...

LE PÈRE ABBÉ.

O malheureux Arsène...
(*Aux Religieux et en montrant Comminge.*)
Loin d'un si triste objet que la pitié l'entraîne...
(*Quelques Religieux entourent Comminge pour l'arracher à sa situation*).
Le premier des devoirs de la Religion,
Est de céder aux soins de la compassion,
De secourir le foible, et même le coupable....
Des humaines erreurs exemple déplorable!
Dès le premier soupir par son cœur égaré....
Grand Dieu, qu'est-ce que l'homme aux passions livré!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

MÉMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE.

MÉMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE.

JE n'ai d'autre dessein, en écrivant les Mémoires de ma Vie, que de rappeller les plus petites circonstances de mes malheurs, et de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La Maison de Comminge, dont je sorts, est une des plus illustres du Royaume. Mon bisaïeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres considérables au préjudice de l'aîné, et lui fit prendre le nom de Marquis de Lussan. L'amitié des deux frères n'en fut point altérée ; ils voulurent même que leurs enfans fussent élevés ensemble : mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit, au contraire, ennemis presque en naissant.

Mon père, qui étoit toujours surpassé dans ses exercices par le Marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine : ils avoient souvent des disputes ; et comme mon père étoit toujours l'agresseur, c'étoit lui qu'on punissoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maison : Je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaisser l'orgueil de M. de Lussan : tous les biens qu'il possède, vous appartiennent par une substitution, et votre grand-père n'a pu en disposer. Quand vous serez le maître, ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon père pour son cousin : leurs disputes devenoient si vives, qu'on fut obligé de les séparer ; ils passèrent plusieurs années sans se voir, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Lussan n'eut qu'une fille de son mariage, et mon père n'eut aussi que moi

A peine fut-il en possession des biens de la maison, par la mort de mon grand-père, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avoit donnés ; il chercha tout ce qui pouvoit établir ses droits ; il rejetta plusieurs propositions d'accommodement ; il intenta procès, qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le Marquis de Lussan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse, acheva de les rendre irréconciliables. Mon père toujours vif et plein de sa haine, lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendoit le réduire ; le Marquis, quoique naturellement d'un caractère doux, ne put s'empêcher de répondre : ils mirent l'épée à la main. La fortune se déclara pour M. de Lussan : il désarma mon père, et voulut l'obliger à demander la vie. Elle me seroit odieuse, si je te la devois lui dit mon père. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Lussan, en lui jettant son épée et en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon père ; il sembla, au contraire, que sa haine étoit augmentée par la double victoire que son ennemi avoit remportée sur lui ; aussi, continua-t-il avec plus de vivacité que jamais, les poursuites qu'il avoit commencées.

Les choses étoient en cet état quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'Abbé de R... parent de ma mère, donna avis à mon père que les titres d'où

dépendoit le gain de son procès, étoient dans les Archives de l'Abbaye de R... où une partie des papiers de notre maison avoit été transportée pendant les guerres civiles.

Mon père étoit prié de garder un grand secret; de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui étoit alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission; après m'en avoir exagéré l'importance : Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi, ces biens vous appartiendront; mais quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment, et pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raison de m'opposer à ce que mon père desiroit de moi, aussi l'assurai-je de mon obéissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'Abbaye où Madame de Lussan avoit plusieurs parens; je partis accompagné d'un vieux domestique de mon père, et de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'abbaye de R... mon voyage fut heureux. Je trouvai, dans les Archives, les titres qui établissoient incontestablement la substitution dans notre maison; je l'écrivis à mon père, et comme j'étois près de Bagnières, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des Eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie, qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de Marquis de Longaunois; il auroit fallu plus d'équipages que je n'en avois pour soutenir la vanité de celui de Comminge : je fus mené,

le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il règne, dans ces lieux-là, une gayeté et une liberté qui dispense de tout le cérémonial; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaisir : on me mena dîner chez le Marquis de la Vallète, qui donnoit une fête aux Dames ; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la fontaine, et à qui j'avois débité quelque galanterie, que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, suivie d'une fille qui joignoit, à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étoient encore relevés par son extrême modestie : je l'aimai dès ce premier moment, et ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu jusques-là disparut ; je ne pus plus faire autre chose que la suivre, et la regarder : Elle s'en aperçut, et en rougit. On proposa la promenade, j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie, pour que j'eusse pu lui parler; mais moi qui, quelques momens auparavant, avoit toujours eu les yeux attachés sur elle, à peine osai-je les lever quand je fus sans témoin. J'avois dit jusques-là, à toutes les femmes, même plus que je ne sentois. Je ne sus plus que me taire, aussi-tôt que je fus véritablement touché

Nous rejoignîmes la compagnie sans que nous eussions prononcé un seul mot, ni l'un ni l'autre. On ramena les Dames chez elles, et je revins m'enfermer chez moi. J'avois besoin d'être seul pour jouir de mon trouble et d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois

j'aimois : il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur ; mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Lussan! Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos pères se présenta à mon esprit : mais de toutes les réflexions la plus accablante, fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde, (c'étoit le nom de cette belle fille,) de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me sus bon gré d'en avoir pris un autre, j'espérois qu'elle connoîtroit mon amour, sans être prévenue contre moi; et que quand je lui serois connu moi-même, je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, et de chercher tous les moyens de plaire : mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer; je suivois Adélaïde par-tout : Je souhaitois, avec ardeur, une occasion de lui parler en particulier, et quand cette occasion tant desirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois, me retenoit, et ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber, en marchant, un brasselet où tenoit son portrait; le Chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser, et après l'avoir regardé assez long-temps, le mit dans sa poche : elle le lui demanda d'abord avec douceur; mais comme il s'obstinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure que quelque avanture de galanterie où il avoit réussi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point ; pourquoi, lui dit-il, Mademoi-

selle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer, ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, que quand mes sentimens vous seront connus, vous voudrez bien consentir au présent qu'elle vient de me faire. Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Vallète; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquois à aucune des attentions qu'exigeoit le respect infini que j'avois pour elle: mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contoit à sa mère, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Madame de Lussan en fut aussi offensée que sa fille; je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames; et aussi-tôt que je les eus remises chez elles, je fis chercher le Chevalier. On le trouva chez lui, on lui dit, de ma part, que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué; il y vint. Je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade, est une plaisanterie, vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne sais, me répliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre; mais je sais bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espère, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger, de cette façon, à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave: nous nous battîmes quelques temps avec assez d'égalité: mais il n'étoit pas animé comme moi, par le desir de rendre service à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai sans ménagement: il me blessa légérement en deux endroits; il eut, à son tour, deux grandes blessures;

je l'obligeai de demander la vie, et de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, et l'avoir conduit dans une maison qui étoit à deux pas de là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panser, je me mis à considérer le portrait, à le baiser mille et mille fois. Je savois peindre assez joliment : il s'en falloit cependant beaucoup que je ne fusse habile ; mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait ; j'y passai toute la nuit, et j'y réussis si bien, que j'avois peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre ; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, et de l'obliger, sans qu'elle le sût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, et mon cœur en savoit bien le prix.

Après avoir ajusté le brasselet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu : elle étoit embarassée ; mais je voyois, à travers cet embarras, la joie de m'être obligée, et cette joie m'en donnoit à moi-même une bien sensible. J'ai eu, dans ma vie, quelques-uns de ces momens délicieux ; et si mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achetés.

Cette petite avanture me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Lussan. j'étois toujours chez elle : je voyois Adélaïde à toutes les heures, et quoique je ne lui parlasse pas de mon amour, j'étois sûr qu'elle le connoissoit, et j'avois lieu de croire que je n'étois pashaï. Les cœurs, aussi sensibles que les nôtres,

et s'entendent bien vîte ; tout est expressif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette sorte, quand je reçus une lettre de mon père, qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre : j'avois été occupé tout entier du plaisir de voir et d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle, la douleur de m'en séparer, les suite du procès qui étoit entre nos familles, se présentèrent à mon esprit, avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui se détruisoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, et qui établissoient nos droits sur les biens de la maison de Lussan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt. Je prevenois par-là les procès que je craignois tant. Mon père qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, consentir à mon mariage avec Adélaïde ; mais quand cette espérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois consentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé si long-temps quelque chose dont ma tendresse m'auroit dû faire faire le sacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faisois à mon père ne m'arrêta pas ; ses biens m'étoient substitués, et j'avois eu une succession d'un frère de ma mère que je pouvois lui abandonner, et qui étoit plus considérable que ce que je lui faisois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux ; je crus avoir droit de disposer de ces papiers, j'allai chercher la cassette qui les renfermoit ; je n'ai jamais passé de moment plus doux, que celui où je les jettai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que

j'aimois, me ravissoit. Si elle m'aime, disois-je, elle saura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait; mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferois-je d'une reconnoissance qu'on seroit fâché de me devoir? Je veux qu'Adélaïde m'aime, et je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler; la liberté que j'avois chez elle, m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je; vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée. Je n'eus pas la force de continuer; elle me parut interdite, je crus même voir de la douleur dans ses yeux. Vous m'avez entendu, repris-je, de grace, répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise, me répondit-elle, je ne devrois pas vous entendre, et je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le temps de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta aussitôt, et quoique je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler, elle me fuyoit, elle avoit l'air embarrassé: que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur. Je le respectai, je ne la regardois qu'avec crainte, il me sembloit que ma hardiesse l'auroit fait repentir de ses bontés.

J'aurois gardé cette conduite si conforme à mon respect, et à la délicatesse de mes sentimens, si la nécessité où j'étois de partir ne m'avoit pressé de parler; je voulois avant de me séparer d'Adélaïde, lui apprendre mon veritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je: eh! que ferez-vous quand vous saurez tous mes crimes, ou

plutôt tous mes malheurs ? Je vous ai abusée par un nom supposé : je ne suis point ce que vous me croyez : je suis le fils du Comte de Comminge. Vous êtes le fils du Comte de Comminge, s'écria Adélaïde ? Quoi ? Vous êtes notre ennemi ! c'est vous, c'est votre père qui poursuivez la ruine du mien ! ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom si odieux. Je suis un amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon père ne vous fera jamais de mal, mon amour vous assûre de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde m'avez-vous trompée ? Que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom, il m'aurait averti de vous fuir ? Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je, en lui prenant la main, que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle, plus je vous vois, et plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie, qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrois mon père favorable à ma passion ; j'étois si plein de mon sentiment, qu'il me sembloit que tout devoit sentir et penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets en homme sûr de réussir.

Je ne sais pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner : je n'envisage que des malheurs, et cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous : je vous ai laissé voir mes sentimens, je veux bien que vous les connoissiez ; mais souvenez-vous que je saurai, quand il le faudra, les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adélaïde avant mon départ, j'y trouvois toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur : le plaisir

d'aimer et de connoître que j'étois aimé, remplissoit tout mon cœur, aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens. Nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions, et cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquiétoit Adélaïde étoit la crainte de mon père. Je mourrois de douleur, me disoit-elle, si je vous attirois la disgrace de votre famille ; je veux que vous m'aimiez, mais je veux surtout que vous soyez heureux. Je partis enfin plein de la plus tendre et de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir ; et tout occupé du dessein de rendre mon père favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit passé à Bagnières. Le domestique qu'il avoit mis près de moi, avoit des ordres secrets de veiller sur ma conduite : il n'avoit laissé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de Saint-Odon. Malheureusement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon père. Cette circonstance, et le danger où il étoit de sa blessure, tournoit encore contre moi. Le domestique qui avoit rendu un compte si exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois ; il avoit peint Madame et Mademoiselle de Lussan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge, et qui avoient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon père naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il, et sans respect pour ce que

vous me devez, et pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux, que sai-je même si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore.

Oui, mon père, lui dis-je en me jettant à ses pieds, je suis coupable, mais je le suis malgré moi : dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite ; ayez pitié de moi, j'ose vous le dire, ayez pitié de vous : finissez une querelle qui trouble le repos de votre vie : l'inclination que la fille de M. de Lussan et moi, avons pris l'un pour l'autre, aussi-tôt que nous nous sommes vûs, est peut-être un avertissement que le ciel vous donne. Mon père, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux; et combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils seront votre ouvrage? Laissez-vous attendrir pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité dont il n'est pas le maître.

Mon pere qui m'avoit laissé à ses pieds tant que j'avois parlé, me regarda longtems avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, et dont je ne me serois pas cru capable, aussi c'est la seule grace que vous devez attendre de moi, il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti sur cela, et commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon père s'étoit laissé fléchir, la demande qu'il me faisoit, m'auroit embarassé; mais sa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en ma puissance, je les ai brûlés; prenez pour vous dédommager les biens qui me sont déjà acquis. A peine eus-je

le temps de prononcer ce peu de paroles, mon père furieux, vint sur moi l'épée à la main, il m'en auroit percé, sans doute, car je ne faisois pas le plus petit effort pour l'éviter, si ma mère ne fut entrée dans le moment. Elle se jetta entre nous : que faites-vous lui dit-elle, songez-vous que c'est votre fils; et me poussant hors la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis long-tems, elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens et des fureurs que j'eus à combattre, ce fut une mère tendre, qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes d'avoir pitié de l'état où je la réduisois. Quoi? mon fils, me disoit-elle, une maîtresse, et une maîtresse encore que vous ne connoissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une mère. Hélas! si votre bonheur ne dépendoit que de moi, je sacrifierois tout, pour vous rendre heureux. Mais vous avez un père qui veut être obéi; il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler de douleur; étouffez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre : je l'aimois tendrement; mais l'amour étoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je plutôt que de vous déplaire, et je mourrai, si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse; il m'est plus aisé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde : pourquoi trahirois-je les sermens que je lui ai faits? Quoi? Je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, et je l'abandonnerois? Non, ma mère, vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit passé entre nous,

elle vous aimeroit, ajoutai-je, et vous l'aimeriez aussi ; elle a votre douceur, elle a votre franchise; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer. Mais me dit-elle, que prétendez-vous faire : votre père veut vous marier, et veut, en attendant, que vous alliez à la campagne ; il faut absolument que vous paroissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance, l'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyez ; en tout cas n'irritez pas encore M. de Comminge par votre résistance, demandez du tems. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre satisfaction. La haine de votre père dure trop long-tems : quand sa vengeance auroit été légitime, il la pousseroit trop loin; mais vous avez eu un très-grand tort de brûler les papiers; il est persuadé que c'est un sacrifice que Madame de Lussan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ah! m'écriai-je! est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à Madame de Lussan. Bien loin d'avoir exigé quelque chose, Adélaïde ignore ce que j'ai fait, et je suis bien sûr qu'elle auroit employé pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous prîmes ensuite des mesures ma mère et moi, pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre, en exigeant que si Adélaïde ne pensoit pas pour moi comme je le croyois, je me soumettrois à ce que mon père souhaiteroit. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation, et dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre où je devois passer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnières,

de sorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivé d'assez bonne heure le second jour de notre marche, dans un Village, où nous devions passer la nuit; en attendant l'heure du soupé, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, et qui versa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce carosse, deux hommes qui étoient descendus de cheval, se joignirent à moi pour secourir ceux qui étoient dedans; on s'attend bien que c'étoit Adélaïde et sa mère; c'étoit effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort blessée au pied, il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissoit pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras, elle avoit les siens passés au tour de mon col, et une de ses mains touchoit à ma bouche; j'étois dans un ravissement qui m'ôtoit presque la respiration. Adélaïde s'en aperçut, sa pudeur en fut alarmée; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas! qu'elle connoissoit peu l'excès de mon amour! j'étois trop plein de mon bonheur pour penser qu'il y en eut quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle, d'une voix basse et timide, je crois que je pourrai marcher. Quoi? lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le seul bien que je goûterai peut-être jamais. Je serrois tendrement Adélaïde en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, et un faux pas que je fis, l'obligea à reprendre sa première attitude.

Le cabaret étoit si près, que j'y fus bientôt. Je le portai sur un lit, tandis qu'on mettoit sa mère, qui étoit beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre : pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Lussan, j'eus le tems de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit passé entre mon père et moi. Je supprimai l'article des papiers brûlés dont elle n'avoit aucune connoissance. Je ne sai même si j'eusse voulu qu'elle l'eût su. C'étoit en quelque façon lui imposer la nécessité de m'aimer, et je voulois devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon père tel qu'il étoit. Adélaïde étoit vertueuse. Je sentois, que pour se livrer à son inclination, elle avoit besoin d'espérer que nous serions unis un jour, j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma mère pour moi, et sur ses favorables dispositions. Je priai Adélaïde de la voir : parlez à ma mère, me dit-elle, elle connoît vos sentimens; je lui ai fait l'aveu des miens, j'ai senti que son autorité m'étoit nécessaire pour me donner la force de les combattre s'il le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule; elle cherchera tous les moyens pour amener mon père à proposer encore un accommodement; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie que ces espérances donnoient à Adélaïde me faisoit sentir encore plus vivement mon malheur : dites-moi, lui répondis-je, en lui prenant la main; que si nos pères sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour regler mes sentimens par mon devoir; mais je sens que je serrai très-malheureuse si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à secourir Madame de Lussan s'approchèrent alors de sa fille, et rompirent notre conversation. Je fus au lit de la mère qui me reçut avec

bonté; elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté; mon conducteur qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé a imaginer qu'a représenter; je craignois de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mère, ma douleur lui parla pour moi bien mieux que je n'eusse pu faire; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté que le soir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre, j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chère Adélaïde, je répétai la même chose deux ou trois fois; mes larmes que je ne pouvois retenir lui dirent le reste; elle en répandit aussi : je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle; je ne m'en fais aucun reproche, ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, et vous méritez bien que j'en aie pour vous : je ne sai quelle sera notre destinée, mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos pères, laissons-les se haïr puisqu'ils le veulent, et allons dans un coin du monde jouir de notre tendresse, et nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer, me répondit-elle, voulez-vous me faire repentir des sentimens que j'ai pour vous? ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit; mais elle ne me rendra jamais criminelle : adieu, ajouta-t-elle, en me tendant la main, c'est par notre constance et par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure; mais quoiqu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisois, pendant qu'elle

me parloit, la main qu'elle m'avoit tendu : je la mouillois de mes larmes; je ne suis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer, et de mourir de douleur.

J'avois le cœur si serré, que je pus à peine prononcer ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre, je montai à cheval, et j'arrivai au lieu où nous devions diner, sans avoir fait autre chose que de pleurer; mes larmes couloient, et j'y trouvois une espèce de douceur; quand le cœur est véritablement touché il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisième jour dans un château bâti auprès des Pyrénées; on voit à l'entour des pins, des ciprès, des rochers escarpés et arides, et on n'entend que le bruit des torrens qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisoit par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie; je passois les journées entières dans les bois, j'écrivois quand j'étois revenu des lettres où j'exprimois tous mes sentimens. Cette occupation étoit mon unique plaisir; je les lui donnerai un jour, disois-je, elle verra par-là à quoi j'ai passé le tems de l'absence : j'en recevois quelque fois de ma mère, elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque espérance : hélas! c'est le dernier moment de joie que j'ai ressenti; elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, et qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réussiroient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles : grand Dieu! de quelle longueur les jours étoient pour moi! j'allois dès le matin sur le chemin par où les Messagers pouvoient venir, je n'en revenois que le plus tard

qu'il m'étoit possible, et toujours plus affligé que je ne l'étois en partant; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté, je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi, et au lieu de cette impatience que j'avois quelque moment auparavant, je ne sentis plus que de la crainte, je n'osois m'avancer, quelque chose me retenoit; cette incertitude qui m'avoit semblé si cruelle me paroissoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas : les lettres que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon père n'avoit voulu entendre à aucun accommodement; et pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la Maison de Foix, que la nôce devoit se faire dans le lieu où j'étois, que mon père viendroit lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il desiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devois prendre, j'attendis mon père avec assez de tranquillité, c'étoit même un adoucissement à ma malheureuse situation, d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde, j'étois sûr qu'elle m'étoit fidelle, je l'aimois trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs ma mère qui avoit tant de raisons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adélaïde ajoûtoit de vivacité à ma passion! Je me trouvois heureux quelquefois que la dureté de mon père lui donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée; je passai les trois jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée de mon père à m'occuper du nouveau sujet que j'allois

donner un nouveau sujet que j'allois donner à Adélaïde, d'être contente de moi; cette idée, malgré ma triste situation, remplissoit mon cœur d'un sentiment qui approchoit presque de la joie.

L'entrevue de mon père et de moi, fut de ma part pleine de respect, mais de beaucoup de froideur; et de la sienne, de beaucoup de hauteur et de fierté. Je vous ai donné le tems, me dit-il, de vous repentir de vos folies, et je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez, par votre obéissance, à cette marque de ma bonté; et préparez-vous à recevoir, comme vous devez, Monsieur le Comte de Foix, et Mademoiselle de Foix sa fille, que je vous ai destinée; le mariage se fera ici, ils arriveront demain avec votre mère, et je ne les ai devancé que pour donner les ordres nécessaires. Je suis bien fâché, Monsieur, dis-je à mon père, de ne pouvoir faire ce que vous souhaitez, mais je suis trop honnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer, je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout-à-l'heure; Mademoiselle de Foix, quelque aimable qu'elle puisse être, ne me feroit pas changer de résolution, et l'affront que je lui fais, en deviendroit plus sensible pour elle si je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il, avec fureur. Tu ne verras pas même le jour, je vais t'enfermer dans un cachot destiné pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune puissance ne sera capable de t'en faire sortir, que tu ne sois rentré dans ton devoir, je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir, je te priverai de mon bien; je l'assurerai à Mademoiselle de Foix pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour; le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une foible lumière d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du château : mon père ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, et qu'on ne me laissât parler à personne : je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, et même avec une sorte de plaisir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, et ne me laissoit presque pas sentir les incommodités de ma prison; mais quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvoit être éternelle; mes réflexions ajoutoient encore à ma peine; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empressés à lui plaire; je n'avois pour moi que mes malheurs: il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir, aussi me reprochois-je le moindre doute, et lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mère me fit tenir une lettre où elle m'exhortoit à me soumettre à mon père, dont la colère devenoit tous les jours plus violente : elle ajoutoit qu'elle en souffroit beaucoup elle-même : que les soins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait soupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causois à ma mère, mais il me sembloit que ce que je souffrois moi-même, m'excusoit envers elle. Un jour que je rêvois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre, je la décachetai avec un saisissement qui me laissoit à peine la liberté de respirer : mais que devins-je

après l'avoir lue. Voici ce qu'elle contenoit :

» Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite de » tout ce que je vous dois, je sai ce que votre générosité » m'avoit laissé ignorer. Je sais l'affreuse situation où vous » êtes, et je n'ai, pour vous en tirer, qu'un moyen qui » vous rendra peut-être plus malheureux: mais je la serai » aussi bien que vous, et c'est-là ce qui me donne la » force de faire ce qu'on exige de moi. On veut, par » mon engagement avec un autre, s'assûrer que je ne » pourrai être à vous : c'est à ce prix que M. de » Comminge met votre liberté. Il m'en coûtera peut-être la » vie, et sûrement tout mon repos. N'importe, j'y suis réso- » lue. Vos malheurs, votre prison, sont aujourd'hui tout ce » que je vois. Je serai mariée dans peu de jours au Marquis » de Bénavidès. Ce que je connois de son caractère » m'annonce tout ce que j'aurai à souffrir : mais je vous » dois du moins cette espèce de fidélité de ne trouver » que des peines dans l'engagement que je vais prendre. » Vous, au contraire, tâchez d'être heureux : votre » bonheur feroit ma consolation. Je sens que je ne devrois » point vous dire tout ce que je vous dis, si j'étois » véritablement généreuse, je vous laisserois ignorer la » part que vous avez à mon mariage : je me laisserois » soupçonner d'inconstance; j'en avois formé le dessein. » Je n'ai pu l'exécuter; j'ai besoin dans la triste situation » où je suis de penser que du moins mon souvenir ne » vous sera pas odieux. Hélas! il ne me sera pas bientôt » permis de conserver le vôtre; il faudra vous oublier, il » faudra du moins y faire mes efforts. Voilà de toutes » mes peines celles que je sens le plus; vous les augmen- » terez encore, si vous n'évitez avec soin les occasions » de me voir et de me parler. Songez que vous me devez

» cette marque d'estime; et songez combien cette estime » m'est chère, puisque de tous les sentimens que vous » aviez pour moi, c'est le seul qu'il me soit permis de » vous demander.

Je ne lus cette fatale Lettre que jusqu'à ces mots : » On veut, par mon engagement avec un autre, s'assûrer » que je ne pourrai être à vous «. La douleur dont ces paroles me pénétrèrent ne me permit pas d'aller plus loin : Je me laissai tomber sur un matelas qui composoit tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, et j'y serois peut-être mort, sans le secours de celui qui avoit soin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'état où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir, dès que j'eus repris la connoissance. Cette Lettre que j'avois toujours tenue pendant ma foiblesse, et que j'avois enfin achevé de lire étoit baignée de mes larmes, et je disois des choses qui faisoient craindre pour ma raison.

Cet homme qui jusques-là avoit été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon père, il se reprocha d'avoir éxécuté ses ordres, il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce tems-là, je viendrois me remettre entre ses mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par son intérêt et par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitemens que j'avois reçus de lui, il consentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment; mais il fallut aller chercher des chevaux, et l'on m'an-

nouça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, et de mourir à ses pieds, si elle persistoit dans ses résolutions : il falloit pour exécuter mon projet arriver avant son funeste mariage, et tous les momens que je differois me paroissoient des siècles. Cette lettre que j'avois lue et relue, je la lisois encore; il sembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque chose de plus. J'examinois la date, je me flattois que le tems pouvoit avoir été prolongé : elle se fait un effort, disois-je; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance, reprenois-je; Adélaïde se sacrifie pour ma liberté, elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle, fût un bien pour moi? Je la retrouverai par-tout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur : elle a jugé de moi comme des autres hommes, voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyois, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour étoit connu.

Je passai la nuit entière à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin : je montai à cheval avec mon conducteur : nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'apperçus ma mère dans le chemin qui venoit de notre côté : elle me reconnut, et après m'avoir montré sa surprise de me trouver là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osois lui demander le sujet de son voyage : je craignois tout dans la situation où j'étois, et ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de prison, votre père y a consenti. Ah! m'écriai-je, Adélaïde

est mariée. Ma mère ne me répondit que par son silence. Mon malheur qui étoit alors sans remède se présenta à moi dans toute son horreur : je tombai dans une espèce de stupidité; et à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentois aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse; ma mère me fit mettre au lit : je fus deux jours sans parler, et sans vouloir prendre aucune nourriture; la fièvre augmenta, et on commença le troisième à désespérer de ma vie. Ma mère qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable; ses larmes, ses prières et le nom d'Adélaïde qu'elle employoit me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux : la première chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde; ma mère qui me l'avoit ôtée me vit dans une si grande affliction qu'elle fut obligée de me la rendre : je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, où j'avois déjà mis son portrait : je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois seul.

Ma mère, dont le caractère étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, et laisser au tems le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde; elle m'en parloit quelquefois et comme elle s'étoit aperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à se marier. Je vous donne le pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible : votre prison me faisoit tout craindre pour votre santé, et même pour votre vie.

tout craindre pour votre santé, et même pour votre vie. Je connoissois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre père, qui ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il craindroit que vous puissiez épouser Mademoiselle de Lussan : je me résolus de parler à cette généreuse fille, je lui fis part de mes craintes, elle les partagea, elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage : il y avoit long-tems que son père offensé des procédés de M. de Comminge la pressoit de se marier : rien n'avoit pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je ; il ne m'importe, me répondit-elle, tout m'est égal, puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'étoit destiné.

Deux jons après cette conversation, j'appris que le Marquis de Bénavidès avoit été préféré à ses concurrens, tout le monde en fut étonné, et je le fus comme les autres.

Bénavidès a une figure désagréable, qui le devient encore davantage par son peu d'esprit, et par l'extrême bisarrerie de son humeur : j'en craignis les suites pour la pauvre Adélaïde, je la vis pour lui en parler dans la maison de la Comtesse de Gerlande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuse ; mais il faut me marier ; et depuis que je sais que c'est le seul moyen de délivrer M. votre fils, je me reproche tous les momens que je différe. Cependant ce mariage que je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensible de ses peines ; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix, que son intérêt étoit le seul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi, je suis digne de votre pitié, et je tâcherai de mériter votre estime par la façon dont je

vais me conduire avec M. de Bénavidès. Ma mère m'apprit encore qu'Adélaïde avoit su par mon père même que j'avois brûlé nos titres ; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu son procès : elle m'a avoué, me disoit ma mère, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la générosité que vous aviez eu de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passoient dans de pareilles conversations, et quoique ma mélancolie fût extrême, elle avoit cependant je ne sai quelle douceur inséparable dans quelque état que l'on soit, de l'assûrance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mère reçut ordre de mon père de retourner auprès de lui, il n'avoit presque pris aucune part à ma maladie ; la manière dont il m'avoit traité avoit éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mère me pressa de partir avec elle, mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, et elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois ; il me passa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude, et je l'aurois fait si je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mère ; il me venoit toujours en pensée de tâcher de voir Adélaïde ; mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir sans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour savoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, et qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie ; il avoit été à Bagnières avec moi ; il connoissoit Adélaïde, il me dit même qu'il avoit de liaissons dans la maison de Bénavidès.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, et les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir : il apprit en arrivant à Bordeaux que Bénavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené sa femme peu de tems après son mariage dans des terres qu'il avoit en Biscaye. Mon homme, qui se nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, et me demanda mes ordres; je lui mandai d'aller en Biscaye sans perdre un moment. Le désir de voir Adélaïde s'étoit tellement augmenté par l'espérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage, il revint au bout de ce tems-là; il me conta qu'après beaucoup de peines et de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidès avoit besoin d'un Architecte, qu'il s'étoit fait présenter sous ce titre, et qu'à la faveur de quelque connoissance, qu'un de ses oncles qui exerçoit cette profession, lui avoit autrefois donnée, il s'étoit introduit dans la maison; je crois, ajouta-t-il, que Madame de Bénavidès m'a reconnu, du moins me suis-je aperçu qu'elle a rougi la première fois qu'elle m'a vu, il me dit ensuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triste et la plus retirée, que son mari ne la quittoit presque jamais, qu'on disoit dans la maison qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui donnât d'autre marque que son extrême jalousie, qu'il la portoit si loin, que son frère n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidès que quand il étoit présent.

Je lui demandai qui étoit ce frère, il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on disoit autant de bien que l'on disoit de mal de Bénavidès, qu'il paroissoit fort attaché à sa belle-sœur : ce discours ne fit alors nulle impression sur moi; la triste situation de Madame de Béna-

vidès, et le desir de la voir m'occupoit tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avoit pris toutes les mesures pour m'introduire chez Bénavidès; il a besoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement, je lui ai promis de lui en mener un, il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ; j'écrivis à ma mère que j'allois passer quelque tems chez un de mes amis: et je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye; mes questions ne finissoient point sur Madame de Bénavidès; j'eusse voulu savoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me satisfaire, il ne l'avoit vue que très-peu. Elle passoit les journées dans sa chambre sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup; cet article m'intéressa particulièrement. Ce chien venoit de moi: je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé; quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses qui échappent dans le bonheur. Le cœur dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidès pour sa belle-sœur, il ajouta qu'il calmoit souvent les emportemens de son frère, et qu'on étoit persuadé que sans lui Adélaïde seroit encore plus-malheureuse. Il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir, et à ne faire aucune tentative pour lui parler; je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce seroit un foible motif pour vous retenir; mais vous exposeriez la sienne. C'étoit un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étois persuadé de bonne foi que ce bien me suffiroit: aussi me promis-je à moi-même, et promis-je à

Saint-Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marches qui m'avoient paru plusieurs années; je fus présenté à Bénavidès qui me mit aussi-tôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte, qui, de son côté, devoit conduire des ouvriers. Il y avoit plusieurs jours que mon travail étoit commencé sans que j'eusse encore vu Madame de Bénavidès; je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade: elle n'avoit que son chien avec elle; elle étoit négligée, il y avoit dans sa démarche un air de langueur; il me sembloit que ses beaux yeux se promenoient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon Dieu que cette vue me causa de trouble. Je restai appuyé sur la fenêtre tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre; mais mon cœur savoit que c'étoit elle.

Je la vis la seconde fois dans la Chapelle du Château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le tems qu'elle y fut sans être remarqué. Elle ne jetta point les yeux sur moi, j'en devois être bien aise, puisque j'étois sûr que si j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai; je sortis de cette Chapelle avec plus de trouble et d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connoître; mais je sentois que je n'aurois pas la force de résister à une occasion si elle se présentoit.

La vue du jeune Bénavidès me donnoit aussi une espèce d'inquiétude: il venoit me voir travailler assez souvent; il me traitoit, malgré la distance qui paroissoit être entre lui et moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être

touché. Je ne l'étois cependant point. Ses agrémens et son mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoissance ; je craignois en lui un rival; j'appercevois dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée qui ressembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause; et ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune : Vous êtes amoureux, me dit-il? la mélancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé vient de quelques peines de cœur : dites-le-moi ; si je puis quelque chose pour vous, je m'y employerai avec plaisir : tous les malheureux en général ont droit à ma compassion; mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grace Dom Gabriel, (c'étoit son nom) des offres qu'il me faisoit. Je n'eus cependant pas la force de nier que je fusse amoureux ; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le tems qui pût lui apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venois d'avoir, je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, et qu'il l'étoit de sa belle-sœur : toutes ses démarches que j'examinois avec attention, me confirmèrent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux, mon estime pour Adélaïde éloignoit ce sentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable qui lui rendoit des soins, même

des services, ne lui fit sortir d'une manière plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avoit causé que des peines.

J'étois dans cette disposition lorsque je vis entrer dans le lieu où j'étois, Adélaïde menée par Dom Gabriel : Je ne sai lui disoit-elle, pourquoi vous voulez que je voie les ajustemens qu'on fait à cet appartement. Vous savez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ose espérer lui dis-je, Madame, en la regardant, que si vous daignez jetter les yeux sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adélaïde frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt; elle baissa les yeux quelques instans, et sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisoit mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur : Adélaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard sur moi, elle m'avoit refusé jusqu'aux marques de sa colère : que lui ai-je fait, dis-je? il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres. Mais si elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma passion. Je conclus ensuite que puisque Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs; cette pensée me donna une douleur si vive et si nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent qui venoit de tems en tems me voir, me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il? que vous est-il arrivé? Je suis perdu, lui répondis-je! Adélaïde ne m'aime plus, elle ne m'aime plus répétai-je, est-il bien possible. Hélas! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment; par combien de peines, par combien de tourmens ne racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préferois à tout, ce bien

qui, au milieu des plus grands malheurs, remplissoit mon cœur d'une si douce joie.

Je fus encore longtems à me plaindre sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes, il sut enfin ce qui m'étoit arrivé; je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez qui doive vous jetter dans le désespoir où vous êtes; Madame de Bénavidès est sans doute offensée de la démarche que vous avez fait de venir ici. Elle a voulu vous en punir en vous marquant de l'indifférence : que savez-vous-même si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé ! Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi quand on aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement : il faut, ajoutai-je, que je la voie, il faut que je lui reproche son changement. Hélas ! après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle? que ne me laissoit-elle dans cette prison? j'y étois heureux, puisque je croyois être aimé.

Saint-Laurent qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions; je passai la nuit entière à me tourmenter. Je n'avois pas un sentiment qui ne fût aussitôt détruit par un autre : je condamnois mes soupçons, je les reprenois, je me trouvois injuste de vouloir qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendoit malheureuse. Je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle; si je n'en suis plus aimé, disois-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure; je veux tâcher de lui parler; mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution, il fut conclu que je partirois aussi-tôt que je lui aurois parlé: nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le tems que Dom Gabriel iroit à la chasse, où il alloit assez souvent, et celui où Bénavidès seroit occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travailloit certains jours de la semaine.

Il me fit promettre que pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, et que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage, j'avois presque sans m'en appercevoir, quelque espérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendois me donnoient une émotion que je pouvois à peine soutenir; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite, il fallut enfin perdre l'espérance de voir Adélaïde de cette façon, et chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin ce moment : Je montois comme à mon ordinaire pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans son appartement; je ne doutai pas qu'elle ne fût seule. Je savois que Dom Gabriel étoit sorti dès le matin, et j'avois entendu Bénavidès dans une salle basse parler avec un de ses fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation qu'Adélaïde ne me vit que quand je fus près d'elle; elle voulut m'échapper aussitôt qu'elle m'apperçut; mais la retenant par sa robe, ne me fuyez pas, lui dis-je, Madame, laissez-moi jouir pour la dernière fois du bonheur de vous voir: cet instant passé, je ne vous importunerai plus, j'irai loin de vous mourir de douleur des maux que je vous ai causés, et de la perte de votre

cœur. Je souhaite que Dom Gabriel plus fortuné que moi... Adélaïde, que la surprise et le trouble avoient jusques-là empêché de parler, m'arrêta à ces mots, et jettant un regard sur moi : Quoi, me dit-elle, vous osez me faire des reproches? vous osez me soupçonner, vous ....

Ce seul mot me précipita à ses pieds; non ma chère Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun soupçon qui vous offense; pardonnez un discours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout-à-l'heure; et que vous ne me voyez jamais. Songez que c'est pour vous que je suis la plus malheureuse personne du monde; voulez-vous faire croire que je suis la plus criminelle? je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez, mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoique Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étois resté à ses genoux; ceux qui aiment savent combien cette attitude a de charmes; j'y étois encore quand Bénavidès ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre, il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que venant à elle l'épée à la main; tu mourras perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, si je ne me fusse jetté au devant d'elle : je tirai en même tems mon épée; je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Bénavidès, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimois pas assez la vie pour la défendre; mais je haissois trop Bénavidès pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissoit plus l'usage de la raison; j'allai sur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques que les cris de Madame de Bénavidès avoient attirés, entrèrent dans ce moment, ils me virent

retirer mon épée du corps de leur maître, plusieurs se jettèrent sur moi, ils me désarmèrent sans que je fisse aucun effort pour me défendre : la vue de Madame de Bénavidès qui étoit à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissoit de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus renfermé.

C'est-là que livré à moi-même je vis l'abyme où j'avois plongé Madame de Bénavidès. La mort de son mari que je croyois alors tué à ses yeux, et tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point? j'avois causé ses premiers malheurs, et je venois d'y mettre le comble par mon imprudence; je me représentois l'état où je l'avois laissée; tout le ressentiment dont elle devoit être animée contre moi : elle me devoit haïr, je l'avois mérité; la seule espérance qui me resta fut de n'être pas connu; l'idée d'être pris pour un scélérat, qui dans toute autre occasion m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit justice, et Adélaïde étoit pour moi tout l'Univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus surpris en voyant entrer Dom Gabriel. Rassurez-vous, me dit-il en s'approchant, je viens par ordre de Madame de Bénavidès, elle a eu assez d'estime pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, auroit-elle pensé différemment, si elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à sa confiance : je vous sauverai et je la sauverai si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour, je dois justifier Madame de Bénavidès et je le ferois aux dépens de mille vies.

Je

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connoître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, si mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez; mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, et le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Bénavidès dans son appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée et que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il : je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Bénavidès, m'écriai-je? non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un péril où je l'ai mise et à l'y laisser. Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Hé bien! lui dis-je, je fuirai puisqu'elle le veut, et que son intérêt le demande. J'espérois en sacrifiant ma vie, lui donner du moins quelque pitié : je ne méritois pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-là, dis-je à Dom Gabriel, vous êtes généreux, son innocence, son malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'est échappé, que les intérêts de Madame de Bénavidès me sont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos; je ferai tout pour elle. Hélas! ajouta-t-il : je me croirois payé si je pouvois encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi? mais sortons, poursivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, et me fit traverser les cours du château. J'étois si plein de rage contre moi-même, que par un sentiment de désespéré; j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois;

Dom Gabriel m'avoit conseillé en me quittant d'aller dans un Couvent de Religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du Château : il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maison pendant quelques jours pour vous dérober aux recherches que je serai moi-même obligé de faire : voilà une lettre pour un Religieux de la maison, à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore long-tems autour du Château, je ne pouvois me résoudre à m'en éloigner : mais le desir de savoir des nouvelles d'Adélaïde me détermina enfin à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux après avoir lu la lettre de Dom Gabriel m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement et le sang qu'il apperçut sur mes habits lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandoit quand il me vit tomber en foiblesse ; un Domestique qu'il appella, et lui, me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la maison pour visiter ma plaie, elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid et par la fatigue que j'avois souffert.

Quand je fus seul avec le Père à qui j'étois adressé, je le priai d'envoyer à une maison du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent : j'avois jugé qu'il s'y seroit réfugié, je ne m'étois pas trompé ; il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême quand il sut que j'étois blessé ; il s'approcha de mon lit, pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est Madame de Beauvilliers, sachez ce qui se passe, ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, et songez que ce que je souffre est mille fois pire que la mort ; Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhaitois, il sortit dans l'instant pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de violence : ma plaie parut dangereuse, on fut obligé de me faire de grandes incisions ; mais les maux de l'esprit me laissoient à peine sentir ceux du corps. Madame de Bénavidès, comme je l'avois vue en sortant de sa chambre fondant en larmes, couchée sur le plancher auprès de son mari que j'avois blessé, ne me sortoit pas un moment de l'esprit : je repassois les malheurs de sa vie, je me trouvois partout : son mariage, le choix de ce mari, le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoit fait pour moi, et je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en exposant sa réputation. Je me rappellois ensuite la jalousie que je lui avois marquée : quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ses bontés ; elle devoit me haïr. Cette idée, si douloureuse, si accablante, je la soutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours, il me dit que Bénavidès étoit très-mal de sa blessure, que sa femme paroissoit inconsolable, que Dom Gabriel faisoit mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer : je ne savois ce que je devois désirer, tous les événemens étoient contre moi, je ne pouvois même souhaiter la mort : il me sembloit que je me devois à la justification de Madame de Bénavidès.

Le Religieux qui me servoit prit pitié de moi, il m'entendoit soupirer continuellement, il me trouvoit presque toujours le visage baigné de larmes. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit été long-tems dans le monde, et que divers accidens avoient conduit dans le Cloître. Il me

chercha point à me consoler par ses discours, il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines : ce moyen lui réussit, il gagna peu à peu ma confiance, peut-être aussi ne la dût-il qu'au besoin que j'avois de parler et de me plaindre. Je m'attachois à lui à mesure que je lui contois mes malheurs; il me devint si nécessaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans personne plus de vraie bonté; je lui répétois mille fois les mêmes choses, il m'écoutoit, il entroit dans mes sentimens.

C'étoit par son moyen que je savois ce qui se passoit chez Bénavidès; sa blessure le mit long-tems dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par Dom Jerôme, c'étoit le nom de ce Religieux; il me dit ensuite que tout paroissoit tranquille dans le château, que Madame de Bénavidès vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que sa santé étoit très-languissante; il ajouta qu'il falloit que je me disposasse à m'éloigner aussi-tôt que je le pourrois, que mon séjour pouvoit être découvert et causer de nouvelles peines à Madame de Bénavidès.

Il s'en falloit bien que je fusse en état de partir, j'avois toujours la fièvre, ma plaie ne se refermoit point. J'étois dans cette maison depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour que Dom Jerôme étoit triste et rêveur: il détournoit les yeux, il n'osoit me regarder, il répondoit avec peine à mes questions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui, d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allois lui demander le sujet de sa mélancolie, lorsque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit que Dom Gabriel étoit dans la maison, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici, dis-je en regardant Dom Jerôme,

et vous ne m'en dites rien : pourquoi ce mystère? vous me faites trembler! que fait Madame de Bénavidès? par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrois pouvoir vous y laisser toujours, me dit enfin Dom Jerôme en m'embrassant. Ah! m'écriai je, elle est morte, Bénavidès l'a sacrifiée à sa fureur. Vous ne me répondez point. Hélas! je n'ai donc plus d'espérance. Non, ce n'est point Bénavidès, reprenois-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein; sans mon amour elle vivroit encore. Adélaïde est morte, je ne la verrai plus, je l'ai perdue pour jamais. Elle est morte, et je vis encore, que tardai-je à la suivre, que tardai-je à la venger. Mais non, ce seroit me faire grace que de me donner la mort : ce seroit me séparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit r'ouvrir ma plaie, qui n'étoit pas encore bien fermée : je perdis tant de sang que je tombai en foiblesse; elle fut si longue que l'on me crut mort : je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jerôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie, il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce tems que je fis dessein d'aller dans quelque lieu, où je pusse être en proye à toute ma douleur. J'imaginois presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étois.

Je souhaitai de voir Dom Gabriel, parce que sa vue devoit encore augmenter ma peine; je priai Dom Jerôme de l'amener : ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit : nous restâmes tous deux assez long-tems sans nous parler; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes : je rompis enfin

le silence. Vous êtes bien généreux, Monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine. Vous êtes trop malheureux, répondit-il, pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie, lui dis-je, de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur: l'éclaircissement que je vous demande préviendra peut être des évènemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines et les vôtres, me répondit-il, n'importe, il faut vous satisfaire, vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire que vous n'êtes pas seul à plaindre; mais je suis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez savoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Bénavidès quand elle devint ma belle-sœur; mon frère, que des affaires considérables avoient attiré à Bordeaux, en devint amoureux; et quoique ces rivaux eussent autant de naissance et de bien, et lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne sais par quelle raison le choix de Madame de Bénavidès fut pour lui. Peu de tems après son mariage, il la mena dans ses terres; c'est-là où je la vis pour la première fois; si sa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des graces de son esprit et de son extrême douceur, que mon frère mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable personne dont j'étois tendrement aimé, me faisoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes; j'avois même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le père de ma maîtresse, offensé des refus de mon frère, ne m'avoit donné qu'un tems très-court pour les faire cesser: et m'avoit déclaré, et à sa fille, que ce tems expiré, il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Bénavidès me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander son secours ; j'allois souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui lui en parler, et j'étois arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le tems qui m'avoit été prescrit, s'écouloit, j'avois reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressoit d'agir; les réponses que je lui faisois, ne la satisfirent pas : il s'y glissoit, sans que je m'en apperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes : elles me parurent injustes, je lui en écrivis sur ce ton là. Elle se crut abandonnée : et le dépit, joint aux instances de son père, la déterminèrent à se marier : elle m'instruisit elle-même de son sort; sa lettre, quoique pleine de reproche, étoit tendre : elle finissoit, en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée ; je croyois l'aimer encore; je ne pus apprendre, sans une véritable douleur que je la perdois ; je craignois qu'elle ne fût malheureuse, et je me reprochois d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupoient; j'y rêvois tristement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoissez, quand je fus abordé par Madame de Bénavidès : elle s'apperçut de ma tristesse, elle m'en demanda la cause avec amitié : une secrette répugnance me retenoit. Je ne pouvois me résoudre à lui dire que j'avois été amoureux; mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens se passoient dans mon cœur, sans que je les démêlasse. Je n'avois encore osé approfondir ce que je sentois pour ma belle-sœur : je lui contai mon aventure, je lui montrai la lettre de Mademoiselle de N.... Que ne m'avez-vous parlé plutôt, me dit-elle, peut-être aurois-je obtenu, de Monsieur votre frère, le consentement qu'il

vous refusoit. Mon Dieu! que je vous plains, et que je la plains : elle sera assurément malheureuse! La pitié de Madame de Bénavides, pour Mademoiselle de N... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées désavantageuses; et pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de Mademoiselle de N.... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, et qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroit encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuse, rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime: c'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation; je m'apperçus même qu'elle avoit peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelque mot, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer; je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir jusques-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur, et je crus voir qu'elle avoit une passion dans le cœur : je me rappellai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens dans un âge comme le sien, son extrême mélancolie, que j'avois attribuée au mauvais traitement de mon frère, me parut alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présentèrent en même tems à mon esprit! Je me trouvois amoureux d'une personne que je ne devois point aimer, et cette personne en aimoit une autre. Si elle n'aimoit rien, disois-je, mon amour, quoique sans espérance, ne seroit pas sans doux

cœur; je pourrois prétendre à son amitié, elle m'auroit tenu lieu de tout; mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentimens plus vifs pour un autre. Je sentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, et que l'honneur ne me permettoit pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, et je rentrai au château, pour dire à mon frère que j'étois obligé de partir : mais la vue de Madame de Bénavidès arrêta mes résolutions; cependant, pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce tems-là; je trouvai en vous un air et des manières qui démentoient la condition sous laquelle vous paroissiez. Je vous marquai de l'amitié, je voulus entrer dans votre confidence : mon dessein étoit de vous engager ensuite à peindre Madame de Bénavidès; car malgré toutes les illusions que mon amour me faisoit, j'étois toujours dans la résolution de m'éloigner, et je voulois, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La manière dont vous répondites à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien espérer de vous, et j'étois allé pour faire venir un autre Peintre le jour malheureux où vous blessâtes mon frère. Jugez de ma surprise, quant à mon retour, j'appris tout ce qui s'étoit passé; mon frère qui, étoit très-mal, gardoit un morne silence, et jettoit de tems en tems des regards terribles sur Madame de Bénavidès. Il m'appella aussi-tôt qu'il me vit : Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi : faites-la conduire dans son appartement, et donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose, mais M. de Bénavidès m'interrompit au premier mot; faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir; je m'approchai de ma belle-sœur; je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre : elle avoit entendu les ordres que son mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrèrent de douleur; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions; mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que la regardant avec beaucoup de tristesse : Quoi? lui dis-je Madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi, qui sens vos peines comme vous même; moi, qui donnerois ma vie pour vous? Je frémis de le dire; mais je crains pour la vôtre. Retirez-vous pour quelque tems dans un lieu sûr, je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sais si M. de Bénavidès en veut à mes jours, me répondit-elle, je sais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, et je le remplirai quoiqu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques momens; et reprenant la parole : Je vais, continua-t-elle, vous donner, par une entière confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner; aussi bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre : allez retrouver votre frère, une plus longue conférence pourroit lui être suspecte; revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis, comme Madame de Bénavidès le souhaitoit; le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de Bénavidès; je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées différentes : je desirois de savoir ce qu'elle avoit à me dire, et je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu : l'amour que vous aviez pris pour elle, le premier moment que vous l'avez vu. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de D. Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, et je l'ai perdue ! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avoient été retenue jusques-là par l'excès de mon désespoir, commencèrent à couler.

Oui, continua Dom Gabriel, vous en étiez aimé : quel fond de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente. Je sentois qu'elle appuyoit, avec plaisir, sur tout ce que vous aviez fait pour elle : elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez ; qu'elle vous avoit écrit, pour vous ordonner de partir, et qu'elle n'avoit pu trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avoit surpris dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer, et que c'étoit en la défendant que vous aviez blessé M. de Bénavidès. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle, vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend ; car je le connois, dans la crainte de m'exposer, il souffriroit les derniers supplices, plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui : Je vous ai découvert toute ma foiblesse, repliqua-t-elle ; mais vous avez dû voir que si je n'ai pas été maîtresse de mes sentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, et que je n'ai fait aucune démarche, que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Helas ! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier, je sais trop, par moi-même, qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudroit ; je vais mettre tout en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, et pour

délivrer le Comte de Comminge ; mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles, sans oser jetter les yeux sur Madame de Bénavidès; je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer; mais je ne savois pas si je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois souffert, pendant le récit que je venois d'entendre, me faisoit connoître à quel point j'étois amoureux; il falloit m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu; mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidès, seule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir Madame de Bénavidès et à l'éviter avec soin; je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain : elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'appercevoir que son affliction étoit encore augmentée, et je ne doutai pas que ce ne fût la connoissance que je lui avois donnée de mes sentimens : je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causoit.

Je fus plusieurs jours sans la voir, le mal de mon frère qui augmentoit et qui faisoit tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Bénavidès, me dit-elle, par un évènement ordinaire, sa perte m'auroit été moins sensible; mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire, je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué. S'il vit, j'espère qu'il connoîtra mon innocence, et qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre; je vous demande pardon des sentimens que je vous

ai laissé voir. Je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sais même, si je pourrai en triompher; mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais; j'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenoit ici : Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter jusqu'à la consolation que j'aurois trouvé dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déjà si malheureuse : Non, Madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, et je me rendrai digne de la vôtre par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connoissois. Bien loin de la fuir, je voulus par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes sentimens à l'amitié; je lui disois naturellement le progrès que je faisois, elle m'en remercioit comme d'un service que je lui aurois rendu; et pour m'en récompenser, elle me donnoit de nouvelles marques de sa confiance : mon cœur se révoltoit encore quelquefois; mais la raison restoit la plus forte.

Mon frère, après avoir été assez longtems dans un très-grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidès tomba malade à son tour;

sa jeunesse le tira d'affaire; et j'eus lieu d'espérer que sa maladie avoit attendrie son mari pour elle, quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal, il demandoit de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençoit à se mieux porter, quand M. de Bénavidès me fit appeller. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma présence à Sarragosse, ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, et vous m'obligerez de partir tout-à-l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années, j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurois eu pour mon père, et il m'en a tenu lieu; je n'avois d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitoit de moi : il fallut donc me résoudre à partir; mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettoit en droit de lui parler sur Madame de Bénavidès. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! Il me parut que je l'avois ébranlé. Je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Bénavidès, me dit-il, de la passion du monde la plus forte : elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur; mais il faut que le tems et la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le souvenir de ce que j'ai vu. Je n'osai contester ses sujets de plainte : c'étoit le moyen de rappeller ses fureurs. Je lui demandai seul et la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie : Je sais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Bénavidès, mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frère. Un des principaux domestiques de la maison à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, et de m'en instruire. Après ces précautions que je crus suffisantes, je pris la route de Sarragosse; il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé que je n'avois eu aucune nouvelle; ce long silence commençoit à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domestique, qui m'apprenoit que trois jours après mon départ, M. de Bénavidès l'avoit mis dehors, et tous ses camarades, et qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, et la femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa lettre, et sans m'embarrasser des affaires dont j'étois chargé, je pris sur-le-champ la poste.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Bénavidès; mon frère qui me l'écrivit lui-même, m'en parut si affligé, que je ne saurois croire qu'il y ait eu part: il me mande que l'amour qu'il avoit pour sa femme, l'avoit emporté sur sa colère, qu'il étoit prêt de lui pardonner quand la mort la lui avoit ravie; qu'elle étoit retombée peu après mon départ, et qu'une fievre violente l'avoit emportée le cinquième jour: j'ai su depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de Dom Jerôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie. Il ne veut voir personne, il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel, les lieux où j'ai vu la malheureuse Madame de Bénavidès, et où je ne la verrois plus, ajoutent encore à ma douleur; il semble que sa mort ait réveillé mes pei-

miers sentimens, et je ne sais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié : j'ai résolu de passer en Hongrie, où j'espère trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler, je ne pus lui répondre, ma voix étoit étouffée par mes soupirs et par mes larmes, il en répandoit aussi bien que moi ; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jerôme l'accompagna, et je restai seul : ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur ; le desir d'exécuter ce projet, hâta ma guérison : après avoir langui si longtems, mes forces commencèrent à revenir ; ma blessure se ferma, et je me vis en état de partir en peu de tems. Les adieux de Dom Jerôme et de moi furent de sa part remplie de beaucoup de témoignages d'amitié ; j'aurois voulu y répondre, mais j'avois perdu ma chere Adélaïde, et je n'avois de sentimens que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle : j'écrivis à ma mère par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponse dans le lieu où j'étois. Cette Lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé ; je finissois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle : j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort ; enfin je la priois de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, et je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent ; je ne gardai que ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon voyage. La lettre de Madame de Bénavidès, et son portrait que j'avois toujours sur mon cœur, étoient le seul

seul bien que je m'étois réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent. Je vins sans presque m'arrêter à l'Abbaye de la T... Je demandai l'habit en arrivant; le Père Abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture et les austérités ne me paroissoient pas au-dessus de mes forces : ma douleur m'occupoit si entièrement, que je ne m'étois pas même apperçu du changement de nourriture et de ces austérités dont on me parloit.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle, et je fus reçu : l'assûrance que j'avois par-là que mes larmes ne seroient point troublées, et que je passerois ma vie entière dans cet exercice, me donna quelque espèce de consolation : l'affreuse solitude, le silence qui régnoit toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnoient, me laissoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue si chère, qui me tenoit presque lieu de ce que j'avois perdu. Je remplissois les exercices du Cloître, parce que tout m'étoit également indifférent. J'allois tous les jours dans quelque endroit écarté du bois; là, je relisois cette lettre, je regardois le portrait de ma chère Adélaïde; je baignois de mes larmes l'un et l'autre, et je revenois le cœur encore plus triste.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appellé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un Religieux; il étoit déja couché sur la cendre; et on alloit lui administrer le dernier Sacrement, lorsqu'il demanda au Père Abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Père, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui par des voies si extraordinaires m'a tiré du profond abyme

où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi :

Je suis indigne de ce nom de Frère dont ces saints Religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse, qu'un amour prophane a conduite dans ces saints lieux. J'aimois et j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos pères mit obstacle à notre mariage. Je fus même obligée pour l'intérêt de mon amant d'en épouser un autre. Je cherchai jusques dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour : celui qui ne pouvoit m'inspirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles, ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari et mon amant se blessèrent à mes yeux ; le chagrin que j'en conçus me rendit malade, je n'étois pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, et me fit passer pour morte ; je fus deux ans en ce lieu, sans aucune consolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture ; mon mari non content des maux qu'il me faisoit souffrir, avoit encore la cruauté d'insulter à ma misère : mais que dis-je, ô mon Dieu ! j'ose appeller cruauté l'instrument dont vous vous serviez pour me punir. Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égaremens : bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté ; le même Domestique, seul instruit de ma destinée vint m'ouvrir ma prison et m'apprit que j'avois passé pour morte dès l'instant qu'on m'avoit enfermée : la crainte des discours que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penser à la

retraite, et pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne savoit aucune nouvelle de la seule personne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choisi, et où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici : j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Eglise : à peine y étois-je, que je distinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur : je crus être séduite par la force de mon imagination, je m'approchai, et malgré le changement que le tems, et les austérités avoient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand Dieu ! à cette vue, de quel trouble ne fus-je point agitée ! loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphemai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu ! et vous vous servîtes de ma propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois ; et pour ne m'en plus séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon Père. Vous fûtes trompé par l'empressement que je montrois pour être admis dans votre maison, vous m'y reçûtes. Quelle étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices ? un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu qui vouloit en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées, que je goutois à respirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas, je l'aidois dans son travail autant que mes forces pouvoient me le

permettre, et je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connoître : mais quel fut le motif qui m'arrêta? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien : sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que pour obéir à la règle du saint Fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ses Religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses : la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes, qui pouvoient me trahir : il me semblóit depuis ce moment que j'allois le perdre, cette idée ne m'abandonnoit plus, mon attachement en prit encore de nouvelles forces, je le suivois par tout, et si j'étois quelques heures sans le voir je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quitté; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa rêverie étoit si profonde, que j'allai à lui, et que j'eus le tems de considérer ce qu'il tenoit, sans qu'il m'apperçut : quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait! Je vis alors que bien loin de jouir de ce repos, que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse

victime d'une passion criminelle ; je vis Dieu irrité appesantir sa main toute puissante sur lui ; je crus que cette amour que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels ; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu ! c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit pour lui que je versois des larmes, c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eûtes pitié de ma foiblesse, ma prière toute insuffisante, toute prophane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée, votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goutai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, et qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances ; je tombai malade, peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gémit encore sous le poids du péché, qu'il considère ce qu'il a si follement aimé, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, et où il touchera bientôt ; à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice ; mais je sens que le tems de mon dernier sacrifice s'approche ; j'implore le secours des prières de ces saints Religieux ; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, et je me reconnois indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde si présent à mon souvenir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expression pourroit représenter ce qui se passoit alors dans mon cœur ! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois prosterné comme les autres Religieux. Tant

qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avoit retenu mes cris; mais quand je compris qu'elle étoit expiré, j'en fis de si douloureux, que les Religieux vinrent à moi, et me relevèrent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adélaïde, je lui prenois les mains que j'arrosois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chere Adélaïde, m'écriai-je, et je vous ai perdue pour toujours. Quoi! vous avez été si long-tems auprès de moi, et mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue; nous ne nous séparerons du moins jamais, la mort moins barbare que mon père, ajoutai-je en la serrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable pitié n'est point cruelle; le Père Abbé attendri de ce spectable, tâcha, par les exhortations les plus tendres et les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps, que je tenois étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force; on m'entraina dans une cellule, où le Père Abbé me suivit; il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir sembloit s'accroître par les consolations qu'on vouloit me donner.

Rendez-moi, lui dis-je, Adélaïde; pourquoi m'en avez vous séparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux; par pitié, ajoutai-je, en me jettant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir, que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troubleroit votre repos? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort; ma chère Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire; et vous, mon Père, je vous demande cette dernière grace, promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres. Je

vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le Père Abbé par compassion, et peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses Religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande et consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu ; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN.

COLIGNY,

OU

LA SAINT-BATHELEMI,

TRAGÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

PAR M. D'ARNAUD.

A PARIS,

CHEZ LA VEUVE DUCHESNE, LIBRAIRE.

M. DCC. LXXX.

AVERTISSEMENT.

CETTE Tragédie a eu plusieurs éditions. Les Anglais lui ont fait l'honneur de la traduire, et c'est à cette traduction anglaise que nous sommes redevables de la Tragédie de Charles IX. Ainsi M. de Chénier, comme on voit, a plus d'une obligation à M. d'Arnaud. M. d'Arnaud est véritablement l'inventeur du sujet; c'est lui qui le premier en a conçu l'idée : et n'eût-il que cette seule gloire, ce seroit déjà beaucoup, vu l'âge et le tems où il écrivoit. Cet Ouvrage qu'il composa dans sa première jeunesse (à peine avoit-il dix-huit ans) lui valut beaucoup d'applaudissemens, une foule de critiques et les honneurs (1) *de la Bastille. Malgré la quantité d'éditions que nous venons de dire qu'il a eues, il n'en est pas moins vrai que ces éditions n'ont eu cours que dans les pays étrangers où elles*

(1) HONNEURS, en ce sens, est devenu, je ne sais trop pourquoi, le terme usité; mais je crois qu'horreurs étoit véritablement le mot propre.

ont été faites, et que les exemplaires qui sont parvenus en France, ont été extrêmement rares, grace à l'activité de l'inquisition ministérielle qui enchaînoit jusqu'à la pensée. C'est donc un service que nous croyons rendre aux Lecteurs en publiant cette édition, beaucoup plus correcte que toutes celles qui l'ont précédées. En général la versification de cette pièce est noble et élevée, les pensées fortes et bien rendues, les caractères vigoureusement dessinés et parfaitement soutenus. L'Auteur paroît avoir eu en vue ce naturel pathétique des Auteurs Grecs. S'il a pu intéresser, il a rempli la première des règles. Il ne faut jamais s'interroger sur la cause du plaisir qu'on ressent à la représentation ou à la lecture d'une pièce. Pourvu qu'elle ait l'avantage de plaire, on ne doit pas en exiger davantage. Nous laissons à M. d'Arnaud le soin de rendre compte lui-même au Lecteur, dans son Discours préliminaire, du but qu'il s'est proposé en composant cette Tragédie, dont le motif et l'exécution ne peuvent que lui faire honneur.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ceux qui aiment la vérité, la trouveront dans cet Ouvrage. La journée de la Saint-Barthelemi feroit honte à nos Français, s'ils ne la désapprouvoient eux-mêmes. On sait qu'elle est en horreur parmi eux, comme le sont aujourd'hui les Vêpres Siciliennes chez les Espagnols. Les Anglais, une des Nations les plus sensées de l'Europe, blâment la conduite de leurs pères à l'égard de Charles I. Les Protestans ont été les premiers à détester ces misérables fanatiques nommés Camisards (1). Les meilleurs Catholiques, en honorant Saint-Pierre et les autres Pontifs aussi respectables, abhorent Alexandre VI. Il y a une espèce d'imbécillité à vouloir excuser les fautes de ces aïeux. Il se trouve des superstitions de tout genre; la plus honteuse de toutes est ce respect mal entendu pour les

(1) Les troubles des Cévennes doivent être mis à côté de la Saint-Barthelemi, pour les horribles excès ou se livrèrent les Camisards, qu'on peut nommer avec raison les enragés; des Prêtres respectables pour leur vieillesse et encore plus par leurs mœurs, furent les principaux objets de la fureur de cette canaille, qui ressembloit assez aux Vaudois et aux Albigeois.

siècles précédens ; ce préjugé grossier, et cependant si ordinaire, arrête souvent les progrès de la raison. Pourquoi devoir à autrui un bien que nous trouvons chez nous-mêmes ? Nous avons tous la même faculté de penser ; ce n'est que les divers abus qu'on en fait, qui rendent un homme si différent d'un autre homme.

On a le malheur de confondre souvent le fanatisme avec la religion. Un chrétien est un homme plus raisonnable que les autres. La raison et la véritable religion ne se séparent jamais.

On n'a qu'à parcourir les Mémoires de l'Etoile, la grande Histoire de Mézeray, l'illustre Président de Thou, le Tite-Live de la France, cet historien si sage et si éclairé ; on y lira le détail de la Saint-Barthelemi. On pourra juger par tant de détails, que tous les hommes sont également méchans, lorsqu'ils sont frappés de ce préjugé imposant qu'ils nomment religion, et qui cependant lui est si opposé.

Il est nécessaire de donner une légère idée sur la Saint-Barthelemi, pour mettre sous les yeux des Lecteurs des traits qui auroient pu leur échapper, et dont la connoissance est nécessaire à l'intelligence de la pièce.

Médicis, depuis long temps, méditoit de porter ce coup au parti calviniste, il étoit nécessaire qu'on empruntât les voiles de la religion

et de la perfidie, pour accabler avec plus d'assûrance un parti qui s'agrandissoit tous les jours. On n'eut pas de peine à faire goûter ce complot à une Cour composée d'imbécilles, de superstitieux, de mécontens et d'esprits amoureux de nouveautés. Les uns étoient des fanatiques que le zèle de la religion rendoit barbares de sang-froid; les autres, moins grossiers et plus coupables, se servoient de ces espèces de pieuses machines pour travailler aveuglément à leurs propres intérêts. C'est ainsi que de tous temps, le peuple a été le martyr de ses maîtres et de sa crédulité.

Les Guise haïssoient les Condé et les Coligny, plutôt à cause de leur haute réputation, que par rapport au titre de protecteurs de l'hérésie. Si Coligny eût été catholique, ils eussent été les plus zélés soutiens des protestans.

Charles IX eut peine à donner son consentement pour une si horrible exécution; mais il n'avoit point assez de force pour oser être vertueux dans une Cour empoisonnée des maximes de Machiavel. Cependant, malgré sa docilité pour sa mère, il a passé pour le Prince le plus emporté de son temps; il tomboit dans des espèces de fureurs convulsives. Quelques-uns ont soupçonné que la maladie dont il mourut, fut occasionnée par le poison; ce fait cependant n'est pas avéré.

Gaspard de Coligny, Amiral de France, avoit succédé dans son parti au Prince de Condé, son neveu, tué à la bataille de Jarnac, par Montesquiou; c'étoit un honnête homme auquel il ne manquoit que d'être catholique. Jamais chef ne sut mieux mettre à profit le malheur: s'il ne remporta pas d'éclatantes victoires, il fit beaucoup d'honorables retraites; ce qui distingue le grand capitaine presque autant que le succès. Les nôces d'Henri IV et de Marguerite de Valois l'attirerent à la cour, rassuré par le prétexte d'une paix générale que Médicis feignoit de vouloir leur donner. Il étoit attaché à son Roi, malgré la différence de religion, et faisoit voir qu'on peut servir à la fois, son Dieu et son Maître. Toute sa prudence ne put lui faire écouter des soupçons qu'un accident qui lui étoit arrivé quelques jours avant devoit justifier. Coligny allant au Louvre pour voir le Roi, fut blessé d'un coup d'arquebuse. Ce fut la première victime qu'on sacrifia à Médicis. Ses assassins le trouvèrent qui lisoit Job: il ne parut point épouvanté à leur vue; il attendit la mort et la reçut avec cette tranquillité d'ame qui fait le caractère du héros et du chrétien, son corps fut jetté par les fenêtres. Le Duc de Guise, surnommé le Balafré, qui n'eut que de grands vices et des talens qu'on nommoit vertus, eut la cruauté de

fouler aux pieds le cadavre de Coligny ; il lui essuya même avec son mouchoir , son visage tout couvert de sang, pour le reconnoître , et pour jouir (si on ose le dire) de l'affreux plaisir de la vengeance. La tête de l'Amiral fut portée à Médicis , qui, suivant quelques Historiens, l'envoya toute embaumée au Pape, comme un présent de sa haine et de sa colère. On pendit le corps de Coligny par les pieds , au gibet de Montfaucon ; Charles IX , avec toute sa Cour, alla rassasier sa fureur de ce spectacle ; les biens du mort furent confisqués au profit du Roi , sa mémoire déclarée odieuse. Il y a quelques années, qu'en creusant les fondemens d'une chapelle à Chantilly , on trouva un cercueil qui renfermoit son corps ; il étoit entouré de bandelettes aux jambes et aux bras (1).

Le Comte de Téligny, son gendre , se sauva tout nud en chemise , dans les bras de son beau-

(1) La haine pour le nom de Coligny s'est étendue si loin, que des Religieuses d'une ville de Languedoc ayant trouvé depuis peu un tombeau où étoit enseveli Dandelot frère de Coligny, l'en tirèrent elles-mêmes avec une sainte fureur, lui donnèrent force coups de couteau, à la sollicitation d'un Directeur, et le jetèrent ensuite dans un grand feu allumé exprès pour consommer un si précieux sacrifice. Ce fait prouve de quoi est capable l'imbécilité et l'ivresse du fanatisme.

père, et y fut massacré sur-le-champ par les assassins. Ce jeune homme étoit cher au parti, et même aux catholiques qui savoient respecter la vertu jusque dans leurs ennemis,

Marsillac, comte de la Rochefoucauld, étoit un des courtisans qui possédoit davantage la faveur du Roi ; il avoit passé une parti de la nuit à jouer aux dés avec ce Prince, qui voulut en vain le retenir. Ce Roi, dont la foiblesse étoit le premier vice, laissa courir Marsillac au devant de la mort, persuadé que le ciel avoit résolu sa perte.

Le Maréchal de Tavannes, honnête homme d'ailleurs, s'il n'eût pas été aveuglé par son ignorance, commandoit tous ces meurtres, dans la vue d'obéir à Dieu : on se servoit de sa docile fureur comme d'un instrument propre à châtier les huguenots. Il étoit à la tête d'une troupe de meurtriers qui portoient sur leurs chapeaux une croix blanche ; et le Maréchal crioit de toutes forces : « Saignez, saignez ; la saignée » est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de « Mai. »

Albert de Gondy, Maréchal de France, étoit un des favoris de Médicis, aussi bien que Moscouët, gentilhomme breton, et le Vidame de Chartres ; cette Princesse mettoit l'amour au rang de ses passions. « Elle ne marchoit, dit

» Monstrelet, qu'accompagnée des plus belles » femmes de la cour, qui tenoit en laisse un » long cortège de courtisans, et falloit-il que » le bal marchât toujours. »

Nevers, Frédéric de Gonzague, de la maison de Mantoue, et l'un des principaux auteurs de la Saint-Barthelemi, le fils du Baron Desadrets, Bussy d'Amboise, qui tua son propre cousin Renel, Bême attaché à la maison de Guise; voilà quels étoient les premiers assassins.

Sept ou huit cents protestans s'étoient réfugiés dans les prisons; les capitaines destinés pour l'exécution, se les faisoient amener sur une planche par la vallée de misère, et les y assommoient à coup de maillet. Un tireur d'or en tua pour sa part quatre cents de sa propre main. Ces fanatiques dénaturés, qui n'étoient pas même des hommes, et qui se disoient catholiques, se regardoient comme autant de vengeurs du ciel.

Qui eût demandé à cette troupe d'assassins, pourquoi ils égorgeoient ainsi leurs frères, ils eussent répondu tranquillement qu'ils ne pouvoient faire de sacrifice plus agréable a Dieu.

Religio peperit scelerosa atque impia facta.

Du moins c'est la superstition qui usurpe un nom si respectable.

Un aubépin que le hasard fit fleurir le lendemain de cette affreuse journée dans le cimetière des Innocents, fut regardé comme un prodige par cette populace, et ne servit qu'à l'affermir dans l'assûrance que le ciel approuvoit ces meurtres.

Les pédans de l'Ecole se mirent de la partie ; on en immola plusieurs aux mânes d'Aristote et d'Horace. Charpentier assassina Pierre la Ramée, pour n'avoir pas voulu embrasser le péripatéticisme. Lambin mourut d'une fièvre chaude que lui avoit causé la seule frayeur de la mort ; Charpentier, qui s'étoit déclaré le vengeur d'Horace, avoit résolu de lui sacrifier ce commentateur.

Charles IX eut la cruauté de tirer sur ses propres sujets. Le Louvre, ce palais respectable, n'étoit plus qu'une affreuse boucherie. Les uns se précipitoient dans la rivière, les autres se jettoient du haut de leurs maisons, et furent écrasés sur le pavée ; d'autres enfin s'allèrent livrer à leurs bourreaux. Ce massacre dura trois jours et trois nuits. La Seine en fut ensanglantée. Marsillac, Soubise, Renel, Pardaillan, Guerchy, furent les plus distingués d'entre les morts. Sans les remontrances de quelques sages citoyens, également zélés pour la gloire de leur Roi et pour le bien de l'Etat, la moitié de la France eût péri des mains de l'autre.

Ce tableau suffit pour montrer que l'esprit du fanatisme entraîne tôt ou tard la ruine d'une nation. On ne sauroit trop exposer ces sortes de peintures aux yeux des hommes. Les catholiques auroient tort de désapprouver cette pièce ; c'est un ouvrage qui doit être dans les mains de tout le monde, et dont le but est d'exciter à l'humanité le germe des vertus, et d'inspirer, s'il se peut, de l'aversion pour le crime et pour la superstition.

Présentement il faut entrer dans l'examen de cette Tragédie, répondre à quelques critiques dont on a daigné l'honorer, donner une idée des caractères.

Hamilton, Curé de Saint Côme, et qui dans la suite fut un des plus fameux ligueurs, est un des acteurs qui joue le rôle le plus frappant de cette pièce. Il est aisé de s'appercevoir que ce Curé n'est autre que le fameux Cardinal de Lorraine, oncle du Duc de Guise le Balafré, qui sema les premières étincelles de cet incendie, dont toute la France pensa être consumée. Cette explication justifie donc l'Auteur aux yeux de quelques personnes, obstinées à ne point vouloir envisager dans Hamilton, un plus grand personnage redoutable aux deux partis, et dont l'ambition ne connoissoit nulles bornes.

On a tâché de représenter Coligny sous les traits d'un honnête homme, qui pensoit que sa religion étoit la meilleure. Téligny est dépeint comme un jeune homme fougueux et qui ne respire que la vengeance. Ces caractères semblent se soutenir jusqu'à la fin.

L'antiquité ne nous opposera jamais un sujet plus tragique que celui-ci. L'OEdipe de Sophocle, qui est plein de situations touchantes, excite moins la pitié qu'un vieillard de quatre-vingt ans, qu'égorgent avec zèle ses compatriotes. Un Français (et il s'en trouve beaucoup) qui ne se piquera point de littérature, verra avec indifférence les tableaux d'Antigone, d'Electre; l'ignorance souvent aveugle le cœur comme l'esprit. Tout le monde n'est pas obligé de savoir que Créon avoit défendu qu'on ensevelît le corps de Polinice; qu'Oreste, en tuant sa mère Clitemnestre, vengea le meurtre d'Agamemnon son père. Personne en France, je dirai dans l'univers, n'ignore que Catherine de Médicis fit assassiner Coligny et plus de cinquante mille personnes dans la même nuit, par la main de leurs concitoyens. Ce n'est point dans la Grèce, à Thèbes ou à Argos que s'est passé cette sanglante catastrophe; c'est à Paris, c'est dans le sein d'une ville où les étrangers venoient déjà recevoir des leçons de justice et d'humanité, et il y a à peine deux siècles.

Les partisans des Aristote, des Daubignac, ces esclaves des règles qu'ils appellent la raison; et que quelques Auteurs hardis nomment foiblesse, se sont déjà récriés contre la témérité d'avoir fait tuer Coligny sur le théâtre; ils opposent à ces innovations Corneille, Racine, car voilà les mots de ralliment pour le parti. Mais ne peut-on s'ouvrir des routes nouvelles en respectant les anciennes? Horace lui-même, la ressource des règles, n'a-t-il pas dit :

Licuit semperque licebit
Signatum præsente nota præducere nomen?

Il vaut mieux quelquefois tomber en voulant s'élever tout seul, que de marcher à tâtons appuyé sur un autre.

Descartes assûre que la lumière est une matière subtile répandue dans tout l'univers. Qui eût soutenu alors un sentiment contraire, eût passé pour un philosophe schismatique. Newton est venu, qui a renversé le système de Descartes; il a triomphé à son tour; il a voulu que la lumière fut un amas d'un infinité de petits rayons émanés du soleil, dans l'espace de sept minutes et demie; et on l'a cru sur sa parole. Il viendra un troisième physicien qui détruira ces deux systêmes, en créera un nouveau et tout-à-fait contraire aux premiers.

La raison fait chaque jour des progrès, et la nature n'est peut-être encore que dans son enfance.

Ces exemples peuvent appuyer la hardiesse de l'Auteur. Ne sera-t-il défendu qu'aux Poëtes d'innover, tandis que les philosophes tous les jours retranchent, ajoutent ou inventent à leur gré ? Sophocle, Euripide, Shakespeare, sont des modèles qu'on ne doit pas rougir de suivre.

Les Grecs et les Anglais seroient-ils moins éclairés sur la Tragédie que les Français?

Donnons un exemple de la scène ensanglantée. Euripide fait tuer à Médée ses enfans presque sur le théâtre. N'oseroit-on faire revivre cette imitation ? Un grand génie n'auroit qu'à représenter, sous des traits forts et expressifs, l'infidélité de Jason, l'impuissance où Médée se trouve de ne pouvoir se venger autrement qu'en immolant ses propres enfans, ses combats, ses larmes, ses cris même auprès de son époux pour le rappeller à elle, ses nouveaux outrages, sa tendresse prête à l'emporter sur sa vengeance, par un retour rapide, maîtresse de sa pitié, ses enfans égorgés dans le premier moment de la plus vive fureur, son trouble, son désespoir subit, tout le pouvoir de l'amour maternel, le dessein où elle est de se donner la mort du même poignard teint du sang de ses fils, la

vue

vue d'un amant infidèle, et qui vient au même instant d'épouser sa rivale, sa nouvelle rage, enfin son départ, après avoir laissé échapper au milieu de sa haine quelques transports d'amour pour l'ingrat Jason, et des marques de douleur sur la mort de ses enfans.

Qu'on entre bien dans le caractère d'une femme qui aime, qui a été aimée, et qui se voit enlever le cœur de son amant par une rivale; qu'on se pénètre de sa passion; qu'on devienne, pour ainsi dire, Médée elle-même: alors on concevra que quelque barbare qu'elle soit, elle est encore plus à plaindre qu'à détester; on oubliera la maxime d'Horace:

Ne coram populo pueros Mædea trucidet.

Il faut avouer aussi que les cœurs des femmes se révolteroient moins que les nôtres à la représentation d'un pareil spectacle, parce que leurs ames sont plus propres que celles des hommes, à ressentir de grandes passions, sur tout lorsque l'amour en est la première cause. On pourroit d'abord être étonné, le spectateur douteroit un moment quelles impressions le remueroient; mais bientôt la terreur et la pitié se décideroent; et l'on s'intéresseroient pour Médée de même que tous les jours on s'intéresse pour Phèdre.

Il est encore des situations fortes qui expri-

ment mieux la douleur que les plus beaux vers, et qui déplaisent à notre Nation. Le même Euripide, dans le second acte de son Hécube, représente cette Princesse couchée par terre et abymée dans sa tristesse. Les Anglais donnent à Zaïre une pareille situation; Orosmane s'écrie: *Zaire, vous vous roulez par terre!* les Anglais sont touchés aux larmes; un Français riroit!

On peut mettre certaines expressions au même degré d'estime parmi nous. Elles offensent notre délicatesse. Hécube, en parlant de Polixène, sa fille, l'appelle *la vie, la nourrice de son ame, le bâton, le guide de son chemin.*

Shakespeare fait dire à Hamlet : « *A peine* » *mon père est-il dans le tombeau, que mon* » *indigne mère va entrer, avec un autre époux,* » *dans un lit tout fumant encore de sa cha-* » *leur.* »

Ce même Shakespeare a introduit des ombres sur la scène avec succès, tandis que l'Abbé Nadal n'a osé risquer sur son théâtre l'apparition de Samuel; et peut-être ce foible versificateur a-t-il eu raison. Il sentoit qu'il n'avoit pas assez de force et de pathétique dans la pensée et dans l'expression, pour soutenir une scène aussi merveilleuse et qui eût demandé le pinceau d'un Corneille ou d'un Voltaire.

Chaque objet a ses différentes faces : il n'est

qu'un pas du touchant au ridicule, du majestueux au fanfaron. Si ces sortes de scènes ne frappent point et ne produisent pas leur effet dans le moment, elles tombent au même instant; et le spectateur est assez peu clair-voyant pour mettre sur le compte de la nature les sottise de l'Auteur.

Saint-Michel qui foule aux pieds le diable, ce fameux tableau de Raphaël, s'il fut sorti d'une main novice, auroit exité le rire, au lieu qu'il inspire la vénération et l'effroi.

Doit-on conclure de M. l'Abbé Nadal, quil ne faut pas exposer aux yeux de pareilles scènes? Non, sans doute; et il est étonnant que jusqu'ici, sur la foi de ces Auteurs rampans, les Français se soient défiés de leurs forces, et crus incapables de soutenir la vue de spectacles sublimes. C'est à des génies de leur montrer qu'ils peuvent avoir le droit d'imaginer et de sentir aussi fortement que les Grecs et les Anglais.

L'Astrée de Crébillon, selon quelque personnes de goût, est un chef-d'œuvre de théâtre; cependant il n'a jamais réussi autant qu'il le métitoit : la délicatesse française n'a pu se familiariser avec cette dernière scène si bien exprimée, où Astrée présente à Thyeste son frère, la coupe pleine du sang de Plisthène. Il est à souhaiter pour notre Nation qu'elle adopte la

haut tragique, comme elle a embrassé les systêmes de Newton et des Leibnitz.

On s'est étendu au long sur cette partie du Théâtre, parce qu'il s'est trouvé des censeurs qui ont condamné la scène où Coligny est tué aux yeux des spectateurs. Ils ne veulent point examiner que cette Pièce n'est pas composée dans le goût français, et qu'on s'est attaché à suivre les Anciens.

D'autres enfin sont fachés que l'amour n'ait pas joué un rôle dans cette Tragédie. Ils auroient souhaité que les personnages eussent épuisé une conversation de tendresse, tandis qu'ils sont environnés d'ennemis, et qu'à tout moment ils attendent la mort. La terreur, la pitié ne sont-elles pas des passions aussi fortes que l'amour?

La situation de Coligny qui embrasse ses assassins, les appelle ses enfans, les presse de lui arracher une vie qu'il a voulu perdre pour eux dans les combats; qui leur découvre enfin son estomac tout couvert de blessures: tous ces traits ne produisent-ils pas sur les cœurs les mêmes impressions qu'une femme qui reproche à son amant ses infidélités, ou lui fait de nouvelles assûrances de tendresse? D'ailleurs ces ressorts, pour émouvoir l'ame du spectateur, sont si usés, que souvent, loin de toucher, ils jettent dans les sens une langueur qui va jusqu'au dégoût et

à l'ennui. Cette scène de Coligny, quoique sans amour, parut si intéressante, que dans sa nouveauté on la nommoit *la scène des femmes.*

L'Auteur de cette Pièce a été obligé de tomber dans la faute que la Motte sur-tout a reprochée à Racine : Hamilton se découvre à Bême, comme Nathan à Nabal, dans Athalie. Mais de quel autre moyen se servir pour instruire le spectateur ? Le personnage, sans cette confidence, ne laisseroit point échapper tous ces traits qui établissent son caractère. Des monologues deviennent ennuyeux et insupportables, pour peu qu'ils aient quelque étendue. L'action ne peut pas toujours suppléer au dialogue. Il faut nécessairement se permettre ce défaut, à condition qu'on le rachète par des beautés qui le fassent oublier.

Le théâtre, au reste, s'écarte quelquefois des règles de la vraisemblance. Toutes ces reconnoissances qui réussissent presque toujours, ne sont point naturelles ; ces pressentimens qu'un père éprouve à la vue d'un fils qu'il ne connoît pas, sont des préjugés que les hommes prennent en entrant au spectacle, et dont il se dépouillent à la sortie. N'importe ; ces préjugés, quelque grossiers qu'ils soient, sont pour leurs cœurs des sources de plaisirs; et ils ont raison de s'y livrer, puisqu'ils y trouvent leur compte.

Ce parallèle suffit pour autoriser ces confidences, qu'un personnage fait mal-à propos à un autre. Si ces scènes sont conduites avec art, on ferme les yeux sur la machine, et l'on se contente de sentir les heureux effets qu'elle produit. Il seroit inutile de répondre à des critiques méprisables, qui sont plutôt des libelles diffamatoires, que des ouvrages propres à éclairer un Auteur sur ses fautes.

Quiconque entre dans la carrière des Lettres, doit s'attendre à essuyer toutes sortes de calomnies, et regarder d'un œil de philosophe ces insectes de littérature qui ne piquent que foiblement lorsqu'on sait les mépriser.

Il s'est encore répandu dans le monde une grossière opinion, qui ne peut naître que d'un défaut de raison ou de probité. Depuis combien de tems renouvelle-t-on, contre les Auteurs, l'accusation d'impiété ? Un Lecteur malin découvrira dans un ouvrage le caractère et la façon de penser de celui qui l'a composé, là-dessus il fixe son jugement, et condamne ou approuve les mœurs de cet homme, qui, sans doute, aura cent caractères différens, si l'on veut lui prêter tous ceux des personnages qu'il aura imaginés.

Crébillon, dans sa Préface d'Electre, se plaint qu'Atrée avoit fait croire qu'il étoit inhumain et furieux, il n'y avoit personne de plus doux dans la société, ni de plus humain.

Racine étoit donc un homme sans religion, parce qu'il a fait parler un Prêtre apostat? Par conséquent l'Auteur de Coligny sera damné sans miséricorde, comme un mauvais Catholique, pour avoir dépeint Hamilton sous des traits véritables. Les hommes ne rougiront-ils jamais d'être si injustes? Mais ils ne s'apperçoivent pas eux-mêmes de leur méchanceté; le moyen qu'ils s'en corrigent!

On n'entreprendra pas enfin de prouver que cette Tragédie est sûre de plaire, puisqu'elle est intéressante. On ne comptera point ici les suffrages ni les critiques qui se sont élevés à son sujet L'Auteur est persuadé, malgré les éloges qu'il a reçus, que ses Censeurs sont plus sincères que ses panégyristes. Les louanges ne serviront qu'à l'encourager, et il prendra les critiques sur le pied de leçons utiles, qu'il aimera toujours à recevoir. Il n'a fait dans sa Pièce que la peinture de la vérité; il s'est attaché à démontrer que le fanatisme est également éloigné de la religion et de la nature. S'il n'a pas rempli son sujet, qu'on se souvienne de ces vers de la traduction de Pope, par l'Abbé du Renel.

Tant l'esprit est borné, tant l'art est difficile, etc.

ACTEURS.

COLIGNY, Amiral de France.

TELIGNY, son gendre.

MARSILLAC, Comte de la Rochefoucauld.

LAVARDIN.

HAMILTON, Curé de Saint-Côme.

BÈME, attaché à la Maison de Guise.

BUSSY-D'AMBOISE.

TAVANNES, Maréchal de France.

DESADRETS.

NEVERS.

GONDY.

PREMIÈRE TROUPE DE CONJURÉS.

SECONDE TROUPE DE CONJURÉS.

SUITE DE PROTESTANS.

GARDES.

LA SCÈNE EST AU LOUVRE.

La Pièce commence au déclin du Jour et finit dans la nuit.

COLIGNY,

OU

LA SAINT-BARTHELEMI,

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMILTON (*).

ONUIT, objet sacré de mon impatience,
Il en est temps; accours aux cris de la vengeance;
Hâte-toi; de ces murs chasse un jour odieux,
Dont les foibles rayons blessent encor mes yeux!
D'un peuple réprouvé ne sois point la complice,

(*) On voudra bien se rappeller, d'après le Discours préliminaire de l'Auteur, que cet Hamilton, Curé de Saint-Côme, n'est en effet que le Cardinal de Lorraine, qu'un reste de préjugé ou de crainte toutefois bien pardonnable, dans le temps où cet Ouvrage fut écrit, ne lui a pas permis d'introduire sur la scène sous son véritable nom.

Et ne retardes plus l'instant de son supplice ;
Que ma fureur épuise un sang qu'elle a proscrit,
Ou sois pour ma paupière une éternelle nuit.
(*Après une pause.*)

C'EST enfin aujourd'hui que le sort se décide !
Au faîte des grandeurs ce premier pas me guide,
Où, servant l'Amiral, il va seul me livrer
Au piège que mes mains ont su lui préparer.
Aurois-je en vain tissu la trame de sa perte ?...
Non, ses jours sont comptés, et sa tombe est ouverte.
Ma bouche l'a dépeint sous les traits criminels
D'un nouveau destructeur du Trône (*) et des Autels;
Je l'ai montré l'appui, le vengeur d'une secte
Qui ne peut nous jurer qu'une amitié suspecte ;
J'ai fait voir ses vertus aux yeux de Médicis,
Comme un art dangereux de gagner les esprits.
» Des Condé, ai-je dit, il a toute l'audace,
» Et qui sait s'il ne brigue en secret votre place ?
» Qui sait si, dans sa fourbe, habile à vous tromper,
» Il ne vous tend le bras que pour mieux vous frapper ?
» Ce bras perfide armé contre vous et son Maître.....
» Que dis-je ?... pardonnez ; j'écoute trop, peut-être,
» Des soupçons inquiets, et ce pressentiment
» D'un cœur que la prudence a rendu défiant ».
C'est ainsi que masquant l'intérêt qui me guide,
J'ai semé la terreur dans cette ame timide ;
Mais pour m'en réserver les plus précieux fruits,

(*) Coligni avoit remplacé Condé dans le Parti protestant.

D'un dernier coup enfin j'ai frappé ses esprits.
» Le ciel, ai-je ajouté, qui se lasse et s'irrite,
» Attendra-t-il long-temps qu'une race proscrite,
» Que malgré ses décrets, vous semblez protéger,
» Echappée au trépas, vive pour l'outrager?
» Tremblez, Reine; oui, tremblez, que ce dieu sur vous-mêmes
» Ne fasse retomber le poids de l'anathême!
» Il exige, il est vrai, le sang de vos sujets :
» Mais c'est un sang impur, souillé par des forfaits :
» Craignez de différer encore de le répandre ».
Médicis s'est troublée; elle a cru même entendre
L'ordre d'un Dieu vengeur qui, tonnant par ma voix,
Venoit, la foudre en main, lui prescrire ses loix.
Pour perdre un ennemi dont l'aspect seul me blesse,
J'ai saisi ce moment d'erreur et de foiblesse;
De son trouble, en un mot, j'ai si bien profité,
Qu'elle a signé l'arrêt que ma bouche a dicté.

LA crainte, l'intérêt, un zèle fanatique,
A me venger enfin tout concourt et s'applique...
Et tu crois, Médicis, qu'un saint emportement
Me fait des novateurs presser le châtiment!
Te reposant sur moi du soin de l'entreprise,
Tu feins de protéger et l'Etat et l'Eglise;
Mais moi qui dans ton cœur sus toujours dévoiler
Ces secrets mouvemens que tu voudrois celer,
Je n'y vois que l'ardeur de te venger toi-même,
D'abaisser un rival jaloux du rang suprême,
Qui, s'il ne succomboit, t'accableroit un jour.
Tu peux dissimuler... je t'imite à mon tour.

QUE ma haine à ses yeux du ciel semble guidée;

Laissons-la s'endormir dans cette heureuse idée.
Du feu de l'encensoir allumons les flambeaux,
Qui, par nous préparés dans la nuit des complots,
Et brûlant aujourd'hui d'une flamme immortelle,
D'un vaste embrasement vont porter l'étincelle.
Puisse-t-il extirper cet orgueilleux Parti,
Cet hydre renaissant qui, loin d'être affoibli
Par les pertes d'un sang dont il souilla la France,
Reprenoit sous nos coups la vie et la vengeance!

SACHONS couvrir encor de ce masque sacré
Les blessures d'un cœur par l'envie ulcéré.
J'intéresse le Ciel, Médicis, la Patrie,
Et je suis le dieu seul auquel on sacrifie.
La victime à mes coups ne sauroit échapper;
L'autel, le fer est prêt, et ma main va frapper....

PRÈS de moi qu'en ces lieux Bème tarde à se rendre?..
Qui peut?.... Mais le voici.

SCÈNE II.

HAMILTON BÈME.

HAMILTON.

DIS-MOI, puis-je m'attendre
A trouver des vengeurs dociles à mon gré?

BÈME.

Gardez-vous d'en douter. Tous d'un bras assuré,

Servant Rome, Paris et la Reine et vous-même,
Sauront combattre, vaincre, ou mourir avec Bême.
Les uns que du bandeau de la Religion
Ont couvert l'ignorance et la soumission,
Ces ames, saintement aux Prêtres asservies,
Prodigueront pour vous leurs fortunes, leurs vies;
Les autres, dont le meurtre est l'unique trafic,
Assassins par état, qu'achète le public,
Avares d'un sang vil qu'ils vendent à l'enchère,
A prix d'or m'ont livré leur fureur mercenaire;
Leur prêtant des transports qu'ils ne ressentoient pas;
Je viens de vous gagner et leurs cœurs et leurs bras:
Et l'intérêt a su vaincre ce que le zèle
A ses impressions a trouvé de rebelle.
Voilà par quels liens, par quels puissans ressors,
De membres désunis je n'ai formé qu'un corps,
Qui, plein de ce courroux dont l'ardeur vous enflamme,
Pour servir vos projets semble avoir pris votre ame.
Gondy, Nevers, Bussy, Tavanne et Désadrets,
Enivrés par devoir de l'amour des forfaits,
Invoquant à grands cris le Ciel et la Patrie,
Les premiers à leur tête excitent leur furie;
Et prêts pour l'assouvir à tout sacrifier,
Brûlent de signaler leur courroux meurtrier.

HAMILTON.

Je reconnois bien là ce stupide vulgaire,
Ardent à repousser la raison qui l'éclaire,
Et qui de l'ignorance épaississant la nuit,
Par de fausses lueurs est sans cesse séduit;
Ne connoissant de Dieu que l'usage et ses Prêtres,
Il suit l'étroit chemin qu'ont frayé ses ancêtres;

De ses grossiers aïeux servile imitateur;
Catholique idolâtre, aveugle adorateur,
Qu'asservit sous le joug notre main souveraine,
Il pense qu'avec nous le ciel forma sa chaîne;
Qu'en fuyant les grandeurs à l'ombre des autels,
Nous vivons séparés du reste des mortels;
Et que nés pour prier, et couverts d'un cilice,
Nous consumons nos jours dans ce vil exercice.
Suivant lui, le ciel même ouvert à notre voix,
Lui fait grace ou justice au gré de notre choix;
Tout ce qui le surprend il l'appelle miracle,
Tout ce que nous dictons passe pour un oracle:
Cachant à ses regards les traits que nous lançons,
Nous sommes innocens quand nous le paroissons.
De soupçons même exempt, ce peuple né crédule,
Dès que nous commandons, obéit sans scrupule:
C'est un corps qui, soumis à nos impressions,
Adopte avidement nos goûts, nos passions:
Pâtrie à notre gré, cette matière vile,
Ce limon sous nos mains prend une ame docile,
Dont arrêtant d'un mot, ou mouvant les ressorts,
Nous pouvons retenir, ou hâter les transports;
Et conservant toujours un heureux despotisme,
Y transmettre à propos l'esprit du fanatisme.

D'UN sexe encore plus foible, idoles qu'il chérit,
Nous gagnons à la fois et le cœur et l'esprit.
Haïs, mais craints des grands et toujours redoutables,
Amis intéressés, ennemis implacables,
Elevant jusqu'aux cieux ceux que nous protégeons,
Plongeant jusqu'aux enfers ceux dont nous nous vengeons;
Chefs sans camp, Rois sans trône, et dieux de tous les hommes;

En tous lieux, en tous temps, voilà ce que nous sommes.

SACHONS donc profiter de tout notre pouvoir,
Et faisons triompher le glaive et l'encensoir.

FAUT-IL qu'un seul instant Coligny vive encore !..
Ce n'est pas son erreur, c'est lui seul que j'abhorre ;
Mon œil jaloux, surprit dans cet altier rival
Des talens dont l'emploi m'eût été trop fatal :
Je hais ce sang, ce nom aux Guises redoutable ;
Ce sont là les forfaits qui le rendent coupable ;
Ce sont là les motifs qui l'ont fait condamner....
Il est à craindre, enfin, comment lui pardonner ?

BÈME

Vous ne le craindrez plus, sa perte est assûrée,
Au couteau qui l'attend la victime est livrée.
Cette nuit va bientôt combler tous vos souhaits ;
Mais du pied des autels faisons partir vos traits,
Et content de jouir du fruit du parricide,
Laissez à notre bras immoler ce perfide....

HAMILTON.

Ce meurtre est un plaisir que je dois t'envier,
Et mon cœur à longs traits veut s'en rassasier.

BÈME.

Quoi, vous Ministre saint !... Eh, que dira la France,
De voir un Prêtre armé du fer de la vengeance ?

HAMILTON.

Mon cœur m'en est garant (*), sa voix m'applaudira ;

(*) L'esprit du fanatisme s'étend si loin, que dans la

Entre ses nouveaux saints elle me placera;
L'encens en mon honneur fumera dans ses temples;
Mes forfaits consacrés lui serviront d'exemples.
Eh! ne connois-tu pas les droits et les fureurs
Que la Religion permet à ses vengeurs?
Car de ce nom sacré je décore ma cause,
Et quand on le réclame on peut tout ce qu'on ose.
Qui ne sait qu'étouffant tout sentiment humain,
Du cœur le plus sensible il fait un cœur d'airain;
Il transforme un saint même en un monstre farouche,
Qu'hors ses noires fureurs rien n'émeut et ne touche.
Laissons donc éclater un zèle impétueux,
Élançons à l'envi ces tigres furieux,
Dont les rugissemens nous demandent leur proie,
Et dans des flots de sang que leur rage se noie.
N'attendons pas, ami, que ces premiers transports
Soient refroidis, éteints par ces lâches remords,
Enfans des préjugés que rappelle la crainte,
Et d'une ame commune inévitable empreinte.
Saisissons des instans si chers à mon courroux...
On ne vient point encor!.... Je crains...

BÊME.

Que craignez-vous?
Je vous l'ai déjà dit; dès que la nuit plus sombre,
Qui bientôt dans ces murs va répandre son ombre,
Aura chassé du jour les rayons expirans,
Vous verrez accourir les flots impatiens

---

suite on mit au rang des Saints Jacques Clément, assassin de Henri III.

D'un

D'un peuple de vengeurs qu'assemble un même zèle.

MAIS écouterez-vous l'ami le plus fidèle?
Car enfin vous savez que je vous suis lié
Des nœuds les plus étroits qu'ait serré l'amitié.
Né, nourri sous vos yeux dès ma plus tendre enfance,
Je vous fus dévoué par la reconnoissance:
Oui, je n'ai d'autre dieu que le seul Hamilton...
Souffrez qu'en votre sein je dépose un soupçon.

PENSEZ-VOUS échapper aux regards de la Reine?
Si ses yeux vont s'ouvrir votre perte est certaine...

HAMILTON.

Je saurai les fermer. Nourri dans l'art des Cours,
J'en connois les écueils ainsi que les détours;
Au milieu des périls j'appris long-temps à vivre,
Long-temps j'ai parcouru les sentiers qu'il faut suivre
Cette mer à la vue offre un calme trompeur,
On ne peut y voguer qu'au gré de la faveur.
Souvent le moindre souffle en trouble la surface,
Le bonheur trop rapide entraîne à la disgrace;
Le caprice du peuple et la haine des grands,
Sans cesse de l'envie y déchaînent les vents:
J'ai su, pilote adroit, échappé des naufrages,
Céder, ou faire tête à de nombreux orages;
Et m'assûrant un port contre tant de rivaux,
Détruire sourdement ou former des complots.

MAIS ce n'est point assez; ma politique habile,
Chaque jour étudie un art bien plus utile;
Du cœur humain je cherche à sonder les replis,

Et ce livre profond est le seul que je lis.

Je connois Médicis; épouse impérieuse,
Mère dénaturée et Reine ambitieuse (*).
Digne rivale enfin des plus fameux héros,
Si son cœur se montrant criminel à propos,
Savoit selon le temps se découvrir ou feindre :
Mais elle est femme, ami, ce trait doit la dépeindre
Les foiblesse d'un sexe inepte à gouverner,
Et qui ne sut jamais, ni servir, ni régner.

Trop foible pour porter le poids du diadême,
Traînant ses jours obscurs dans l'oubli de soi-même,
Et docile instrument qu'elle emploie au forfait,
Son fils, toujours enfant, est son premier sujet.

Je ne te parle point d'une foule d'esclaves,
Fiers du honteux honneur de porter les entraves
D'un maître dédaigneux qui, lâchement surpris,
Prodigue à leur bassesse et l'or et le mépris;
Etres nuls, qui de Grands n'ont jamais que le titre,
Scélérats décorés d'un casque ou d'une mitre,
Plébéïens de Cour, vils automates d'or
Dont l'esprit de leur Roi fait mouvoir les ressorts.

Veux-tu que t'exposant mon ame toute entière,

(*) Quelques Auteurs prétendent que Catherine de Médicis fit empoisonner Charles IX, et qu'elle dit au Duc d'Anjou, depuis Henri III, qui partoit pour être roi de Pologne : Allez, mon fils, vous n'y serez pas long-temps.

J'arrache ce bandeau qui me cache au vulgaire?
Tu connois des humains les superstitions.
Ces préjugés puissans dont nous nous appuyons;
Tu sais que de tout temps Paris fléchit sous Rome.
C'est là que ces Chrétiens déifiant un homme,
Couchés dans la poussière attendent ses arrêts,
Le croyant du Très-Haut entendre les décrets.
Par lui le ciel stérile ou fécond en miracles,
Paroît ou refuser, ou rendre ses oracles;
Son trône est un autel, ses armes l'encensoir;
Des vœux sont ses combats, la brigue est son pouvoir;
D'un seul mot il éteint ou rallume la foudre
Jouit du droit sacré de punir et d'absoudre;
Et plus que les Césars étendant ses grandeurs,
Un Pontife asservit les esprits et les cœurs.

Quelle couronne égale un triple diadême.
Dont la religion ceint le front elle-même?
Ami, que cet éclat me paroît enchanteur!...
Son charme irrésistible a captivé mon cœur;
Ce cœur est enivré d'un transport qui l'égare,
Et dévore en secret l'honneur de la tiare.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits...
La grandeur n'a pour moi que d'impuissans attraits
Si le sort m'arrêtant dans ma vaste carrière,
De ce trône sacré me ferme la barrière.

Béme.

A ce suprême rang qui peut vous élever?

Hamilton.

Médicis; c'est un prix qu'elle doit réserver

A trente ans de travaux, de services, de brigues,
Dont mon art a toujours appuyé ses intrigues.
Il me faut aujourd'hui fléchir et demander;
Mais à mon tour enfin je pourrai commander.

(*Le théâtre s'obscurcit*).

Déja l'obscurité dans ces lieux nous devance,
Sur les pas de la nuit la victoire s'avance;
Que ma vengeance encor l'accuse de lenteur!
Ce temps ne vole point au gré de ma fureur.
Par un nouveau signal (*) hâtons le sacrifice;
Précipitons l'instant marqué pour le supplice...
J'entends du bruit... On vient. Sache dissimuler
Les secrets qu'Hamilton vient de te révéler;
Bème, imite ma feinte et change de langage:
Montrons-nous, s'il se peut, sous un autre visage.
Ces ombres, l'appareil que je dois déployer,
Un serment solennel dont les nœuds vont lier
Des mortels déja pleins de l'ivresse du crime,
Tout leur inspirera le courroux qui m'anime...
Ils marchent vers ces lieux....

(*) On fit hâter d'une demi-heure la cloche du Palais, par celle de Saint-Germain-l'Auxerrois.

SCÈNE III.

HAMILTON, BÊME, NEVERS, GONDY, BUSSY, TAVANNES, DESADRETS, LES CONJURÉS.

HAMILTON.

O DIGNES citoyens,
Vous qui seuls méritez le nom de vrais chrétiens,
Des vengeances d'un Dieu ministres respectables,
D'obéir à son gré vous sentez-vous capables?
Fermes dans vos desseins, saurez-vous triompher
Des remords que le ciel ordonne d'étouffer?
Promettez-vous enfin de venger son injure,
D'écouter le devoir, de dompter la nature,
D'être tous à ce Dieu qui, par un heureux choix,
Verse en vous ses fureurs et vous dicte ses loix?

NEVERS.

Nous brûlons d'obéir; parlez, que faut-il faire?

HAMILTON.

Répandre un sang marqué du sceau de sa colère,
En abreuver vos cœurs, percer des ennemis
Ivres d'un fol orgueil, dans le crime endormis;
Enfoncer sans frémir dans le sein de ces traîtres
Des poignards consacrés par la main de vos Prêtres;

Fussent vos bienfaiteurs, vos amis, vos parens,
Fussent-ils plus encor, vos pères, vos enfans,
Frappez, point de remords, et sur-tout point de grace;
Faites des réprouvés disparoître la race :
L'ange exterminateur volera devant vous,
Aiguisera les traits émoussés sous vos coups,
Et dans vous ranimant ces desirs magnanimes
De combattre, de vaincre et de punir les crimes,
Armé du fer vengeur, lui-même il frappera
Le sein de l'ennemi qui vous échappera.

Étouffez donc les cris d'une pitié vulgaire;
Songez que vous n'avez d'ami, de fils, de père,
Que ce Dieu tout-puissant qui vous créa pour lui,
Qui par ma bouche enfin vous commande aujourd'hui;
Craignez de l'outrager par de lâches foiblesses;
S'il ne peut vous toucher par de saintes promesses,
Si vous ne sentez pas le prix de ses bienfaits,
Du moins de son courroux redoutez les effets,
A mériter ses dons s'il ne peut vous contraindre,
Si vous ne l'aimez point, apprenez à le craindre.
Apprenez que Saül, pour avoir balancé (*)
D'exécuter l'arrêt par ce Dieu prononcé,
Pour avoir un instant manqué d'obéissance,
Par d'affreux châtimens signala sa vengeance;
Que dès qu'on l'interroge on devient criminel.

(*) La malédiction dont Dieu, par la bouche de Samuël, accabla Saül, pour avoir épargné Agag, Roi des Amalécites.

BUSSY.

Amis, je crois entendre un nouveau Samuël.

DESADRETS.

Disposez de nos bras, disposez de notre ame;
Que la religion nous guide, nous enflamme;
Nous attendons de vous ces glaives assassins,
Instrumens de la mort qu'on dû bénir vos mains.

TAVANNES, *troublé.*

Pardonnez, de mes sens la foiblesse s'empare,
Daignez me rassûrer, me rendre assez barbare
Pour ne point écouter de mouvemens secrets,
Du préjugé sans doute ordinaires effets.
J'entends au fond du cœur une voix qui me crie:
» Arrête, malheureux!... quelle aveugle furie
» Précipitant tes pas au devant des forfaits,
» Te rend l'exécuteur des plus affreux décrets?
» Crois-tu servir le ciel en égorgeant tes frères;
» Qu'il reçoive tes vœux, tes horribles prières;
» Qu'il exige le sang de tes concitoyens?
» Connois mieux tes devoirs et le Dieu des chrétiens.
» Vois ses propres enfans dans ces tristes victimes....
» Cruel! est-il un Dieu qui commande des crimes?....
Tel est mon désespoir, mon trouble, mes combats,
Mélanges de transports que je ne connois pas;
Il semble que deux dieux tour à tour me maîtrisent,
Dans mon cœur tour à tour renaissent, se détruisent.
Déterminez mon ame, arrachez-moi ce cœur
Qui frémit d'embrasser une juste fureur;
Demandez à ce Dieu, que j'offense peut-être,
Que de mes sentimens il se rende le maître.

Que faire ?... ô ciel !...

HAMILTON *courant tout-à-coup au fond du théâtre, en ouvre une porte qui laisse voir un autel, sur lequel sont des poignard.*

(*A Tavannes.*)

Tomber au pied de cet autel,
Implorer ton pardon, désarmer l'Eternel,
Qui sur ta tête impie eût fait tomber sa foudre,
Si, fléchi par mes vœux, il n'eût daigné t'absoudre;
Par tes remords enfin mérite ce pardon.

(*Aux autres Conjurés.*)

Vous, sacrés défenseurs de la Religion,
Venez à cet autel, dans les mains de Dieu même,
Prêt a lancer par vous la mort et l'anathême;
Venez renouveller vos sermens et vos vœux.

(*Ils approchent tous vers l'autel.*)

TAVANNES.

Oui, ce saint appareil a dessillé mes yeux;
Un courage divin succède à ma foiblesse;
Oui, la Religion de mes sens est maîtresse.
Mon cœur renaît par elle et n'a plus rien d'humain...

(*Il va prendre lui-même un poignard sur l'autel*).

Donnez, donnez un fer à mon avide main...

HAMILTON, *distribuant les poignards.*

Baignez-vous dans le sang; c'est là l'unique offrande
Qui soit digne du ciel et que le ciel demande.
Armez-vous de ces traits que Rome a consacrés;
Ils ne pourront porter que des coups assûrés....
Baisez avec respect ces glaives homicides.

BUSSY.

Vivent les seuls Chrétiens, et meurent les perfides!

NEVERS *se met à genoux en posant une de ses mains sur l'autel, et de l'autre tenant son poignard.*

Dieu qui nous connoissez, nous jurons à genoux
De vivre, de combattre et de mourir pour vous!
De la divinité la foudre est le partage....
Montrez-vous Dieu, tonnez et brisez cet ouvrage
Indigne de la main qui daigna le former;
De l'esprit des martyrs venez nous animer;
Parmi ses saints vengeurs que la France nous nomme,
Et n'ayons de parens que les amis de Rome.

GONDY *mettant aussi sa main sur l'autel.*

Nous partageons, Nevers, ces nobles sentimens,
Et nous lions à Dieu par les mêmes sermens.

BUSSY.

C'est trop nous arrêter... Amis, le temps s'écoule,
L'heure fuit.

DESADRETS.

Courons donc!

GONDY.

Frappons!

TAVANNES.

Que le sang coule!

NEVERS.

Enveloppons ces murs de la nuit du trépas.

TAVANNES.

Epouvantons Paris par nos assassinats ;
Et que la France entière avouant nos conquêtes ;
Consacre ce grand jour par d'éternelles fêtes...

HAMILTON.

Votre Roi vous remet les biens de ces proscrits,
D'une sainte vengeance ils deviendront le prix ;
Et celui qui du ciel dispense les largesses (*),
Vous promet à son tour d'éternelles richesses,
Trésors que votre sang ne peut assez payer ;
(*Il prend un Crucifix sur l'autel et le leur montre.*)
Sur-tout à ce signal sachez vous raillier ;
Des Prêtres d'Israël je suivrai les exemples :
Le sang dût-il souiller le marbre de nos temples,
Nul asyle à nos coups n'opposera ses loix...
Vous, allez... qu'à la nuit, témoin de vos exploix ;
Jaloux de cet honneur, l'astre du jour envie
L'aspect du châtiment d'une secte ennemie !
Obéissez.

(*) C'est-à-dire les Indulgences et les Agnus Dei.

SCÈNE IV.

BÊME, HAMILTON, *un Crucifix d'une main, et un poignard de l'autre.*

HAMILTON.

Et toi, digne ami d'Hamilton,
Au gré de mes transports sers mon ambition ;
Par ton exemple échauffe aux meurtres, aux carnages,
Ces organes grossiers où j'ai soufflé ma rage,
Sur tant d'esprits divers admire mon pouvoir ;
Et combien de ressorts il m'a fallu mouvoir !
Commençons par frapper de vulgaires victimes.
Essayons sur le peuple et nos bras et nos crimes ;
Et certains du succès revenons dans ces murs,
Sur son chef orgueilleux porter des coups plus sûrs.
Que l'univers ensuite ou m'abhorre ou m'admire,
Qu'importe si j'arrive au seul but où j'aspire !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARSILLAC, LAVARDIN.

MARSILLAC.

LAVARDIN où courir, où pouvoir le trouver,
Ce héros malheureux que nous devons sauver?
N'arracherons-nous point à cette nuit de crimes
La plus illustre, ô ciel, de toutes les victimes?
Dans ce massacre affreux envelopperois-tu
Celui qui des mortels a le plus de vertu?

LAVARDIN.

Pour lui, je donnerois et mes biens et ma vie,
S'ils pouvoient des bourreaux repaissant la furie,
Rassasier des cœurs affamés de forfaits,
Et de sa tête auguste écarter tant de traits:
Pour sauver Coligny je suis prêt à tout faire.

MARSILLAC.

S'il périt, c'en est fait, nous n'avons plus de père.

Mais t'es-tu pénétré de l'excès de nos maux?
As-tu bien contemplé ces horribles tableaux,

Qui prouvent à quel point l'homme devient barbare,
Quand la Religion et l'abuse et l'égare?
Tes yeux sur ta famille attachant tous tes soins,
Du comble des malheurs n'ont pas été témoins.

O mon ami, peins-toi ces sanglantes images,
Cette nuit de terreurs, de meurtres, de ravages;
Nos autels renversés, nos temples démolis;
Sous leurs débris en feu, nos toits ensevelis.
Peins-toi ces assassins errant dans les ténèbres,
Armés de longs poignards et de flambeaux funèbres;
La vengeance et la mort volant de toutes parts;
Nos frères massacrés au pied de nos remparts,
En invoquant ce Roi qui, loin de les entendre,
Tranquille, voit couler un sang qu'il fait répandre.
Offrirai-je à tes yeux tout un peuple acharné,
S'abreuvant de ce sang que Rome a condamné;
L'appareil des tourmens que sa main nous apprête;
Le crime à chaque instant grossissant la tempête;
De farouches soldats les flots séditieux,
Entraînant le tumulte et la mort après eux;
Gondy, Nevers, Tavanne et Desadrets et Bême,
Au carnage animés, poussés par Guise même,
Egorgeant sans pitié, jusqu'au pied de l'autel,
Leurs parens, leurs amis, pour la cause du ciel?
Enfin figure-toi des troupes fugitifs
De vieillards éperdus et de femmes plaintives;
Des débris entassés de morts et de mourans;
Sur les fils égorgés, les pères expirans:
Dans les bras des époux, les épouses tremblantes;
Les enfans sur le sein de leurs mères sanglantes,
Cherchant contre le glaive un asyle sacré,

Et n'y trouvant par-tout qu'un trépas assûré;
De flots de sang enfin la ville submergée,
De cadavres meurtris la Seine surchargée;
Et ces remparts en proie à toutes les horreurs
Que la Religion commet dans ses fureurs.

Cependant Médicis poursuivant ses victimes,
Du haut du Louvre même appelle tous les crimes.
Ministres de sa haine et dignes de son choix,
Ils accourent en foule à sa coupable voix.
D'un coup-d'œil elle arrête ou hâte la furie
D'un peuple scélérat plein de sa barbarie;
Des bourreaux fatigués ranime le courroux,
Et marque à chacun d'eux la place de ses coups.
Inondé de son sang et couvert de blessures,
Soubise a par sa mort expié ses injures.
Ce peuple avide encor, même après son trépas,
Dans son cœur palpitant lisoit ses attentats.
Qui le croiroit enfin? ce sexe (1) né sensible
Arrêtoit ses regards sur cet objet terrible.
Prodige de vengeance, il vouloit à loisir
Rassasier ses sens d'un si cruel plaisir.
Peut-il en goûter d'autre auprès d'une maîtresse
Dont l'exemple barbare a séduit sa foiblesse?
Sans vices, sans vertu, jamais déterminé,
Ce sexe par l'usage est toujours entraîné.

Mais c'est encore trop peu de ces excès horribles;

---

(1) Les Dames de la Cour de Catherine de Médicis, dignes favorites de leur maîtresse, allèrent voir le cadavre de Soubise.

Auxquels se vouent des cœurs par devoir inflexibles.
C'est peu que ce palais, la demeure des Rois,
Temple où souvent par eux le ciel dicta ses loix;
C'est peu, dis-je, qu'il soit en proie aux fanatiques,
Et que des flots de sang inondant ses portiques,
L'asyle des Français devienne leur tombeau,
Le Roi... le Roi lui-même est leur premier bourreau!

LAVARDIN.

Lui!

MARSILLAC.

Je viens de le voir dans sa rage stupide,
Une arquebuse en main (1) que Catherine guide,
S'exercer au carnage et lancer le trépas
Sur des infortunés qui lui tendoient les bras.

LAVARDIN.

O ciel! lui qui devroit se montrer notre père!....
Quoi! Charles....

MARSILLAC.

Va, le fils est digne de la mère;
Comme elle des traités il respecte la foi.
Plus criminels encor que ce coupable Roi,
Ses lâches favoris hautement applaudissent
A des atrocités dont tout bas ils frémissent;
Et d'un Prince imbécille égarant les transports,
Font dans un cœur trop foible expirer les remords.

---

(1) On sait que Charles IX, armé d'une longue arquebuse, tira sur les Huguenots de dessus le balcon du Louvre.

LAVARDIN.

Telle est du courtisan la bassesse ordinaire;
Ouvrage de ses Rois, en tout il les révère,
Et du nom de Dieu même il pare un vil humain
Qui n'a d'autre vertu que d'être Souverain.
Du Trône où l'éleva le sort ou la victoire,
Dans la nuit de la tombe entraîne-t-il sa gloire?
Ses profanes autels sont soudain renversés
Par la servile main qui les avoit dressés.
Au Monarque nouveau consacrant d'autres temples,
Ces Grands d'une autre Cour adoptent les exemples,
Brisent l'antique idole et foulent à leurs pieds
Les images du dieu qui les avoit créés.

MARSILLAC.

Bien plus scélérats qu'eux dans leur perfide rage,
Les Prêtres en secret ont seuls formé l'orage....
Apprends, ô mon ami, leur dernier attentat,
Le comble de l'horreur, la honte de l'Etat.
Une Croix à la main (1) ces monstres homicides
Applaudissant aux uns, nommient lâches, timides,
Ceux dont les bras encor sont indéterminés;
On les entend crier : « Frappez, exterminez,
» Ce sont des factieux, ce sont des hérétiques,
» En les immolant tous montrez-vous Catholiques;
» Voyez des cieux ouverts les peuples éternels,
» Et Dieu, fixant sur vous ses regards paternels;

(1) Il est de fait que les Prêtres et les Moines couroient dans les rues de Paris exciter au carnage une vile populace.

» Il

»Il ne veut d'autre encens, d'autres vœux, d'autre hommage
» Que la destruction d'un peuple qui l'outrage «.

RANIMÉS à la voix de ces vils imposteurs,
Soudain les meurtriers reprennent leurs fureurs;
Mais plus barbares qu'eux, ces indignes Ministres,
De tant de trahisons seuls conseillers sinistres,
Réveillent la vengeance, en attisent le feu;
Sous les traits les plus noirs ils défigurent Dieu,
Et nous représentant tous les crimes ensemble,
Ils en forment hélas! un Dieu qui leur ressemble...
Ces Pasteurs qu'autrefois on vit si bienfaisans,
D'un malheureux troupeau sont les loups ravissans.

TYRANS qui, pour régner sur un peuple idolâtre,
Soufflez dans tous les cœurs un zèle opiniâtre;
En vain prétendez-vous imposer une loi
Qui trahit les sermens, la nature et la foi.
Vos crimes ni le fer ne sauroient nous convaincre,
Et c'est par la vertu qu'on a droit de nous vaincre.
Que d'autres sentimens viennent vous animer;
Annoncez-nous un Dieu que nous puissions aimer,
Qui, d'un égal amour chérisse ses ouvrages,
Voye en tous ses enfans autant de ses images;
Et si, par un faux jour nos yeux sont égarés,
Est-ce en nous égorgeant que vous les ouvrirez?

LAVARDIN.

Ah! notre loi sans doute est la loi véritable,
Car nous servons un Dieu bienfaisant, équitable.
Eh! nous puniroit-il, quand maître de ce cœur
Il lui dicte ses loix, ou l'entraîne à l'erreur?

Peut-il nous accabler du poids de sa vengeance,
S'il nous rend criminels, même avant la naissance?
Non; ce Dieu plus clément veut tous nous rendre heureux:
On n'est point dans l'erreur quand on est vertueux.

MARSILLAC.

Entends les hurlemens de ce monstre sauvage,
Dont la haine pour nous semble un droit d'héritage;
Entends ces cris de rage et ceux du désespoir...
De la religion tel est donc le pouvoir!
En vain de ce Dieu même attestant la puissance,
On l'a rendu garant d'une sainte alliance.
Sur la foi des traités nos frères endormis,
Livrés par le sommeil aux poignards ennemis,
De ses bras vont passer dans l'horreur des supplices,
Et d'un sang innocent sceller tant d'injustices!

HYMEN, dont les liens rassûroient notre sort,
Tes flambeaux sont pour nous les torches de la mort.
Nuit! à tant de forfaits dérobe tes ténèbres;
Laisse éclairer au jour ces vengeances célèbres!...

LAVARDIN.

Le bruit redouble!... Ami, quitterons-nous ces lieux,
Incertains sur le sort d'un vieillard malheureux?
Bientôt de ce palais on brisera les portes,
Bientôt Guise, Hamilton, suivis de leurs cohortes,
Et du sang le plus pur teignant ces murs sacrés,
Vont briser tous les nœuds qu'ils avoient resserrés.
Conjurons, s'il se peut, la foudre qui menace;
D'un peuple d'assassins courons braver l'audace.
Le fer que sur nos jours lève l'impiété

Tombera pour frapper ceux qui l'ont excité....
Où chercher Coligny dans ce désordre horrible?
Ciel!... comme nos bourreaux, seriez-vous insensible!

SCENE II.

COLIGNY, MARSILLAC, LAVARDIN.

COLIGNY, *dans l'enfoncement du théâtre, et sans voir Marsillac et Lavardin.*

Où porté-je mes pas?... où suis-je?... quel réveil!...
Quels cris se font entendre au milieu du sommeil?
Le trouble, malgré moi, de mon ame s'empare...

MARSILLAC, *sans voir Coligny.*

Auroit-il succombé sous ce peuple barbare!

COLIGNY, *les abordant.*

Marsillac, Lavardin!... dans l'ombre de la nuit!

LAVARDIN, *à Coligny.*

Ciel!... Ah! fuyez, Monsieur; Médicis nous trahit.

COLIGNY.

Que dites-vous?

MARSILLAC.

Fuyez des fureurs meurtrières...
On rompt tous les sermens; on égorge nos frères.

COLIGNY.

Qu'entends-je ? se peut-il ! ...

MARSILLAC.

Nous sommes tous perdus;
Et nos biens et nos jours aux tyrans sont vendus.
La mort étend sur nous ses effroyables ailes ;
De la flamme en tous lieux semant les étincelles,
La vengeance à grands cris appelle ses bourreaux.
Sous nos pas égarés s'entrouvrent nos tombeaux.
Tout périt sous le fer ; fils, époux, mère, fille,
Et nous ne sommes plus qu'une triste famille
Qui, ne voyant que vous en ce commun danger,
Ne ressent que vos maux et veut les soulager.
Nous mourrons satisfaits si notre heureux courage
De vos jours menacés peut écarter l'orage.
Venez, venez, Monsieur, fuyez de ce palais,
Dérobez votre tête au comble des forfaits...
D'un peuple forcené redoutez le faux zèle ;
Vous savez jusqu'où va son ardeur criminelle,
Quand de Rome et des Rois sacrilège instrument,
Il joint le fanatisme à son aveuglement :
Lorsqu'il croit obéir à ce Dieu qu'il outrage,
Je crains sa piété plus encor que sa rage.

COLIGNY.

A peine je respire... ô honte, ô traison !...
Souffriras-tu, grand Dieu, qu'on souille ainsi ton nom ?
Amis !... quoi !... Médicis est-elle si coupable ?
De tant de lâchetés son cœur seroit capable!
Médicis....

LAVARDIN.

Ah! c'est peu qu'on nous manque de foi.
Nous sommes immolés des mains même du Roi!

COLIGNY.

Quoi! Charles...

MARSILLAC.

De ces lieux que la foudre environne,
Puissions-nous vous sauver.. Fuyez, tout vous l'ordonne;
Vivez, Monsieur, vivez, et laissez-nous périr.

COLIGNY.

Q'entends-je? êtes-vous seuls qui sachiez donc mourir?
Est-ce vous qui parlez?... Pouvez-vous méconnoître
Celui que votre choix daigna nommer pour maître?
Vous?... m'ordonner de fuir!.. au milieu des combats
M'a-t-on vu reculer à l'aspect du trépas?
Si quelquefois le sort trompa (1) mon espérance,
Avez-vous dû jamais accuser ma vaillance?
Condé m'a-t-il offert des exemples pareils?
Condé m'eût-il donné de semblables conseils?
Vous voulez que je vive?.. Eh! qu'est-ce que la vie
Quand elle est rachetée au prix de l'infamie?
Vous craignez mon trépas? Qu'est-ce hélas! que la mort?
Je n'y vois que la fin d'un déplorable sort.
Je n'ai qu'un jour à vivre, à secourir nos frères;
Ainsi que soixante ans de travaux, de misères,
Il est tout pour vous seuls; ce jour est votre bien.

(1) Coligny fut assez l'égal du prince d'Orange pour le malheur, quoiqu'il fût comme lui, habile Capitaine.

Mon honneur, mon devoir seront toujours le mien!..
Oui, ranimant pour vous une froide vieillesse,
Mon zèle de mon bras rassûre la foiblesse...
Vous me verriez voler dès ce même moment
Vous défendre, ou du moins mourir en vous servant,
Si, d'une indigne Reine imitant le parjure,
Comme elle, je bravois les loix et la nature.
Je suis à notre Peuple, ils sont tous mes enfans;
Mais avant tout, amis, je suis à nos sermens.

MARSILLAC.

Eh! quels sont ces sermens quand Charles et la Reine,
Après l'avoir formée, en ont brisé la chaîne?
A qui tiendriez-vous votre parole?

COLIGNY.

A moi.
De moi-même garant, je m'engageai ma foi;
Et Coligny, toujours à la vertu fidèle,
Ne prend pas pour exemple un coupable modèle.
Je cours à Médicis....

LAVARDIN.

C'est courir à la mort.

COLIGNY.

Que je sauve ce Peuple et je bénis mon sort!

LAVARDIN.

Et pour qui vivroit-il, si vous perdez la vie?

COLIGNY.

Pour vous, en qui le ciel lui laisse sa Patrie.

Je revivrai dans vous.... Marsillac, Lavardin,
Adieu ; je vais remplir mes vœux et mon destin!
Moi-même à mes bourreaux je cours offrir ma tête ;
Ou détourner les coups que leur main vous apprête.

MARSILLAC, *voulant retenir Coligny qui est sur le point de sortir.*

Ah! Monsieur!... il m'échappe....

SCÈNE III.

COLIGNY, TELIGNY, MARSILLAC, LAVARDIN, RENEL, PARDAILLAN, GUERCHY, SUITE DE PROTESTANS, *et tous les armes à la main.*

TÉLIGNY, *l'épée à la main et s'opposant au passage de Coligny.*

Ou courez-vous, monsieur!
Allez-vous d'un vil peuple assouvir la fureur?...

MARSILLAC, *à Lavardin.*

Ami, c'est Téligny que le ciel nous envoie.

TÉLIGNY, *montrant son épée.*

Ces armes jusqu'à vous m'ont ouvert une voie...

COLIGNY.

Ah! cruel, dans quel sang ce fer s'est-il plongé?

TÉLIGNY.

Je vis, et vous doutez que vous soyez vengé?

COLIGNY

Que dis-tu?

TÉLIGNY.

Que mon bras eût frappé Charles même,
Sans respecter en lui les droits du diadême....
Mais, que dis-je? ces droits, l'ouvrage des vertus,
Les aurois-je outragés? l'ingrat les a perdus.

COLIGNY.

Et vous êtes mon fils?... Quel horrible langage!
Malheureux, où t'emporte un aveugle courage?
Sont-ce là les leçons que tu reçus de moi?
Charles est criminel; en est-il moins ton Roi?
Est-ce à toi de punir ton Souverain coupable?
Quoique souillé, son sang est toujours respectable.
Périssent les sujets qui, sur leurs Souverains
Osent porter ainsi de sacrilèges mains!
Mon fils, laissons à Rome enseigner ces maximes;
Rome est accoutumée à de semblables crimes (1).
Connoissez mieux la loi de vos Concitoyens.
Soyons hommes, mon fils, encore plus que Chrétiens.
Plaignons ces malheureux qui, séduits par leurs Prêtres,
N'épargnent point en nous le sang de leurs ancêtres.

---

(1) Personne n'ignore l'autorité absolue que les Papes autrefois s'étoient arrogée sur les Souverains; on en a vu des exemples mémorables, et sur-tout sous les règnes de Henri III et de Henri IV.

(*A tous*).

Amis, parons leurs coups, mais ne les portons pas.
Les vrais héros sont-ils ministres du trépas ?
Je vais de Médicis arrêter la furie;
Rappeller dans son cœur la nature bannie....
Vous retenez mes pas ?.....

TÉLIGNY, *l'arrêtant.*

Voulez-vous donc mourir ?
Dédaignez-vous la main qui vient vous secourir ?
De quel nom désormais faut-il que je vous nomme ?
Quoi ! pour être héros doit-on cesser d'être homme:
Médicis, vous savez, redoute votre aspect;
Jusques à vos vertus tout lui paroît suspect;
Au fer des meurtriers vous vous livrez vous-même:
Ecoutez par ma bouche un Peuple qui vous aime !
Vos yeux sur vos malheurs refusent de s'ouvrir;
Quel funeste bandeau peut encor les couvrir ?
Loin de nous délivrer du joug qui nous opprime,
Vous entraînez nos pas sur le bord de l'abyme.
Si le crime sur vous se commet aujourd'hui,
Oui, si nous vous perdons, quel sera notre appui ?
Vos jours infortunés ne sont-ils pas les nôtres ?
Nous voyons vos dangers; en connoissons-nous d'autres ?
Ah ! mon père ! ah ! Monsieur, laissez-vous donc toucher !
Au coup qui vous attend laissez-vous arracher !
Vivez pour Téligny, vivez pour votre fille,
Pour tous vos Citoyens, qui sont votre famille;
Venez, suivez nos pas; que nous mettions vos jours
A l'abri du péril qui s'approche toujours.
Parlez; puis-je obtenir la grace que j'espère ?
Dans Coligny mes pleurs trouveront-ils mon père ?

A tes genoux sacrés vois tomber Téligny....
Réponds-moi; qui des deux l'emporte?.....

COLIGNY, *le regardant d'un œil assûré et se retirant.*

Coligny.

LAVARDIN, *voulant le retenir.*

Ah! Monsieur.....

MARSILLAC, *de même.*

Arrêtez.....

COLIGNY, *avec un sang-froid imposant.*

Suis-je encore votre Maître!

(*Téligny, Marsillac et Lavardin restent interdits*).

SCÈNE IV.

LES PRECÉDENS, *exceptés* COLIGNY.

TÉLIGNY.

QUELLE est cette vertu que je ne puis connoître?
Il maîtrise mes sens..... ce front majestueux
Enchaîne, malgré moi, mon bras respectueux.
Je ne puis lui fermer les chemins du supplice!.....
Dieu cruel, tu veux donc que Coligny périsse?

PARDAILLAN.

Le ciel est-il encore pour des cœurs innocens,
Quand tout semble embrasser le parti des tyrans?

MARSILLAC.

Ah! ne l'accusez pas de tant de perfidie.
Toujours du châtiment l'injustice est suivie;
Et si ce Dieu vengeur diffère d'éclater,
C'est pour mieux affermir les coups qu'il doit porter.

TÉLIGNY.

Ma valeur me soutient si le ciel m'abandonne.
L'appareil de la mort n'a plus rien qui m'étonne.
Amis; par le remords le crime est abattu,
Mais l'intrépidité suit toujours la vertu.
Laissons à nos tyrans la foiblesse, la plainte,
Et ces regrets honteux enfantés par la crainte.
Sachons de Médicis étonner la fureur:
Peut-elle de notre ame abaisser la grandeur?
En tombant sous ses coups je veux qu'elle me craigne,
Que l'Univers m'admire et non pas qu'il me plaigne.

RENEL.

De ces nobles transports tu nous vois tous remplis.

TÉLIGNY.

Si Coligny périt, c'est fait de Médicis,
Du Roi même..... leur sang peut seul laver ce crime....
Il faut à ma vengeance une illustre victime.
N'importe, après ma mort, que la postérité
Me refuse l'honneur que j'aurai mérité;
Qu'aux yeux du monde entier je paroisse coupable!
Qu'il blâme une action que je crois équitable!
Mon juge est mon devoir; lui seul peut prononcer
Un arrêt que mon cœur reçoit sans balancer.

MARSILLAC.

Votre devoir ! ô ciel !.... Mais Coligny, sans doute,
De la nature encore saura s'ouvrir la route.
Le glaive à son aspect tombera de leurs mains;
La pitié rentrera dans ces cœurs inhumains;
Le Peuple.....

TÉLIGNY.

Ignorez-vous son lâche caractère?
L'espoir le fait parler, la crainte le fait taire.
Imbécille, volage et superstitieux,
Né pour toujours ramper sous un joug odieux,
Prompt dans son amitié, mais plus prompt dans sa haine,
Il suit avec transport le penchant qui l'entraîne;
Ennemi méprisable ainsi que foible ami,
Vertueux sans honneur ou coupable à demi.
Ces lions rugissans, élancés par leurs Prêtres,
Ne reconnoissent plus que ces indignes maîtres.
Eh! comment s'opposer à de saintes fureurs?
Coligny pense en vain adoucir nos malheurs.....
Mais il ne revient point... L'horreur du bruit redouble.
Tout ne sert qu'à nourrir mes soupçons et mon trouble.
Eclaircissons la nuit qui couvre notre sort;
Il nous reste un espoir.

GUERCHY.

Eh! quel est-il?

TÉLIGNY.

La mort.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

COLIGNY, GARDES.

COLIGNY.

On me retient captif, on m'arrête, et j'ignore
Si ma fille et mon fils au moins vivent encore.
La Reine veut jouir de ces affreux succès;
De son appartement on m'interdit l'accès:
Mais quand sur mon destin tout garde le silence,
Ne pourrois-je savoir?...

UN GARDE.

Dans notre obéissance
Aveuglément soumis aux ordres de nos Rois,
Sans les interroger, nous recevons leurs lois;
Et ces loix sont pour nous celles de ce Dieu même
Qui partage avec eux sa majesté suprême.
C'est au Maître à frapper, au Sujet de mourir:
Il ordonne à son gré, nous savons obéir.
Nous n'examinons point ses arrêts respectables...
Vous êtes criminels dès qu'il vous croit coupables.

COLIGNY.

A d'autres sentimens me sérois-je attendu?
Tu parles en esclave à ses tyrans vendu;
Mais pense en homme libre, et sans de tels Monarques,
Des plus lâches humains vois les honteuses marques;
Que dis-je? vois en eux des monstres criminels
Que l'impunité rend encore plus cruels.
Tu dis que dans leurs traits Dieu se fait reconnoître.
Est-ce que Dieu jamais fut parricide ou traître?
Non; c'est par des vertus qu'ils en sont les portraits;
Et leurs premiers trésors sont les cœurs des Sujets.
Loin d'être un assassin, le vrai Roi n'est qu'un père;
Son trône est un autel où chacun le révère;
Et le Peuple à son tour par ses bienfaits soumis,
Au respect du Sujet unit l'amour du fils.
Artisans de la fraude et ministres des crimes,
Ouvrez les yeux, voyez quelles sont vos victimes;
Voyez quel est le sang que versent vos forfaits,
Lorsqu'au pied des autels, dans ce même palais,
Au milieu de ces murs qu'ont bâti nos ancêtres,
Au nom d'un Dieu de paix, par la voix de vos Prêtres,
Vous prononcez l'arrêt qui doit nous rassembler;
Traîtres, c'est pour nous perdre et pour nous immoler!
Quelle est donc votre loi? la fourbe, l'avarice,
Les infidélités, le meurtre, l'injustice;
Par tous les attentats vos temples profanés:
Sont-ce là les vertus que vous nous enseignez?
Quels objets m'ont frappé?.. quelle effroyable image!
O Rome, ô Médicis, est-ce là votre ouvrage?
Sont-ce là vos traités, ces nœuds qu'à vos autels
Sembloit avoir formé la main des immortels?

Rome, autrefois la reine et la mère du monde,
Rome aujourd'hui marâtre, en tyrans si féconde,
Plus idolâtre encor qu'aux temps de ses faux dieux,
Offre à leurs successeurs un encens odieux ;
Et sous des noms sacrés colorant sa vengeance,
Du rang de ses vertus a proscrit la clémence.
N'en doutons point, la Reine a résolu ma mort,
Et je touche au moment qui va finir mon sort...
Ombres des grands Bourbons (*), ô vous mânes célebres,
Qui de la nuit des temps percerez les ténèbres,
Vous que la vertu seule affranchit à jamais
De ce néant honteux qui n'est dû qu'aux forfaits ;
Comme vous, que ne puis-je aux champs de lavic toire
Arroser de mon sang les palmes de la gloire ;
Et de ce peuple ingrat me déclarant l'appui,
Quand il tranche mes jours, vivre et mourir pour lui!

UN GARDE *à ses compagnons.*

Quel excès de vertu! Le cœur d'un Catholique
Ne ressentit jamais ce courage héroïque.
L'erreur inspire-t-elle un pareil sentiment?
Oser le condamner est un aveuglement.
Et si l'on peut juger d'après lui ses semblables,
Eux seuls sont innocens, et nous sommes coupables.

COLIGNY

Pourquoi faut-il, ô Dieu, que le fer des bourreaux
En me frappant ajoute à l'excès de mes maux?
Eh! ne puis-je moi-même, en m'arrachant la vie,

(*) Il veut parler des Condé.

Soustraire un sang si pur à cette ignominie ;
Et te rendre ce bien que j'ai reçu de toi.....

(*Il met la main sur la garde de son épée comme pour s'en frapper.*)

Sans attendre une mort trop indigne de moi?..
Ah! pardonne, grand Dieu, j'offense ta justice.
Je laisse à d'autres bras le soin de mon supplice.
Est-il à tes regards quelque trépas honteux,
Lorsque l'on a pu vivre et mourir vertueux?

(*Il s'assied.*)

SCENE II.

COLIGNY, TROUPES DE CONJURÉS *armés de poignards.*

(*Ils considèrent Coligny qui les regarde tous d'un œil fixe*).

PREMIER CONJURÉ.

(*Aux gardes*). (*A ses compagnons*).
SORTEZ... Vous, c'est ici qu'il faut que vos courages
Se réunissent tous et vengent nos outrages.
Avançons. (*frappé du sang-froid majestueux de Coligny.*)
Qu'ai-je vu?

II. CONJURÉ.

Vous paroissez surpris...

(*Faisant*

(*Faisant un pas vers l'Amiral.*)

Mais quel trouble, à mon tour, accable mes esprits?
Par quel charme inconnu mes forces s'affoiblissent?

III. CONJURÉ.

Notre haine chancelle et nos cœurs s'amollissent.
Une invisible main s'oppose à son trépas.
Vous vous taisez... aucun ne rassûre mon bras!...

IV. CONJURÉ.

Quand de mon propre sang (*) ce poignard fume encore,
Je te désobéis, Dieu puissant que j'implore;
Rends-moi donc ma fureur.. tous mes sens, malgré moi,
Saisis d'étonnement, de respect et d'effroi...
Quelle timidité trompe notre furie?
Songeons à Médicis, à Rome, à la Patrie.
Citoyens et vengeurs du ciel et de l'état,
Est ce à nous de frémir pour cet assassinat?
Allons. (*Il leve le bras pour frapper et reste immobile.*)

COLIGNY.

Frappe.

IV. CONJURÉ.

A sa voix... ô retour inutile!..
Quel est donc ce mortel?.. je demeure immobile...

COLIGNY *prenant son épée et la jetant à leurs pieds.*

Craindriez-vous ce fer qui servit ma valeur?
Je le jette à vos pieds; percez, voilà mon cœur.

(*) Antoine de Clermont-Revel fut massacré par Bussy d'Amboise, son cousin.

PREMIER CONJURÉ.

Est-ce un homme? est-ce un Dieu?

COLIGNY.

Là vous devez ensemble
Epuiser les tourmens que le crime rassemble;
Les supplices, la mort, rien ne peut me troubler.
J'ai vécu pour mon Dieu; je mourrai sans trembler!

II. CONJURÉ.

Eh quoi! ces novateurs comme nous sont des hommes!
Devons-nous les punir, aveugles que nous sommes?
Ah! je commence à croire, et je n'en doute plus,
Que la nature seule est mère des vertus.

III. CONJURÉ.

Quel blasphême!.. coupable!.. Expions cette crainte,
En ranimant du moins notre vengeance éteinte.
Détournons nos regards... et que ce fer enfin...
(*Il va pour frapper Coligny en détournant les yeux, et laisse tomber le fer.*)
Quel Dieu vient d'arracher le poignard de ma main!

COLIGNY.

Faites votre devoir... Que vois-je? la nature
Dans vos cœurs incertains balance le parjure.
Que craignez-vous encor? je n'ai d'autre soutien,
Que cette fermeté, l'appui d'un vrai Chrétien.
Rome vous apprend-elle à devenir sensibles?
Vous devez l'imiter... montrez-vous inflexibles,
Médicis vous l'ordonne : obéissez, frappez;
Que de ce sang glacé ces marbres soient trempés;

Heureux si j'avois pu mourir pour ma Patrie,
Consacrer à mon Roi les restes de ma vie,
Verser encor pour vous quelques gouttes de sang
Que l'âge et les combats ont laissé dans mon flanc!

PREMIER CONJURÉ.

Il maîtrise mes sens et commande à ma haine.
Chaque mot est pour nous une nouvelle chaîne...
En vain à le haïr, ciel, tu veux m'animer;
Ah! mon cœur te trahit et ne peut que l'aimer.

COLIGNY.

Hâtez-vous donc, levez, levez vos mains parjures.
Approchez... qui de vous rouvrira ces blessures?..

(*Il découvre sa poitrine.*)

Ces coups que j'ai reçus en défendant le sort
De ces mêmes ingrats qui demandent ma mort?
Qui de vous osera combler leur injustice,
A Médicis, à Rome offrir ce sacrifice?
Ce bras, dans les périls sauva vos citoyens:
J'ai conservé leurs jours; ils attentent aux miens...
Pour vous plus d'une fois j'ai prodigué ma vie:
Le ciel veut que par vous elle me soit ravie;
Je n'en murmure point... je bénis mes destins....
Vous fûtes mes enfans... soyez mes assassins...
Que d'un si tendre amour ma mort soit le salaire:
Embrassez-moi mes fils; souvenez-vous d'un père
Qui, jusques au tombeau vous soutint, vous chérit...
Et vous pardonne encor les coups dont il périt...
Vous semblez reculer.... quand la victime est prête...
Quand vos bras sont levés; parlez, qui les arrête?

PREMIER CONJURÉ, *tombant à ses pieds.*

Ta vertu.

II. CONJURÉ, *de même.*

Nous cédons; tu l'emportes.

III. CONJURÉ.

Nos cœurs

Sont entraînés vers toi par des charmes vainqueurs.

(*L'un se jette à ses pieds, l'autre laisse tomber ses armes, celui-ci reste immobile, celui-là semble éviter ses regards et verser des pleurs; ensuite ils tombent tous à ses genoux.*)

COLIGNY, *les embrassant.*

Attendez-vous que Guise, immolant sa victime,
Goûte l'affreux plaisir de consommer son crime?
J'aime mieux de vos mains recevoir le trépas...
J'implore ce bienfait... ne l'obtiendrai-je pas?
Par ces retardemens vous hâtez ma ruine;
En voulant m'épargner, votre main m'assassine.
En ce moment, aucun ne veut être mon fils...
Aucun n'ose frapper... tous sont mes ennemis!...

PREMIER CONJURÉ.

Laisse-nous t'adorer, ô vieillard vénérable!..

COLIGNY.

N'adorez que ce Dieu; lui seul est adorable...
Qu'avez-vous résolu?

II. CONJURÉ.

De conserver tes jours,

III. CONJURÉ.

De chérir tes vertus,

IV CONJURÉ.

De t'admirer toujours..

(*Il se relève et court vers l'enfoncement du théâtre, voulant emmener Coligny.*)

Vis pour nous pardonner, pour être notre père.

Viens, viens.. qu'à tes tyrans nous puissions te soustraire,

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, COLIGNY, HAMILTON, TAVANNES, BUSSY, BÈME, NEVERS, GONDY, DESADRETS, SECONDE TROUPE DE CONJURÉS ARMÉS AUSSI DE POIGNARDS ET DE FLAMBEAUX.

HAMILTON, *un Crucifix d'une main et un poignard de l'autre, arrêtant le quatrième Conjuré qui emmène Coligny.*

Il n'échappera point à ma juste fureur.

PREMIER CONJURÉ.

O ciel!

II. CONJURÉ.

Quel coup de foudre!

HAMILTON.

Ainsi d'un Dieu vengeur,

Lâches, vous trahissez les volontés suprêmes,
Invisible à vos yeux j'entends vos blasphêmes.
Vous méconnoissez Dieu; Dieu ne vous connoît plus.
Fuyez, disparoissez du nombre des élus.
De l'Ange du trépas les armes menaçantes
Vous livrent pour jamais aux flammes dévorantes.
Méprisables Chrétiens, vous n'avez su servir,
Vous n'avez su frapper: apprenez à mourir.

III. CONJURÉ.

Eh bien! nous périrons... Eh! quelle loi si dure
Peut s'opposer aux lois que dicte la nature?
Quel est ce Dieu cruel qui peut vous ordonner
Des fureurs que par-tout on lui voit condamner?
Barbares, c'est vous seuls qui commandez ces crimes.
Voilà, voilà les dieux dont on suit les maximes.

TAVANNES.

Je demeure interdit!

BUSSY.

Citoyens odieux,
Ne redoutez-vous point la colère des cieux?

HAMILTON, *aux seconds Conjurés qui s'emparent des premiers.*

Des enfans de Calvin que ces lâches complices
En reçoivent le prix au milieu des supplices.

COLIGNY, *se levant, à Hamilton.*

Arrête! sur moi seul épuise ton courroux;
Mes destins sont remplis, j'ose attendre tes coups;
Mais épargne des jours qui te sont nécessaires.

Le sang qu'on va répandre est celui de tes frères;
La nature en ton cœur réclame encor ses droits;
Ne sois pas Catholique, et sois homme une fois.

HAMILTON.

Qu'on les entraîne; allez.

PREMIER CONJURÉ, *à Coligny.*

Sur nous jetez la vue.

COLIGNY.

Oseriez-vous m'aimer quand c'est moi qui vous tue?

(*à Hamilton.*)

Enfin vous triomphez; je cède, et leur malheur
Jusqu'à vous supplier peut abaisser mon cœur.
Je vois d'un œil égal mon bonheur, ma disgrace;
C'est de vos citoyens dont j'implore la grace.
Oui, Monsieur, Coligny l'attend à vos genoux...
C'est la première fois qu'il fléchit devant vous.

HAMILTON, *sans regarder Coligny, aux Conjurés qui emmènent les premiers.*

Sortez, et par leur mort expiant leurs offenses,
Qu'ils fassent redouter les célestes vengeances!

COLIGNY *reprenant sa place et s'adressant aux premiers Conjurés.*

Allez; souvenez-vous que vous êtes Chrétiens.

PREMIER CONJURÉ, *en se retirant.*

Ciel, termine nos jours et conserve les siens!

SCENE IV.

COLIGNY, HAMILTON, TAVANNES, BUSSY, BÈME, NEVERS, GONDY, DESADRETS, Suite des seconds Conjurés.

HAMILTON.

Enfin voici le jour à nos vœux si propice,
Où ton sang va du ciel appaiser la justice.
Satisfais à ce Dieu dont la voix t'a proscrit;
C'est lui qui, par nos mains, t'accable et te punit
C'est lui qui de l'erreur confond la vaine audace:
Tremble, ce Dieu jaloux ne sait point faire grace.

COLIGNY.

Si j'offense le ciel, il peut me détourner
De l'abyme où sa main se plaît à m'entraîner.
Voudroit-il me tromper? Me conduit-il au crime;
Afin d'avoir le droit de frapper sa victime?
Arbitre de ce cœur qu'il devroit enseigner,
Ne l'auroit-il créé que pour le condamner?
Et seriez-vous les seuls que le ciel eût fait naître
Pour être aimés d'un Dieu qu'un autre eût pu connoître?
Non; cet aveugle choix ne convient qu'aux mortels.
Dieu dispense à chacun ses bienfaits éternels:

Il fait plus, il pardonne, et sa bonté prospère
A pour tous les humains des entrailles de père.
Ce père nous voit tous avec les mêmes yeux,
Et ce n'est point l'erreur qui nous rends odieux.
J'adore, en périssant, les coups dont il me frappe;
Mais le crime jamais à ses regards n'échappe;
Il lit au fond des cœurs; un coup-d'œil lui suffit
Pour percer les horreurs de cette épaisse nuit:
Il voit tout d'un coup-d'œil; son flambeau redoutable
Eclaire des forfaits l'abyme impénétrable,
Et répandant sur eux les traits de sa clarté,
Fait d'un nouvel éclat briller la vérité....
Mais parle; des esprits qui t'a rendu le maître?
Qui t'ordonne aujourd'hui d'être un parjure, un traître?

HAMILTON.

Que m'importe à tes yeux de me justifier!
Victime qu'à l'autel je vais sacrifier,
Pense-tu m'échapper? Quel seroit ton refuge?
Est-ce au coupable enfin d'interroger son juge?
Meurs; voilà ma réponse... (*Aux Conjurés, à qui il fait signe de tuer Coligny, et qui tous semblent s'y refuser.*) Opposer vos refus!
L'honneur de l'immoler ne vous touche-il plus?

COLIGNY.

D'un juge tel que toi le fer est la réplique;
Ce sont là des arrêts dignes d'un Catholique.
La vengeance toujours accompagne l'erreur,
Et la loi véritable enseigne la douceur.
Rome d'un Dieu de paix annonce les maximes,
Et d'un Dieu de fureur nous étale les crimes.

Hélas ! de ses faux dieux elle a les attributs ;
Et le Dieu des Chrétiens est le Dieu des vertus.
Je ne reconnois point à ces marques profanes

(*Hamilton continue toujours à presser les Conjurés de tuer Coligny.*)

Ces Prêtres qui du ciel se disent les organes.
Eh quoi ! n'êtes-vous plus que de vils assassins
Qui sous un nom sacré, détruisez les humains?
Ministres des autels, est-ce à vous de répandre
Le sang des malheureux que vous devez défendre?
Et sommes-nous encor dans ces temps odieux
Où cet encens s'offroit à de barbares dieux?
Ta loi t'a commandé de massacrer tes frères !
La nôtre nous donna des sentimens contraires ;
Ce qui nous promettoit des jours moins orageux.
Tout couvre nos destins de nuages affreux :
Nous t'avons relevé; tu veux notre ruine :
Nos bras t'ont défendu; ta main nous assassine.
J'ai fait ce que l'honneur sembloit me commander.
Rome a trahi sa foi quand j'ai su la garder;
Mais notre loi l'emporte encor sur l'honneur même ;
Nos héros sont Chrétiens; elle veut que je t'aime,
Et que, baisant la main qui me perce le cœur,
Je t'embrasse aujourd'hui comme mon bienfaiteur.

HAMILTON, *comme Coligny se leve pour l'embrasser, recule, paroît étonné et baise le Crucifix.*

Mon Dieu, ne permets pas que cette ame inflexible,
Pour un vil réprouvé cesse d'être insensible !

(*Il lève le Crucifix et le montre aux Conjurés.*)

Amis, de votre Maître entendez-vous la voix ?

De ce Chef immortel reconnoissez les loix.
C'est lui qui maintenant vous parle par ma bouche.
Abaissez sous vos coups cette hauteur farouche :
Que son trépas apprenne aux siècles à venir,
Que s'il outragea Rome, elle a su le punir.....
Quoi !..... vous tardez encore à frapper un coupable!

TAVANNES.

Non, de tant de vertu je ne suis point capable,
Ce silence.... ces yeux, cette tranquillité,
Ce front où la douceur règne avec la fierté.....
Ces cheveux blancs.... les traits d'une auguste vieillesse..
Tout s'arme contre nous; pour lui tout intéresse....
Ne pouvons-nous du moins épargner ce vieillard?....

HAMILTON, *à Bussy.*

Toi, sois plus courageux; Dieu conduit ton poignard.

COLIGNY.

Ah ! laisse-là ce Dieu ton vrai juge et le nôtre;
Dis plutôt ta fureur; tu n'en connois point d'autre.

HAMILTON, *à Bussy.*

Quelle voix dans ton cœur fait taire le devoir?

BUSSY.

Le remords, et je cède à son juste pouvoir....
Si Rome et Médicis ordonnent qu'il périsse,
Qu'ils chargent d'autres mains du soin du sacrifice.

HAMILTON.

A l'aspect d'un vieillard, lâches, vous reculez,
Quand d'indignes parens sont par vous immolés !
Malheureux, qui n'osez vous montrer Catholiques,

(*Aux autres Conjurés*).

Le ciel vous met au rang de ces vils Hérétiques,
Fuyez loin de ces lieux, la foudre va partir.
Dieu vous récompensoit; il saura vous punir.

(*A Bême*).

A ses ordres sacrés comme eux es-tu rebelle?
Mérite seul ses dons.... sois seul Chrétien fidèle;

(*En montrant Coligny*).

Qu'il meure!

TAVANNES.

Je frémis..... Ciel, tu tonnes en vain;
Je ne puis soutenir ce spectacle inhumain.

HAMILTON, *à Bême qui s'approche en tremblant pour poignarder Coligny, qui lui montre son estomac.*

Tu trembles?

BÊME.

Rassûrez ma fermeté craintive.

COLIGNY, *prêt d'être tué par Bême.*

Dieu reçois dans ton sein mon ame fugitive!

HAMILTON.

Méprisable ennemi qu'il a dû condamner,
Que peux-tu contre nous encor?

COLIGNY.

Te pardonner.

(*Bême détourne les yeux, frappe Coligny; et tous les Conjurés, saisis d'horreur, fuient ce spectacle affreux. Hamilton seul regarde avec joie.*

SCÈNE V.

COLIGNY, HAMILTON, BÊME.

HAMILTON, *aux Conjurés qui fuyent.*

LACHES, où courez-vous?

BÊME, *à Hamilton, après avoir donné un coup à Coligny.*

Ta vengeance est servie;
Il ne te reste plus qu'à m'arracher la vie.
Monstres d'impiété, tu me fais trop d'horreur....
J'emporte mes bourreaux dans le fond de mon cœur.

(*Il jette son poignard aux pieds d'Hamilton, et sort avec précipitation*).

SCENE VI.

HAMILTON, COLIGNY.

HAMILTON.

VA, servile instrument, qui se refuse au crime,
Je saurai te briser, te joindre à mes victimes;
Ta mort m'assûrera d'un secret éternel...

(*Considerant Coligny expirant.*)

Auroit-il dans son sein porté le coup mortel?...
Mon perfide ennemi pourroit revivre encore...

(*Il donne un coup de poignard à Coligny.*)

Replongeons le poignard dans ce cœur que j'abhorre.;

(*Il le regarde encore.*)

Il n'est plus, et je vis!... Sur ce premier degré
Mon pouvoir chancelant est enfin assûré.

SCÈNE VII.

COLIGNY, TÉLIGNY, PARDAILLAN.

TÉLIGNY, *blessé, porté par des soldats dans l'enfoncement du théâtre, et s'appuyant sur Pardaillan.*

SOUTIENS mes pas tremblans. Qu'aux genoux de mon père
J'attende que le ciel épuise sa colère.

(*Il approche et croit que Coligny est échappé aux assassins.*)

Il vit, je suis heureux... Ah! barbare, quel sang?...
Avançons... C'est le sien qui coule de son flanc?
O crime!... O désespoir!... O monstre que j'abhorre!...
Pardaillan aide-moi... Que je l'embrasse encore...
Mon père ne vit plus!...

(*Il embrasse Coligny qui semble ne plus respirer.*)

PARDAILLAN.

Ah! mon maître. Ah! cruels...
Eloignons-nous, Monsieur, de ces lieux criminels....
Venez.

(*Coligny pousse un soupir.*)

TÉLIGNY.

J'ai-je entendu?... Dieu, seroit-il possible?
Vain espoir qui rendez ma douleur plus sensible!...
Il semble respirer... et ses yeux entr'ouverts...
Des ombres de la mort cessent d'être couverts.
Mon père!...Coligny!...

COLIGNY, *paroissant sortir d'un profond assoupissement.*

Quelle voix me réveille?

TÉLIGNY.

Pardaillan... dois-je en croire une heureuse merveille?
Il vivroit!...

COLIGNY.

Qui m'appelle?... et quels objets confus!
S'offroient à mes regards et ne les frappent plus?
De mes yeux presque éteints la débile paupière
Une seconde fois se rouvre à la lumière.

(*Coligny croit que ce sont encore ses assassins.*)

Barbare, craignez-vous que le fers assassin
Ait mal servi le bras qui m'a percé le sein?
N'est-ce donc par assez que Coligny périsse?..
Rome a-t-elle inventé quelque nouveau supplice!

TÉLIGNY.

Oh mon père! mon père!...

COLIGNY.

O mon cher Téligny !..
Mon fils, tu viens fermer les yeux de Coligny.
Je rends graces au ciel du bonheur qu'il m'envoie..
Pour la dernière fois il veut que je te voie.
Je meurs, mais tu vivras...

TÉLIGNY.

Non ; j'expire avec vous..
Hélas ! un fils mourant embrasse vos genoux.

COLIGNY *appercevant la blessure de Téligny.*

Que vois-je ?.. se peut-il ?...
Lorsque j'arrive helas ! au seul terme où j'aspire,
Quand je reviens au jour par un dernier effort,
C'est pour sentir l'horreur d'une nouvelle mort.

TÉLIGNY.

Votre fille vivra... leurs parricides armes
Viennent de respecter ses vertus et ses charmes.

COLIGNY.

Mon fils !... mon Dieu !... je meurs. (*Coligny expire.*)

TÉLIGNY *à Pardaillan.*

Ote-moi de ces lieux,
Dérobe à mes regards ce spectacle odieux...
Pour toi... si le destin permet à ton courage
D'effacer, de punir un trop sanglant outrage ;
Vis, mais pour te venger, nous, ton honneur, ta loi..

Un soupir qui t'échappe est un crime pour toi.
(*Il lui donne ce qui sert d'appareil à sa plaie.*)
Prends ce voile sanglant le seul bien qui me reste,
Va, porte à mon épousse un présent si funeste,
D'un malheureux amour c'est le gage nouveau:
Qu'à nos brave amis il serve de drapeau.
Ils y liront l'arrêt qu'a dicté ma vengeance:
Leur devoir est écrit à côté de l'offense.
Ce sang dans les combats ranimant leur valeur,
D'un peuple scélérat confondra la fureur:
Vous le verrez pâlir à l'aspect d'une image
Qui lui retracera son crime et votre outrage.
Le ciel qui contre nous s'est montré son soutien,
Dans ce sang criminel effacera le mien.
Il remet à ton bras le soin de le rependre;
Voilà votre rempart..... songez à le défendre.
Par-tout, servant de guide à vos heureux exploits,
Mon ombre à ses vengeurs imposera des lois;
Par-tout je vous suivrai; mes cendres ranimées,
Feront voler leurs feux au sein de vos armées;
Toujours sortant vainqueur de la nuit du trépas,
Vous me verrez par-tout l'ame de vos combats,
Et de Rome ébranlée avançant la ruine,
Lui rendre tous les coups dont elle m'assassine.

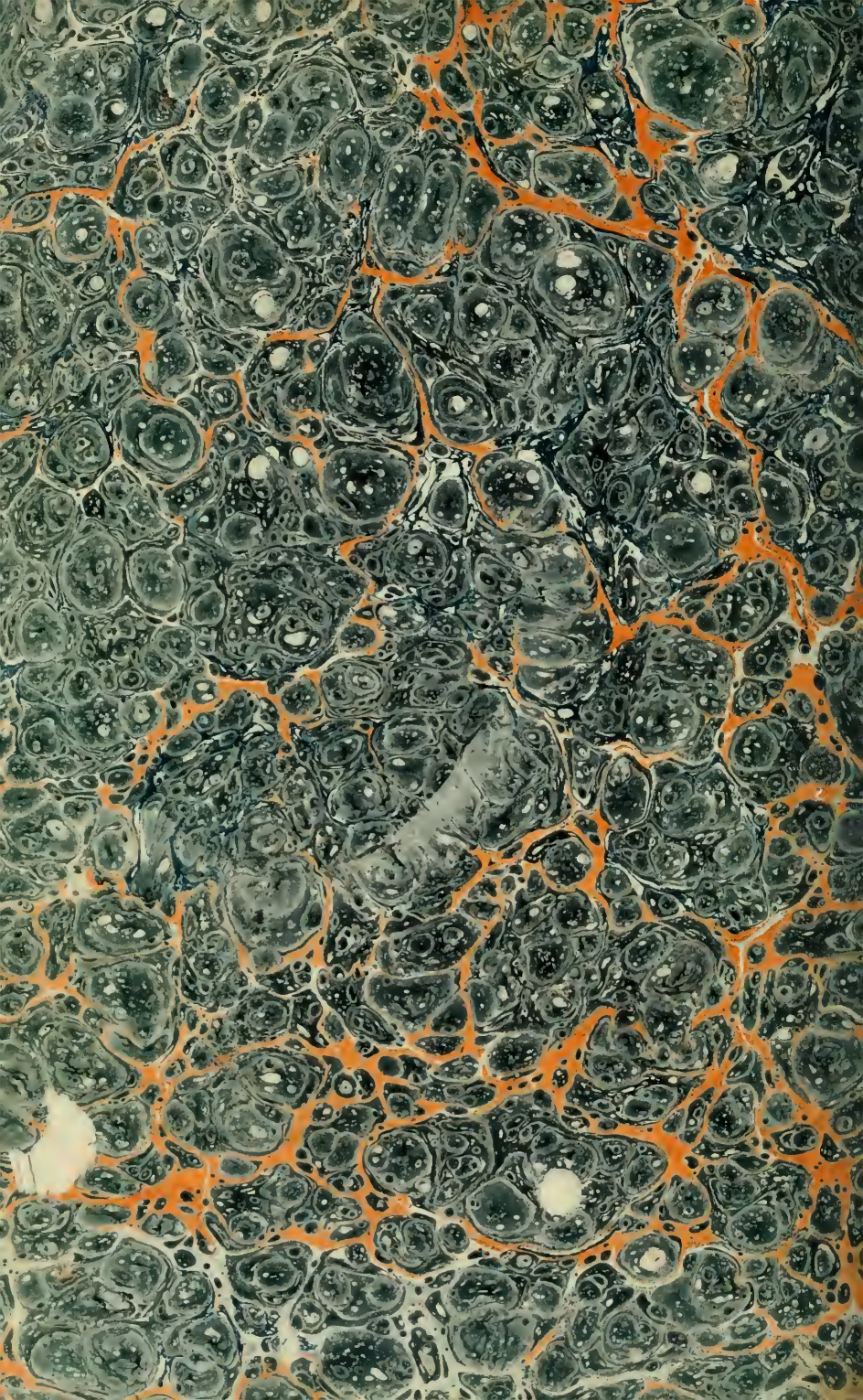
UN PROTESTANT.

Que nos derniers amis, que nos derniers enfans,
Soient dignes héritiers de ses ressentimens!
Qu'ils jurent tous à Rome une haine immortelle!
Ce sont là tous les vœux que nous formons pour elle.

PARDAILLAN.

Il succombe à ses maux; amis, s'il en est tems;
Sauvons-le, ménageons de précieux momens;
Mais si le ciel jaloux des vertus d'un grand homme,
En terminant ses jours, combat encore pour Rome:
Rassûrons-nous... ce sang doit vous encourager...
Rome osa le verser..... vous, osez le venger.

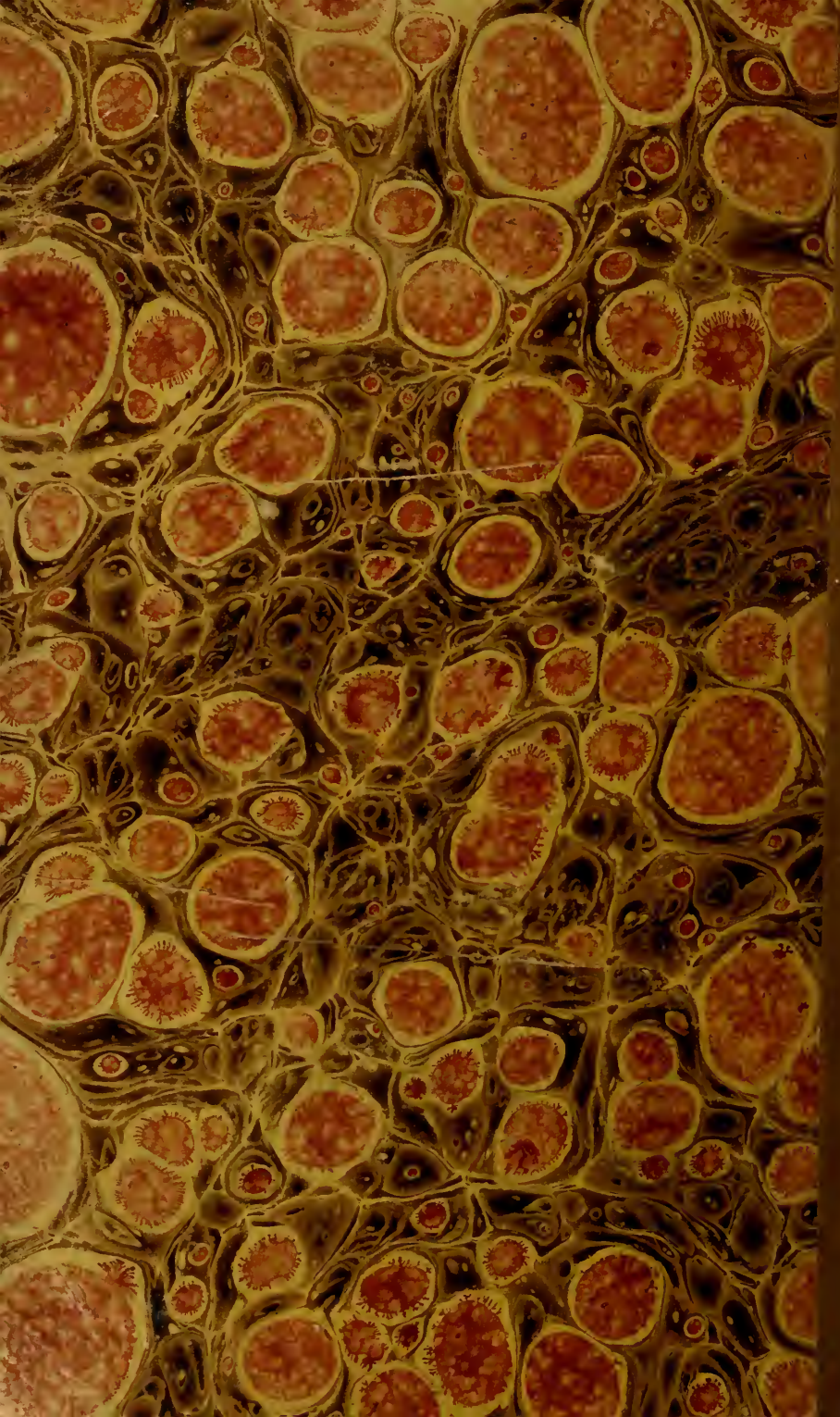
FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



PQ
1954
A7
1803
t.12

Arnaud, François Thomas Marie de Baculard d'

Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY